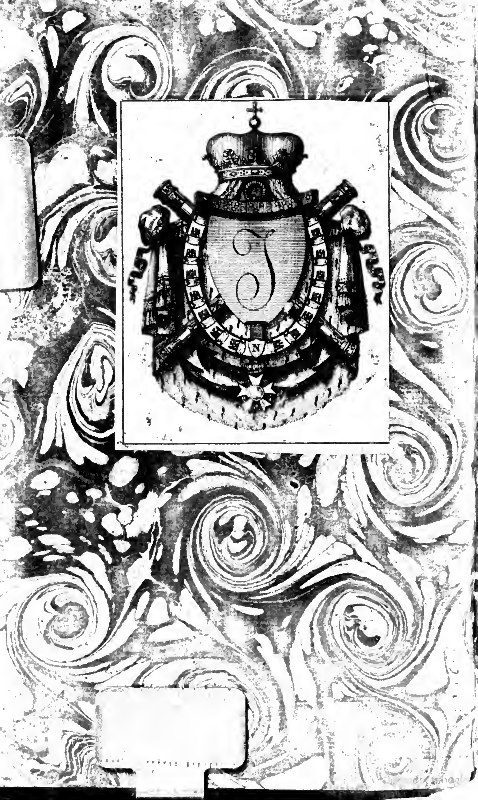
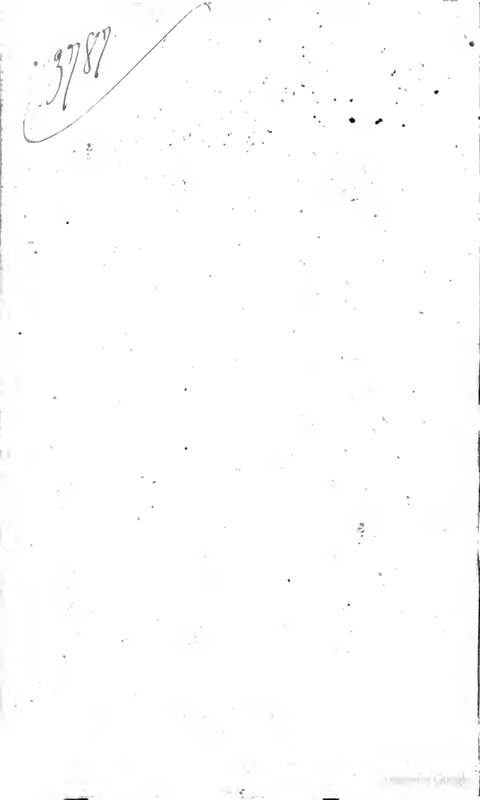







3787

Palat. XX 21

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DES RUSSES
ET DES IMPÉRIAUX,
CONTRE
LES TURCS.

TOME SECOND.

580728

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DES RUSSES
ET DES IMPÉRIAUX,
CONTRE
LES TURCS,

En 1736, 1737, 1738 & 1739, & de la paix de Belgrade qui la termina.

Avec les cartes & plans néceſſaires.

Par M. DE KERALIO, *chevalier de l'ordre royal & militaire de S. Louis, major d'infanterie : de l'académie royale des inſcriptions & belles-lettres, & de celle des ſciences de Suede.*

TOME SECOND.





A PARIS,

Chez DEBURE, l'aîné, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXX.

Avec approbation & privilege du Roi.

H

I

C

C

P

qu

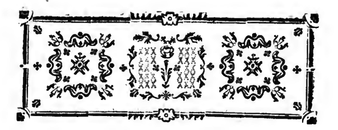
qu

des

d'é

Il f

Digitized by Google



HISTOIRE
DE LA GUERRE
DES RUSSES
CONTRE
LES TURCS.

SECOND VOLUME.

PENDANT l'hiver, les Tartares firent quelques incurſions. Le kan, à la tête de quarante mille hommes, ſe préſenta du côté des lignes de l'Ukraine ; mais il craignit d'être coupé, s'il perçoit par cet endroit. Il ſe porta donc ſur Iſum où il n'y a ni lignes 1738

1738 ni montagnes, s'arrêta au bord du Donets, & envoya en Ukraine de gros partis qui brûlerent quelques villages, & en emmenerent les habitans. Quelques-uns de ces partis furent coupés par les Ruffes, & abandonnerent ce qu'ils avoient pris. Le kan, apprenant que les troupes ruffes étoient raffemblées, fe retira promptement. Le maréchal de Munick revenoit alors de Péterbourg à fon quartier de Pultava; il pourfuivit les Tartares à travers les déferts pendant plufieurs marches; mais il ne put les atteindre. Depuis ce temps les quartiers des Ruffes ne furent plus inquiétés.

Les régimens reçurent ordre de faire leurs équipages, & de fe pourvoir de bifcuit pour plufieurs mois. En Ruffie chaque homme du peuple eft un ouvrier de tout genre: il fe fait fa maifon de bois, fes chariots, tous fes uftenciles. Devenu foldat, il travaille de même tout ce dont il a befoin. Ce font les

troupes qui font leurs outils, leurs chariots, qui cuifent leur pain & leur bifcuit avec la farine diftribuée aux régimens. Cette induftrie générale eft d'un grand prix à la guerre. 1738.

Il y eut une nombreufe promotion d'officiers généraux; mais, afin de ne pas augmenter inutilement la dépenfe, on laiffa aux nouveaux généraux les régimens qu'ils avoient, & on ajouta un fupplément à la paie qu'ils recevoient comme colonels, pour l'égaler à celle de général.

L'armée fortit de fes quartiers au commencement d'Avril, & fe raffembla comme l'année précédente auprès de Pérévolotchna. Elle paffa le Dniéper fur un pont de bateaux, dans les premiers jours de Mai, forte d'environ cinquante mille hommes, en y comprenant les Cofaques. L'état-major étoit compofé du maréchal de Munick, d'un général (1), de quatre lieutenants-géné-

1738 raux (2), & de plusieurs généraux-majors (3). Le baron de Lœvendal eut la direction de l'artillerie, dont le prince de Hesse avoit été chargé pendant la campagne précédente ; l'impératrice, mécontente de la conduite qu'il y avoit tenue, ne l'employa pas. Le général Keith fut laissé à Pultava, pour commander les troupes destinées à garder l'Ukraine ; la blessure qu'il avoit reçue au siege d'Otchakov ne lui permit pas d'autre service.

30 Juin. L'armée russe ayant passé le Dniéper, s'avança jusqu'au Bog à petites journées. Elle apprit par ses troupes légeres que l'ennemi marchoit à la Kodima, & se proposoit de l'y attendre. Ayant jetté trois ponts sur le Bog, un de pontons & deux de

4 & 7 Juil. tonneaux, elle passa la riviere en trois jours, & marcha ensuite sur trois divisions, dont chacune formoit un quarré, au milieu duquel étoient les bagages : elle campa même en

cet ordre, lorſque le terrein ne lui offrit pas de point-d'appui pour ſes ailes. 1738

Pluſieurs ponts jettés ſur la Kodima, peu loin du confluent de cette riviere avec le Bog, la conduiſirent à l'autre bord. Elle y campa entre les deux rivieres, la droite à la Kodima, la gauche au Bog qui ſe trouvoit derriere elle. Tandis que les ſoldats tendoient leur camp, quelques mille hommes parurent de l'autre côté de la Kodima. Auſſi-tôt les généraux Roumantſov & Guſtave Biron repaſſerent avec quelques régimens, pour protéger les équipages de l'armée, l'artillerie, & les vivres, dont les défilés avoient retardé l'arrivée. Ils entrerent dans le camp pendant la nuit, & l'ennemi ne tenta aucune attaque.

Le lendemain on fourragea ſous eſcorte les environs du camp. Tandis qu'on y étoit occupé, on apperçut de loin un gros détachement ennemi, auquel on ne fit d'abord

1738 aucune attention ; mais bientôt toute la campagne, à une demi-lieue aux environs, fut couverte de Turcs & de Tartares. On rappella auffi-tôt les fourrageurs ; l'armée prit les armes ; les gardes-avancées de l'aile droite furent attaquées & fecourues par quelques piquets fous les ordres du lieutenant-général Sagraïski. En même temps, les Turcs attaquerent le camp des Cofaques d'Ukraine. Ces troupes étant regardées comme les plus foibles, ils fe flattoient d'y mieux réuffir ; mais, quelques piquets conduits par le major Philofophov ayant marché vers eux avec affurance, ils fe retirerent.

Le brigadier Schipov, voyant l'attaque commencer aux avancées de l'aile droite, prévit que celles du centre feroient affaillies dans peu. Il les forma en un feul corps, & marcha droit aux Tartares. Comme il s'étoit trop avancé, l'ennemi l'attaqua vivement, l'enveloppa, & l'auroit accablé par le nom-

bre malgré la valeur incroyable avec laquelle il se défendit. Le maréchal y marcha promptement avec les cuirassiers ; en même temps les lieutenans-généraux Lœvendal & Gustave Biron y menerent quelques bataillons. Ce secours écarta bientôt les Tartares. Ils revinrent plusieurs fois sans avoir aucun avantage. Lartillerie, qu'ils craignent beaucoup, les tenoit à distance de l'armée russe, & leur faisoit plus de mal que la mousqueterie. Comme ils restoient en présence, le maréchal fit un mouvement sur eux avec toute l'armée : la cavalerie occupoit le centre, l'infanterie couvroit les flancs, les houssards & les Cosaques voltigeoient par pelotons sur les deux ailes, l'artillerie répandue sur tout le front faisoit un feu continuel. Ce mouvement imposant, & ces coups meurtriers, qui atteignoient l'ennemi de si loin, le mirent en fuite. La perte fut peu considérable de part & d'autre. Un colonel russe 1738

1738 fut bleſſé, & environ deux cents Turcs reſ-
terent ſur le champ de bataille.

Tandis que les principales forces des Turcs attaquoient l'armée ruſſe, un détachement tartare marchoit vers un convoi qui venoit d'Ukraine. Il étoit parvenu ſans obſtacle à quatre lieues du camp, lorſque l'officier qui le commandoit apperçut l'ennemi. Il en eſt des plaines de Crimée comme d'une vaſte mer; on y découvre les objets à une diſtance immenſe. L'officier ruſſe eut le temps de faire parquer ſes chariots, & ſoutint l'attaque derriere cette enceinte juſqu'à l'arrivée du ſecours que lui envoya le général, inſtruit de ſon danger. Les Tartares furent diſſipés, & le convoi entra dans le camp ſans avoir perdu un ſeul chariot. Ce fut ſur la Kodima que pluſieurs étrangers (4) joignirent l'armée ruſſe pour y ſervir comme volontaires ou comme officiers des troupes de l'impératrice.

L'armée continua ſa marche, & on ne vit que de loin quelques partis ennemis. Le comte de Munick, ayant appris que les Turcs s'avançoient avec toutes leurs forces vers la riviere de Savran aux frontieres de Pologne, réſolut de les y ſuivre. Il y arriva dans peu de jours, y fit jetter des ponts, & apprit que l'ennemi n'étoit pas à plus de deux lieues. 1738 17 Juillet.

L'avant-garde ruſſe, compoſée de ſept régimens d'infanterie, un régiment de houſſards, & quelques mille Coſaques, ſous les ordres du lieutenant-général Charles Biron, paſſa la riviere. Les ennemis ne tarderent point à venir attaquer l'armée. Les Coſaques zaporogiens occupoient une hauteur à l'aile droite, & s'y étoient fait un retranchement avec leurs chariots. L'ennemi les chargea vivement pluſieurs fois à pied & à cheval; mais il ne put percer nulle part; & quelques troupes envoyées au ſecours écarterent

1738 les Tartares : un bois voisin leur servit de retraite.

Alors le comte laissant dans son camp, sous le général Roumantsov, les troupes nécessaires pour la sûreté des bagages, forma l'armée en bataille, la droite appuyée au camp des Zaporogiens, & la gauche à un ravin profond & escarpé. Cette disposition n'intimida point l'ennemi. Il attaqua plusieurs fois, tantôt la droite & tantôt la gauche; il y en eut même qui, tournant l'armée, vinrent assaillir le camp. Repoussés partout, ils se retirerent; & on se préparoit à les poursuivre, lorsqu'on les vit se former en avant du bois, & revenir avec plus de fureur qu'ils n'en avoient encore montrés. Repoussés comme auparavant, ils prirent la fuite, & laisserent plus de mille morts. L'artillerie, placée à la droite sur une hauteur, contribua beaucoup au succès de cette journée.

L'ennemi ne reparut plus pendant plusieurs jours, & l'on fut même assez longtemps sans en avoir de nouvelles. Un déserteur valaque apprit au comte de Munick que le sultan de Biélogorod, commandant avec quatre bachas un corps considérable, étoit à quelques lieues de lui, & se proposoit de l'attaquer. Il se hâta de faire sortir ses troupes des défilés où elles étoient, & reçut le lendemain des nouvelles de l'ennemi par huit prisonniers que les Cosaques lui amenerent. Ils dirent que le sérasquier de Bender avoit repassé le Niester avec son armée, & ordonné au sultan de Biélogorod d'aller au-devant des Russes avec ses Tartares. Le sultan refusa d'exécuter cet ordre, à moins que le sérasquier ne lui donnât quelques troupes turques. Celui-ci, acquiesçant à sa demande, lui laissa huit mille hommes commandés par Véli, bacha, qui étoit un de ses meilleurs officiers. C'étoit lui qui avoit

1738

1 Août.

Le 3.

1738 conduit l'attaque dans les deux actions précédentes.

L'armée russe continua de marcher vers le Dniester, ayant à sa droite la riviere de Molochitche, & à sa gauche celle de Biélochitche. Elle traversa une plaine déserte où il n'y avoit point d'eau, & eut le bonheur de n'y pas être attaquée. Le général auroit pu éviter cette situation dangereuse en côtoyant une des rivieres entre lesquelles il marchoit.

Les ennemis ayant été apperçus par les troupes légeres, le comte de Munick les alla reconnoître à la tête d'un détachement de gardes à cheval & de cuirassiers. Il les vit rangés en bataille derriere une montagne à demi-lieue de l'armée russe.

Le général Fermor commandoit à l'avant-garde sept régimens d'infanterie, un de houssards, & deux mille Cosaques. Il reçut ordre de former sa troupe en quarré, & de

marcher vers la hauteur. Le lieutenant-général Charles Biron ſuivit l'avant-garde avec toute ſa diviſion, & fit marcher en avant, ſous les ordres du prince de Brunſvick, trois régimens d'infanterie & quelques compagnies de gardes à cheval, pour ſe poſter vis-à-vis l'aile gauche des ennemis. 1738

Ce corps & la diviſion de M. de Biron furent bientôt aſſaillis. Ils repouſſerent les ennemis, qui firent leur retraite avec confuſion. Le maréchal de Munick en profita pour marcher à eux, & ce mouvement décida leur fuite. Les troupes légeres les pourſuivirent, & rapporterent qu'ils s'étoient retirés, partie ſur le Dnieſter, & partie ſur la Molochitche.

Le maréchal continuant de ſe diriger ſur le Dnieſter, entre les deux mêmes rivieres, apperçut le camp des Tartares, & le ſultan qui, à la tête de ſon armée, occupoit une hauteur de l'autre côté de la Molochitche,

1738 au confluent de cette riviere & du Diester. Dès qu'il vit l'armée russe en marche, il passa la riviere & se posta sur une colline à la gauche des Russes.

Le comte de Munick fit faire halte à l'avant-garde, parce que le reste de l'armée en étoit un peu trop loin. Vers les deux heures du matin, l'ennemi attaqua l'avant-garde, & fut repoussé par les Cosaques & les Kalmoukes. En même temps un grand corps de troupes qu'il avoit fait marcher par sa droite, fondit sur l'arriere-garde, & son impétuosité fit plier les Cosaques du Don. Mais ils se rallierent, revinrent à la charge, attaquerent les Tartares avec leurs piques, & les obligerent à se retirer. Quatre régimens d'infanterie commandés par le général-major Philosophov étoient restés un peu en arriere, pour couvrir les équipages qui suivoient lentement à cause des mauvais chemins. Les Tartares les attaquerent, & les

auroient maltraités, ſi le général Roumantſov, avec trois régimens d'infanterie & plusieurs compagnies de grenadiers, n'étoit venu promptement à leur ſecours. 1738

Tandis qu'on marquoit le camp de l'armée, elle reſta en bataille devant les Tartares; &, pour garantir ſes bagages, on plaça quelques bataillons ſur les flancs, de diſtance en diſtance, depuis l'arriere-garde juſqu'à la tête des troupes. L'ennemi voulut inutilement mettre le feu aux herbages; les pluies tombées récemment les avoient trop mouillés. Vers les cinq heures après midi, l'attaque fut renouvellée contre les Coſaques & les Kalmoukes; mais avec auſſi peu de ſuccès qu'auparavant. Les Tartares ſe replierent le long du Dnieſter : alors les Ruſſes entrerent dans leur camp adoſſé à la Biélochitche, & l'aile droite à une portée de canon du Dnieſter. Ils perdirent ce jour-là environ deux cents hommes, au nombre

deſquels on trouva un colonel des Coſaques
1738 du Don.

L'armée ruſſe occupoit de l'autre côté du Dnieſter un camp retranché & défendu par des batteries. Les janiſſaires paſſerent quelquefois en de petits bateaux, pour venir attaquer les gardes-avancées des ruſſes. Le maréchal envoya reconnoître les bords de la riviere ; mais on les trouva trop eſcarpés pour entreprendre de la paſſer dans cet endroit. Quand ils l'auroient moins été ; une armée de ſoixante mille hommes qui défendoit la rive oppoſée avec ſoixante pieces de canon & quinze mortiers, tandis que les Tartares, campés en-deçà ſur la gauche des Ruſſes, à la diſtance de deux lieues, ne ceſſoient d'inquiéter leurs avancées, auroit rendu le paſſage difficile. Le maréchal
8 & 9 Août établit au bord du Dnieſter quelques batteries de canon & de mortiers qui tirerent ſur le camp turc, mais ſans lui cauſer aucun dommage.

dommage. La disette des fourrages obligea les Russes à changer de camp. 1738

Ils étoient à peine en marche qu'un gros de Turcs passa la riviere, se joignit aux Tartares, suivit & harcela sans cesse l'armée ennemie. Le reste des troupes turques suivit cette premiere division : vers le soir il en étoit passé plus de la moitié. 9 Août.

Ils attaquerent le lendemain l'armée russe, qui couvroit les ponts jettés sur la Molochitche où ses équipages passoient. Repoussés plusieurs fois, ils revinrent à la charge avec beaucoup d'opiniâtreté. La nature du pays les favorisoit ; les janissaires, se glissant dans les ravins & derriere les rochers, faisoient delà un feu très-vif. M. de Munick fit marcher contre eux des grenadiers qui les chasserent de ces especes de retranchemens. Ils furent poursuivis, aussi loin que le terrein le permit, par les houssards de Stoïanov, les Cosaques & quelques dragons. Les

Ruſſes perdirent trois cents hommes, &
1738 n'eurent aucun officier tué ou bleſſé : les Turcs laiſſerent plus de deux mille hommes ſur le champ de bataille.

L'armée ruſſe qui s'étoit éloignée du Dnieſter s'en rapprocha, & fit quelque démonſtration de vouloir paſſer cette riviere : auſſitôt les Turcs furent à l'autre bord, ſe préſenterent devant elle, & y ſuivirent tous ſes mouvemens. Le maréchal ne croyant pas devoir tenter ce paſſage, revint ſur le Bog, y jetta des ponts, & le paſſa.

Il y avoit déja pluſieurs jours que les Ruſſes ne voyoient plus d'ennemis. Ce calme produiſit la ſécurité qui amene la négligence. Le général Sagraïski ordonna, pour la diviſion qu'il commandoit, un fourrage eſcorté par un colonel & huit cents hommes tant infanterie que dragons. Le commandant, l'eſcorte, & les fourrageurs n'ayant pas vu de Tartares depuis long-temps, &

n'en trouvant pas même de vestiges, crurent toujours qu'ils étoient loin d'eux ; on ne prit aucune des précautions ordinaires dans cette circonstance ; nulle disposition, nulle enceinte de poste, nul ordre pour le fourrage. Les fourrageurs se disperserent, & quelques-uns allerent jusqu'à deux lieues. Au milieu de cette profonde paix, les Tartares sortent tout-à-coup du fond d'un ravin, courent sur les Russes comme une troupe de loups sur des moutons dispersés, tuent cinq cents soldats ou valets, font à peu près autant de prisonniers, & enlevent plus de deux mille bœufs & chevaux en présence de l'escorte, qui, n'étant pas même formée en bataille, ne put pas s'y opposer. 1738

Le général fit arrêter & juger par un conseil de guerre tous les officiers de ce détachement, & le lieutenant-général Sagraïski qui avoit ordonné le fourrage sans avoir pris les ordres du maréchal. Cet officier,

1738 coupable d'indiſcipline & de négligence en ce qu'il n'avoit pas donné d'inſtructions au commandant de l'eſcorte, fut dégradé & fait ſimple dragon. Le prince valaque, de la maiſon de Cantacuzene, qui étoit brigadier de jour, & coupable auſſi de négligence pour ne s'être pas trouvé au départ du fourrage, fut condamné à la même peine. Le colonel Toutchef, qui commandoit l'eſcorte, eut la tête caſſée; le major fut caſſé & fait dragon; mais, comme il n'avoit pas le commandement, ce ne fut que pour quelques mois, au lieu que le lieutenant-général & le brigadier firent en cette qualité le reſte de la campagne, & toute la ſuivante. En de telles circonſtances la ſévérité eſt un devoir : l'eſprit d'indiſcipline eſt ſi contagieux qu'on ne ſauroit trop le réprimer. Rien de plus ſage que la peine prononcée contre les deux officiers généraux; rien de plus utile en ce cas au bien public, & de

plus analogue à la nature de leur faute. Incapables de commander, ils sont mis au rang de ceux dont le seul devoir est l'obéissance, & l'état jouit des services qu'ils peuvent lui rendre. Le colonel, coupable de négligence ou d'une incapacité totale, auroit dû subir la même peine pour un temps plus long; l'impératrice n'auroit pas perdu un sujet, & les Russes un concitoyen, un compagnon de leurs travaux. S'il est un cas où la peine de mort soit contraire à la saine politique, c'est assurément celui où le coupable n'a pas nui de dessein prémédité. 1738

Telle fut la fin de cette campagne qui ne coûta pas moins aux Russes que la précédente. Ce ne fut point dans les combats qu'ils perdirent beaucoup d'hommes; la plupart des actions ne furent que des escarmouches. Le sérasquier se conduisit avec prudence : il parut ne penser qu'à défendre le Dniester, & envoya les Tartares à la rive

1738 gauche pour faire la petite guerre. Cependant les troupes russes, errant çà & là dans ces déserts, sans projet déterminé, se consumoient de fatigue & de maladies. La plupart des soldats en furent saisis & y succomberent ; un petit nombre de ceux qui en soutinrent la violence ne conserverent qu'un souffle de vie : ils étoient incapables du moindre service, & ne purent se rétablir que dans les quartiers d'hiver.

Les Russes perdirent aussi plus de chevaux & de bœufs que dans les années précédentes. Les fourrages devinrent très-rares à la fin de la campagne, parce que les Tartares avoient mis le feu par-tout aux herbages secs. L'armée marcha & campa plusieurs jours sur des terreins brûlés qui ne fournissoient aucune espece de nourriture pour les animaux : ils mouroient tous de faim & de fatigue. Quoiqu'on eut pris la précaution d'en avoir pour l'artillerie quelques centaines

de rechange, le nombre en devint insuffisant : on fut obligé d'enclouer plusieurs pieces de canon, & de les jetter dans des puits, d'enterrer dans les déserts beaucoup de bombes & de boulets, & d'en laisser en Pologne une grande quantité avec les chariots de munitions. M. de Munick, prévoyant cette nécessité, fit passer par ce royaume l'artillerie & partie de son armée. 1738

Il y étoit entré précédemment pour suivre les troupes tartares, & se rendre sur le Dniester. Le comte Potoski, grand général de la couronne, lui en fit alors ses plaintes. Il répondit qu'il savoit très-bien ce qu'il devoit à un pays neutre, & qu'il n'y auroit pas fait un seul pas, si ses ennemis n'eussent marché devant lui.

Cette raison peu satisfaisante parut telle au grand général. Il porta ses plaintes à la cour de Péterbourg qui lui fit à peu près la même réponse.

1738 Le second passage du maréchal sur les terres de Pologne excita des plaintes plus vives. Quoique le roi fût en bonne intelligence avec l'impératrice, il lui fit faire des représentations à cet égard par son ministre. L'impératrice répondit que son général avoit dû suivre ses ennemis ; mais que, s'il y avoit eu quelque dégât fait par ses troupes, elle s'obligeoit à le réparer. Vers la fin de Septembre toute l'armée fut répartie dans ses quartiers en Ukraine ; celui du général fut à Kiov.

Une autre armée russe avoit fait cette même campagne en Crimée, sous les ordres du maréchal de Lascy. Elle étoit forte de trente à trente-cinq mille hommes, lorsqu'elle se présenta devant Pérécop. Le kan, (6 Juillet.) plein de confiance en quarante mille combattans, & plus encore en ses lignes, se flattoit de fermer à l'armée ennemie l'entrée de ses états. Mais le comte de Lascy décou-

vrit une autre route que celle des lignes. 1738

Les chaleurs de l'été deſſéchent en partie la mer d'Aſof, & le vent d'Oueſt repouſſe les flots avec tant de force qu'une partie du rivage reſte à découvert pendant cette eſpece de reflux. Dès que ce vent ſouffla, 7 Juillet. M. de Laſcy rangea ſon armée ſur une ſeule ligne le long de la mer, fit heureuſement ce trajet, n'eut qu'un petit nombre de ſes derniers chariots ſubmergés quand le vent ceſſa, prit un fort nommé Tchivas-coula, & alla mettre le ſiege devant Pérécop. Le 8.

Le feu continu de ſon artillerie, & ſurtout la grande quantité de bombes qu'il fit jetter dans la place, obligerent le commandant turc à capituler après deux jours d'attaque. Le maréchal ayant exigé que la gar- Le 10. niſon fût priſonniere, l'officier turc fit d'abord quelques difficultés ; cependant il y conſentit. Deux cents janiſſaires commandés par un bacha à trois queues, ſortirent de

1738 la place, & mirent les armes bas. Deux régimens d'infanterie les y remplacerent, & le général-major Brigny en eut le commandement. On y trouva cent pieces de canon, la plupart de fonte, & beaucoup de poudre, mais peu de pain.

Le comte de Lafcy, maître de cette place, entra plus avant dans le pays, & le trouva presque désert. Il étoit en marche dans ces vastes plaines, lorsque vingt mille Tartares vinrent avec furie se jetter sur les Cosaques de l'Ukraine qui faisoient l'arriere-garde; ils les plierent, les culbuterent sur les dragons d'Azof qui s'avançoient pour les soutenir. Le lieutenant-général Spighel accourut avec quatre régimens de dragons & les Cosaques du Don, pour arrêter les fuyards & les ennemis. A peine ceux-là commençoient à se rassembler qu'ils furent assaillis de nouveau. Le combat fut long & opiniâtre. Quelques régimens d'infanterie, qui s'avan-

cerent, obligerent enfin l'ennemi de se retirer. Il laissa deux mille hommes sur le champ de bataille, & les Russes six ou sept cents, en y comprenant les Cosaques. M. de Sphighel fut blessé d'un coup de sabre au visage. 1738

Le maréchal avoit ordre de prendre Caffa : c'est la place la plus forte de la Crimée, & le port où les vaisseaux des Turcs se retirent. Mais tout le pays étoit ruiné ; l'armée n'y subsistoit qu'avec peine. La tempête avoit brisé la flotte, qui, sortie d'Asof sous les ordres du vice-amiral Bredal, devoit apporter des vivres aux troupes. M. de Lascy, après quelques marches, revint auprès de Pérécop, démantela cette place & rasa une grande partie des lignes. Il prit vers la fin d'Août le chemin de l'Ukraine, & ses troupes entrerent dans leurs quartiers au commencement d'Octobre.

Cette espece d'incursion dans la Crimée,

1738 & celle de Munick ſur le Dnieſter ſeconderent foiblement les efforts des Impériaux. Leurs troupes n'avoient quitté le Danube qu'à la fin de Novembre pour aller au fond de la Hongrie. Il y en eut qui n'arriverent dans leurs quartiers qu'en Janvier, délabrées, foibles, épuiſées de fatigue. Tous les moyens poſſibles pour les rétablir & pour compléter l'armée furent employés par la cour. L'infanterie & la cavalerie eurent ordre de ſe tenir prêtes à marcher le premier d'Avril. Les deux tiers de ces deux corps furent deſtinés à faire la campagne, l'autre tiers à garder les places. La cavalerie ayant peu ſouffert fut aiſément complétée.

L'empereur nomma le grand duc général de ſon armée, & lui donna le Comte de Kœnigſek pour maréchal & préſident du conſeil aulique de guerre. Les principaux officiers employés furent le prince d'Hildbourghauſen, qui, déchu de la grande faveur

1738

dont il avoit joui quelque temps, eut cependant le crédit de se faire nommer; le maréchal comte Olivier Vallis, & le comte de Neuperg, généraux d'artillerie; tous trois feld-maréchaux d'infanterie; le maréchal Philippi, général de la cavalerie, & MM. Séher & Lobkovits; tous trois feld-maréchaux de cavalerie : ils avoient sous eux huit feld-maréchaux-lieutenans de cavalerie, & neuf d'infanterie, dix généraux-majors de cavalerie, & quinze d'infanterie.

L'armée étoit composée de quarante-quatre bataillons, quarante-sept compagnies de grenadiers, vingt-huit escadrons de cavalerie, cinquante de dragons, dix-huit de houssards, faisant environ douze mille hommes de cavalerie & vingt-deux mille d'infanterie. Le maréchal de Kœnigsek, redoutant les embarras & les obstacles insurmontables que la jalousie & les dissentions pouvoient opposer au général de cette armée, refusa

[redacted]

1738 long-temps un poste si dangereux. Il céda enfin, &la rassembla moitié près de Belgrade aux ordres du comte de Vallis, moitié près de Témesvar, sous le commandement du comte de Neuperg. Les troupes avoient eu peu de temps pour se rétablir ; la plupart venoient de lieux très-éloignés, & n'arriverent que fort tard : elles ne furent toutes rassemblées que le 20 Juin auprès de Lugos.

La Porte avoit pris des mesures pour ouvrir plutôt la campagne, & tenté aussi de donner quelque inquiétude à ses ennemis au sujet de Ragotski. Le Grand Seigneur, informé qu'il venoit à Constantinople, le déclara prince de Transilvanie, lui envoya un député pour l'inviter à se rendre en cette ville, le fit recevoir avec magnificence, lui donna une audience distinguée, & se chargea d'entretenir la maison de Ragotski le pere. Le nouveau prince, encouragé par cette faveur, envoya le vingt-huit Janvier une

espece de manifeste aux ambassadeurs des puissances chrétiennes à Constantinople. Celui des Provinces-unies fut le seul qui l'accepta. L'empereur s'en plaignit aux Etats-généraux qui rejetterent cette faute sur leur ministre. Il fit ensuite publier une réponse au manifeste du prétendu prince, & le traita de sujet rebelle. Cependant Ragotski, s'étant rendu au camp des Turcs, fit de vains efforts pour soulever la Transilvanie, & devint l'objet du mépris de ses alliés & de ses ennemis. 1738

Les Turcs ouvrirent la campagne en Mai. Ousitsa bloqué pendant tout l'hiver fut la premiere place qu'ils attaquerent. Le capitaine Lokner y commandoit. Il soutint les efforts de l'ennemi jusqu'à ce que son poste fut sans eau, sans vivres, presque sans bras pour le défendre, & lui-même si dangereusement blessé qu'un autre officier signa pour lui la capitulation. Réduit à cette

1738 extrêmité, il consentit à se rendre; mais le général turc ayant exigé que ce fut à discrétion, Lokner répondit que lui & le peu de soldats qui lui restoient feroient plutôt sauter eux & le château que d'accepter des conditions qui ne fussent pas honorables. Le général ennemi admirant ce courage & cette grandeur d'ame lui permit de se retirer avec sa troupe.

Les Turcs avoient aussi bloqué Orsova & sommé le gouverneur de se rendre. Mais cette place étoit presque imprenable, très-bien approvisionnée, & défendue par une garnison nombreuse. Le bacha Amiacam, commandant de Vidin, en étoit sorti dès le mois de Mars à la tête de vingt mille hommes, & avoit mis le siege devant Méadia. Le colonel Piccolomini défendit cette place avec cinq cents hommes. Les ennemis n'ayant point de canon donnerent cinq assauts, dans lesquels ils perdirent beaucoup de monde;

monde ; & voyant, après un mois d'investissement, qu'ils ne pourroient sans artillerie s'emparer de ce fort, ils firent venir quelques pieces de canon & deux mortiers, avec lesquels ils firent un grand feu. La garnison étoit réduite à un petit nombre ; les vivres manquoient ; il ne restoit à chaque soldat que peu de coups à tirer. Le commandant fit savoir aux Turcs qu'il étoit disposé à capituler ; mais afin d'en obtenir les honneurs de la guerre, en persuadant au bacha qu'il avoit beaucoup de munitions, il demanda qu'il fût permis à chaque soldat d'emporter autant de poudre & de plomb qu'il le pourroit. Cette ruse lui réussit. Le bacha, croyant que la place pouvoit encore être défendue, se hâta d'accorder tout ce que le comte Picolomini avoit demandé. Ces deux commandans renouvellerent l'image des anciens guerriers qui se faisoient des présens sur le champ de bataille. Le comte envoya au 1738

1738 bacha une montre d'or, une boîte d'or, & un cordon de canne en or. Le Turc les reçut, & fit prier le comte d'accepter un très-beau cheval.

La prise de cette place ayant rendu les Turcs maîtres de la vallée qui conduit à Orsova, ils y firent venir la grosse artillerie de Vidin, établirent des batteries sur les deux rives du Danube, ainsi que devant le fort Sainte-Elisabeth, & canonnerent ces deux places. Orsova est situé au milieu de la riviere; ses remparts de maçonnerie n'étoient que foiblement endommagés par des boulets tirés de si loin; & le fort Sainte-Elisabeth, taillé dans le roc, en souffroit encore moins. Pendant la capitulation de Méadia, on y échangea des otages à l'ordinaire, & les Impériaux envoyerent le capitaine Thoun, du régiment d'infanterie de Baireuth, au camp des Turcs. Le bacha, s'imaginant que cet officier pourroit persuader au commandant

d'Orſova de livrer cette place, le contraignit d'y aller pour lui dire que, s'il différoit de la rendre, les Turcs n'épargneroient pas l'enfant dans le ſein même de ſa mere. Le capitaine exécuta malgré lui cette commiſſion. Il s'embarqua ſur une chaloupe; &, quoiqu'il portât l'uniforme allemand, quoiqu'il fit tous les ſignaux qui pouvoient le faire diſtinguer, il fut expoſé au feu de la place. Cependant il y parvint ſans avoir été bleſſé. 1738.

Lorſqu'il eut fait part au commandant des menaces du bacha, il revint au camp des Turcs, & demanda au général s'il vouloit ſavoir la vérité. Celui-ci lui ayant répondu qu'il le deſiroit; la voici, dit le capitaine. Le canon des aſſiégeans ne nous a tué qu'un ſeul homme; il n'a pas dérangé une ſeule pierre de nos remparts; ainſi le colonel qui défend la place n'a aucune raiſon de ſe rendre, & ne s'expoſera point au malheureux ſort du général Doxat.

1738 Les Turcs n'avoient encore devant Orſova que vingt mille hommes & quelques milices tirées des montagnes d'Olmach, ſituées entre le Danube & la Tranſilvanie. Ils avoient trouvé le peuple de cette partie diſpoſé à la révolte, parce que la chambre impériale des domaines l'accabloit d'impoſitions depuis la mort du comte de Merci, gouverneur de ce bannat. Cet officier, ſage & prudent, voyant de quelle importance il étoit de conſerver ce pays, en avoit fortifié les principaux lieux, & ménageoit les montagnards en ne leur demandant qu'un ducat par tête.

Les Turcs s'avancerent auſſi du côté de la Save, prirent la palanque de Haſſan-bacha, pillerent Oſterback, brûlerent Hunga, ôterent la vie à quelques hommes, emmenerent des eſclaves, répandirent la terreur dans tout le pays. Le général Maroulli commandoit de ce côté; ſa contenance ferme & ré-

folue rassura les habitans. Les ennemis qui avoient un camp près d'Onkovir, à huit lieues de Belgrade, s'éloignerent; & les Impériaux reprirent la palanque de Hassan-bacha. 1738

Telle étoit la situation des Turcs, lorsque les Impériaux ouvrirent la campagne. Le conseil de Vienne, ayant résolu de ne point séparer l'armée, avoit ordonné de se tenir sur la défensive du côté de la Servie, de la Transilvanie, & de la Croatie. Il s'étoit proposé d'ailleurs de reprendre Méadia, de secourir Orsova quand même toutes les forces des ennemis eussent été devant cette place, & d'assiéger ensuite Vidin.

Les troupes se rendirent sur trois divisions au camp de Lugosello. Quatre régimens de cavalerie furent détachés en avant, & six autres régimens, sous les ordres du comte de Palfy & du comte de Saint-Ignon, assurerent la communication avec Témesvar par

1738 Lugos, Caranfebes, & Chlatina. L'armée quitta bientôt ce camp, & tous les bagages eurent les têtes des colonnes. L'efcorte ayant vu de loin une troupe de houffards, les prit pour des Turcs, & fit marcher en arriere toute la colonne des bagages qui répandit le défordre & l'alarme dans les troupes. L'erreur fut bientôt reconnue, la frayeur diffipée, & l'inconvénient peu confidérable : cet ordre de marche pouvoit en caufer de plus grands.

L'armée paffa la riviere de Temes (5), & campa dans un endroit agréable & très-fertile, mais que les Turcs avoient ravagé: ils avoient même déterré quelques cercueils dans un couvent de francifcains, & mutilé les cadavres.

Les Impériaux continuerent leur marche fur plufieurs divifions de huit à douze bataillons en ordre quarré; la cavalerie & les bagages fuivoient les vallées. On attribua

au comte de Vallis l'idée de cet ordre de marche qui réunissoit les avantages de la régularité & de la sûreté. Quelques partis ennemis attaquerent l'avant-garde, & les maréchaux-des-logis eurent besoin d'escorte pour reconnoître & marquer le camp. 1738

Lorsque l'armée approcha du village de Terragova, aux environs duquel il y a un défilé très-difficile ; les généraux laisserent les bagages en arriere avec deux régimens de cavalerie & deux bataillons. Cette marche fut pénible : les Turcs ne cesserent pas d'inquiéter l'armée impériale, qui cependant parvint à son camp, marqué sur un terrein avantageux près de Terragova.

Le lendemain, l'armée prit sa marche par de hautes montagnes, le flanc gauche à la tête, l'avant-garde composée de cinquante houssards bien montés : les chevaux de frise étoient portés par des appointés, afin qu'ils fussent tous prêts en cas de besoin. Le piquet

1738 & les bagages ſuivoient. Enfin les deux régimens de houſſards faiſoient l'arriere-garde.

L'avant-garde ne ceſſoit pas d'eſcarmoucher avec les partis ennemis, qui ſe retiroient toujours. Après avoir marché deux lieues, l'armée impériale arriva près du village de Tomaſna, ſitué dans un vallon ſur le ruiſſeau de même nom qui le traverſe. Quelques Turcs ayant paru à ſa droite, on tira ſur eux deux coups de canon, parce qu'ils étoient hors de la portée du fuſil; auſſi-tôt ils ſe diſperſerent & traverſerent la plaine. On vit auſſi à une lieue de diſtance des étendarts qui ſe retiroient à travers quelques brouſſailles.

L'armée, ayant paſſé le ruiſſeau de Tomaſna, campa ſur les hauteurs qui ſont vis-à-vis de Canicha; la droite appuyée au grand chemin du ruiſſeau de Méadia, le front couvert par un petit ruiſſeau au-delà, duquel eſt dans l'éloignement le village de Cornia,

la gauche à une hauteur qui est vis-à-vis 1733
du village. Cette hauteur fut occupée aussitôt par trois régimens d'infanterie (6) aux ordres du comte de Vallis, & du prince d'Hildbourghausen. Quelques partis turcs s'étant approchés de fort près, le comte fit tirer le canon sur eux. Le grand duc, craignant peut-être d'engager le combat, lui envoya dire plusieurs fois de ne pas tirer. Il fit répondre qu'étant le plus près des ennemis, il pouvoit juger mieux de leurs mouvemens, & de ce qu'il étoit à propos de faire. Il continua donc le feu de son artillerie quand il le jugea néceſſaire. Une pareille désobéiſſance laiſſée impunie est un sinistre présage.

Ce général, voyant l'importance du poste qu'il avoit pris, ne quittoit pas la colline. Le maréchal de Kœnigsek, & le grand duc en jugerent autrement. Soit qu'il leur parut difficile d'en approcher aſſez la gauche de

1738 l'armée, ou dangereux d'éloigner la droite de son point-d'appui ; soit enfin que l'opiniâtreté de Vallis les eut blessés ; ils lui firent demander s'il vouloit donc camper dans les nues, & lui envoyerent en même temps un ordre de rentrer dans le camp. Il représenta en vain que le salut de l'armée dépendoit de la conservation de cette colline : il fallut obéir. Cependant les généraux firent occuper la hauteur par deux piquets, l'un de cent dragons, l'autre de cent fusiliers commandés chacun par un capitaine, avec cinquante houssards sous les ordres d'un lieutenant. L'armée n'ayant point assez de terrein pour s'étendre campa sur trois lignes. Vers le soir, le corps ennemi qui occupoit une montagne vis-à-vis de l'aile gauche des Impériaux, se retira sans avoir fait feu, parce qu'il n'étoit venu que pour reconnoître, & prit poste devant l'aile droite pour y attendre le gros de l'armée.

Dès que les Turcs avoient appris la marche des troupes de l'empereur, ils s'étoient mis en mouvement pour les venir combattre, sans lever le siege d'Orsova. On entendit du camp des Impériaux, pendant toute la nuit, la marche des troupes turques. Au point du jour, un gros de spahis & de janissaires s'avança contre l'aile gauche droit à la colline que Vallis avoit quittée. On ne pouvoit y parvenir qu'en gravissant contre une montagne d'un accès très-difficile, sur-tout pour la cavalerie. Un nombre suffisant de troupes eût facilement défendu ce poste. 1738

Tandis que les ennemis faisoient leurs dispositions pour l'attaque, & se montroient au centre & à l'aile droite, les spahis, qui étoient sur une colline au-delà du ruisseau, virent arriver vers dix heures les gros bagages qui avoient été laissés à Fœna. Ils observerent qu'on les plaçoit sur une hauteur

1738 qui étoit entre deux ruiſſeaux, derriere la droite des Impériaux, & qu'on les y laiſſoit pour ainſi dire ſans garde. Ils s'avancerent donc avec aſſurance, & ne trouvant nulle oppoſition, quoique leur deſſein & leurs mouvemens fuſſent évidens, ils chargerent avec ſuccès les poſtes avancés, attaquerent quelques fourrageurs qui étoient ſortis du camp, & ſe trouverent tout-à-coup au milieu des bagages. Ils y tuerent quelques valets, emmenerent des chevaux, des chariots, & des vivandiers. Cette expédition fut faite à cent pas de la tente du grand duc.

Ce prince y tenoit un conſeil avec le maréchal de Kœnigſek, le baron de Neuperg, & le comte de Vallis. Celui-ci tenta encore inutilement de leur faire comprendre l'importance du poſte de la gauche, & celle de ſe préparer à l'action qui paroiſſoit prochaine. L'inexpérience du grand duc l'obligeoit de ſuivre les avis du maréchal de Kœ-

nigfek. Ce dernier, fentant la fupériorité 1738
du comte, & fupportant impatiemment la franchife militaire avec laquelle il expofoit toujours fa penfée, n'avoit la force ni de réfuter ni de fuivre fes confeils. Il préféroit ceux du comte de Neuperg, efprit fubtil & fpéculatif, vain, jaloux de toutes les idées fur lefquelles on le prévenoit, & cherchant à déprécier les plus fages & les plus utiles avis, & par toutes fortes de fophifmes, qu'il favoit trouver & préfenter avec une adreffe infinie. Propre fur-tout aux détails, il entendoit très-bien la partie des fubfiftances; il connoiffoit parfaitement le fervice des troupes en garnifon; il étoit très-capable de commander dans une place. Mais l'ordre de marche des armées, le choix des poftes, les grandes manœuvres de l'attaque & des retraites étoient au-deffus de lui. Ses ordres, toujours remplis de minuties, étoient obfcurs; les pré-

1738 cautions principales lui échappoient, & celles qui pouvoient conduire aux grandes actions étoient nulles pour lui. Appliqué, disoit-on, à la philosophie occulte, & surtout à la géomance, il ne croyoit que ce que l'imagination lui faisoit voir dans la combinaison de ses points & de ses lignes. Il n'y vit pas les mouvemens que les Turcs faisoient alors. MM. de Thunghen & de Schoulembourg, qui étoient au flanc gauche, firent représenter aux généraux qu'il étoit nécessaire d'occuper la hauteur par un détachement plus fort : mais, ne pouvant en obtenir l'ordre, ils firent usage du moins de l'autorité qu'ils avoient pour y envoyer quatre compagnies de grenadiers (7), & deux cents dragons du régiment de Jourgher, aux ordres du major de Seckendorf. En même temps il fut ordonné qu'un lieutenant & vingt-cinq hommes par bataillon s'avanceroient à quarante pas des chevaux de frise

qui étoient au front du camp, & feroient feu fur l'ennemi. 1738

Vers midi, M. de Seckendorf envoya dire aux généraux Thunghen & Schoulembourg que l'ennemi marchoit en force à la hauteur. Ceux-ci envoyerent fucceffivement plus de dix officiers informer le maréchal que les ennemis arrivoient dans fon camp, & qu'il falloit prendre les armes : Kœnigfek affectant de les méprifer, & de croire qu'une feinte fécurité fuffiroit pour les contenir, ordonna que les foldats fe fiffent voir devant leurs tentes, fe promenaffent tranquillement, fiffent la cuifine à l'ordinaire, & n'euffent aucune inquiétude. Alors le général Vallis dit à fon petit chien : » Pomerlé, allons-» nous-en, nous n'entendrons plus toutes » les inepties que l'on nous débite ici ».

Cependant le prince d'Hilbourghaufen, s'adreffant au comte de Vallis, lui repréfenta par écrit le danger où étoit la gauche de

1738 l'armée, & ajouta, *melius est prævenire quam præveniri ;* il vaut mieux prévenir que d'être prévenu. Alors le comte se rendit à la gauche, parce qu'enfin les généraux se déterminerent à donner l'ordre de prendre les armes. Il ne fut exécuté qu'avec beaucoup de lenteur. L'armée avoit campé la veille sans dessein, sans regle ; elle prenoit peu de confiance en des chefs toujours divisés entre eux ; elle savoit que sa gauche étoit mal assurée. : les régimens assemblés à la tête du camp ne s'ébranlerent qu'avec une espece de crainte.

Les dragons de Kévénuller, & les cinq bataillons (8) qui devoient couvrir le flanc gauche, avoient à peine marché cent pas pour se former, qu'ils virent les cinq compagnies de grenadiers, les houssards & les dragons, accourant vers eux & poursuivis de près par les Turcs. Ils avoient défendu la colline plus long-temps que leur petit nombre

nombre ne paroiſſoit le permettre ; mais enfin ils avoient été entraînés comme par un torrent. Ce n'étoient cependant pas encore les principales forces des ennemis. Ils s'arrêterent à la vue des troupes qui commençoient à ſe former. S'il euſſent profité de leur avantage, & chargé de toutes parts l'armée impériale, à peine ſortie de ſes tentes, leur victoire étoit complete. 1738

Les Impériaux travailloient à former leur premiere ligne, & ils y parvinrent à peine: les chevaux de friſe furent portés devant le front par les appointés. Le reſte de l'armée étoit dans la plus grande confuſion; on n'y voyoit qu'incertitude, flottement, crainte, épouvante. Cependant les troupes qui devoient couvrir le flanc gauche étoient formées; les dragons du régiment de Baviere s'y étoient joints. Une partie des troupes turques faiſoit quelques mouvemens pour prendre les ennemis en flanc & à dos; tandis

738 que des janiſſaires, cachés ventre à terre derriere de groſſes pierres, tiroient ſur l'infanterie. Les généraux Thunghen & Schoulemberg ne voyant point arriver le comte de Vallis qui devoit commander ce flanc, marcherent en avant : auſſi-tôt les Turcs rétrograderent.

Cette apparence de ſuccès flatta les principaux officiers ; ils en félicitoient déja le prince d'Hildbourghauſen, & il eſt vrai que juſqu'alors le danger étoit plus grand que le mal. Les troupes de la ligne n'avoient pas tiré : le feu de l'artillerie ne produiſoit qu'un vain bruit ; la plupart des canonniers étoient ivres, n'ajuſtoient pas, ſe querelloient, ſe battoient entre eux en préſence de leurs officiers.

La marche en avant, faite par les troupes du flanc, avoit laiſſé un grand intervalle entre le camp & la ligne. Les Turcs s'en étant apperçus, & voyant d'ailleurs que la

premiere ligne se formoit, donnerent le signal de l'attaque, en faisant brûler de la poudre sur les deux ailes de leur armée. Alors ils chargerent le flanc gauche des Impériaux avec leurs principales forces, & en faisant un grand feu. Un de leurs gros se jetta dans l'intervalle entre la ligne & le flanc. Le prince d'Hildbourghausen voulut y opposer les dragons de Kévénuller. Ils furent pliés sur l'infanterie du flanc qui étoit en colonne par bataillons à trente pas de distance, & tous ces corps s'enfuirent dans le plus grand désordre. Vingt capitaines & un grand nombre de fusiliers y périrent. Les Turcs s'emparerent de l'artillerie, chargerent & firent plier le régiment de dragons Ferdinand de Baviere. Celui de Maroulli, qui étoit à la gauche, commençoit aussi à perdre du terrein. On voulut opposer au vainqueur les cuirassiers de Hohentsoller qui étoient en premiere ligne. Ils en furent tirés & mar-

1738

1738 cherent au flanc gauche ; mais ils laisserent une ouverture dans cette ligne. Alors les spahis qui étoient devant le centre chargerent ce qui étoit devant eux. Le régiment de Baireuth ne soutint pas cette charge ; il fit un demi-tour à droite, dont on accusa son major M. de Bourghausen. L'ennemi poursuivit ce corps, le prit en flanc, & le détruisit presque en entier. Le régiment de Schoulembourg, qui étoit de nouvelle levée, fit une décharge générale & recula ensuite à cinquante ou soixante pas, mais sans se débander ni faire demi-tour-à-droite. Les Turcs, surpris de cette décharge, & enveloppés par la grande fumée que le vent leur portoit, ne s'apperçurent pas de ce mouvement rétrograde & s'arrêterent. Alors les soldats, revenant de leur premiere crainte, & animés par le prince Louis d'Hildbourghausen qui les commandoit, retournerent à leurs chevaux de frise, & l'ennemi ne les

chargea plus. Mais ceux qui avoient défait le régiment de Baireuth, voyant venir les cuirassiers de Berne, conduits par le maréchal Philippi, ne les attendirent pas. Ils se jetterent sur le régiment de Colourat qui étoit en ligne à la gauche de Baireuth. Le prince de Valdek qui le commandoit fit de si bonnes dispositions qu'il ne fut pas entamé. Les spahis, mis en confusion par ces différentes charges, se retirerent à deux cents pas, pour se rallier & pour observer s'il n'y avoit pas quelque partie en désordre sur laquelle ils se pussent jetter. On profita de ce moment pour remplir les intervalles de la ligne, & reprendre les pieces de canon qu'ils avoient enlevées au régiment de Baireuth; quelques grenadiers conduits par leur capitaine Boubinghausen les reprirent. Cependant les cuirassiers de Hohentsoller, & les dragons de Baviere, s'avançant en bon ordre à la gauche, faisoient reculer les Turcs; quelques cuiras-

1738

1738 fiers leur enleverent le canon dont ils s'étoient emparés, & bientôt on vit tous les Turcs, se retirant de tous côtés, abandonner sans raison une victoire assurée. Le désordre des Impériaux, la confusion des esprits, l'incertitude des généraux, la pluie abondante qui rendoit inutiles les armes à feu; enfin l'approche d'une nuit ténébreuse suspendirent les mouvemens.

L'armée impériale passa la nuit sous les armes; & chacun réfléchissant aux fautes que l'on avoit faites, chercha les moyens de se disculper, ou d'inculper ceux qu'il n'aimoit pas. Le comte de Vallis avoit quelques ressentimens contre le major Seckendorf: il eut l'imprudence de dire que les grenadiers avoient mal défendu leur poste, & méritoient d'être décimés. Le prince d'Hildbourghausen répondit pour eux que le comte ne pouvoit pas juger de ce qu'ils avoient fait, puisqu'il ne l'avoit pas vu : il le força de

faire une réparation publique au major de Seckendorf, & de convenir que cet officier, ainſi que ſes grenadiers, s'étoit maintenu dans ſon poſte beaucoup plus long-temps qu'on ne pouvoit l'eſpérer. Ce même prince, qui fit en cette occaſion un acte de juſtice, donna pendant le combat des marques d'emportement & de dureté. Un des houſſards que la crainte emportoit au haſard vint ſe réfugier auprès d'un bataillon de la ligne. Le prince l'apperçut & lui donna un coup de ſabre ſur le viſage. Il ſe vanta d'avoir traité de la ſorte plus de vingt dragons de Kévénuller, & dit d'un air ſatisfait au général Schoulembourg : » Nous ne ſommes pas » les ſeuls battus ; ils le ſont au centre auſſi » bien que nous ». Les Impériaux perdirent ſix cents quatre-vingt hommes, & retirerent du champ de bataille deux cents cinquante bleſſés : ils eurent auſſi dix-huit chevaux tués, & quatre-vingt-quinze bleſſés.

1738

1738 5 Juillet.

Le lendemain un brouillard épais obligea l'armée de rester dans l'inaction ; elle se tint seulement prête à marcher & sous les armes. Un paysan vint donner avis que l'ennemi s'étoit retiré à la hâte, & avoit abandonné quelques pieces de canon : il offroit en même temps de conduire un détachement à l'endroit où elles étoient ; mais il y eut des généraux qui craignirent que les Turcs ne l'eussent envoyé pour attirer quelques troupes dans une embuscade. Suivant ce paysan, l'armée turque étoit de dix-sept mille hommes. Cinq mille s'étoient présentés à l'arrivée des Impériaux, & douze mille les avoient joints dans la nuit du trois au quatre Juillet. Il ajouta que les Arnautes avoient commencé l'attaque malgré les janissaires, qu'ils avoient pris querelle à ce sujet, & que ce différent avoit causé leur retraite.

Lorsque les brouillards furent dissipés, l'armée s'avança en très-bon ordre, passa en

bataille la vallée qui étoit devant elle, & 1738
vint à la hauteur où les Turcs avoient campés près de Cornia. On y trouva cinq canons, dont quatre étoient aux ennemis, & l'autre avoit été pris la veille sur les Impériaux. Les Turcs avoient aussi laissé dans ce camp douze cents têtes qu'ils avoient coupées, soit aux prisonniers, soit aux morts sur le champ de bataille. Elles étoient sur-tout auprès de l'endroit où le sérasquier avoit eu sa tente. On ne pouvoit les reconnoître, excepté une seule remarquable par sa grosseur ; c'étoit celle de Duvel, capitaine des grenadiers de Maximilien Staremberg. Ce fut lui qui, au passage de la Séchia en Italie, arrêta le maréchal de Broglie & le relâcha ensuite, le prenant pour le cuisinier du maréchal. On enterra ces têtes avant l'arrivée des troupes afin de leur épargner cet affreux spectacle. Ce fut ici qu'elles célébrerent leur victoire par les décharges ordinaires d'artillerie & de mousqueterie.

1738 A la grande fécurité dans laquelle étoient
6 & 7 Juil les généraux quelques jours auparavant, fuccéderent des précautions timides & fuperflues. Deux ou trois cents Turcs qui parurent firent fufpendre la marche. L'armée refta fous les armes pendant tout le jour. Le prince d'Hildbourghaufen fit conftruire un petit retranchement à la gauche fur une hauteur, & y plaça deux pieces d'artillerie. On fit auffi d'autres ouvrages ; on établit du canon en quelques endroits. Le capitaine Seckendorf fut envoyé avec fept compagnies de grenadiers, tant pour reconnoître de hautes montagnes qui étoient à la gauche de l'armée, que pour y prendre pofte & affurer le flanc. On tint confeil fur les opérations ultérieures, & le maréchal de Kœnigfek dit qu'il étoit impoffible de marcher en avant dans ces montagnes ; qu'il faudroit cent mille hommes pour y pénétrer. Ces propos lui attirerent les railleries de Vallis, qui fe fervit même plufieurs fois de termes vifs & inju-

rieux, en parlant de ce différent devant les troupes. 1738

Après beaucoup de disputes & de délibérations inutiles, les généraux, comme par une espece de défi, chargerent le comte de Vallis d'ordonner la marche. Le général Daun eut ordre d'aller joindre avec treize compagnies de grenadiers le détachement du colonel Seckendorf, de partir lorsqu'il verroit l'armée se mettre en marche, & de la suivre le long de la crête des montagnes pour protéger son flanc.

Les deux lignes se mirent en mouvement par leur gauche, & marcherent tantôt en défilant, tantôt par pelotons suivant que le terrein le permettoit. Le général Daun couvroit le flanc avec ses grenadiers formés en ordre quarré. Cette armée, que l'on voyoit monter & descendre dans le plus grand ordre les montagnes qui sembloient les plus impraticables, offroit un spectacle

1738 impoſant. Le détachement de la gauche ſe rapprocha peu à peu du flanc, & fit avec lui l'avant-garde. On trouva quelques petits poſtes avancés des Turcs au pont de la riviere de Klobovka.

La montagne devint de plus en plus difficile aux environs de Ragova. On fut obligé d'y former ſix colonnes, qui marcherent cependant aſſez près l'une de l'autre pour ſe pouvoir ſecourir. On auroit pû dépoſter avec du canon un corps d'environ quinze cents hommes que l'on apperçut à quelque diſtance; mais, comme il ne pouvoit pas attaquer les Impériaux, & que cette canonnade auroit retardé leur marche, on la continua, & elle fut achevée dans le plus grand & le plus bel ordre. » Tant de ſoins, diſoit le » général Vallis, ne ſont pas néceſſaires ici; » mais il eſt bon d'en donner l'idée au grand » duc, & de faire voir à nos généraux com» ment on pourroit ſe diſpoſer dans une ſitua-

» tion semblable, & contre de tels ennemis, 1738
» soit pour marcher vers eux, soit pour se
» retirer sans danger ». Il s'avança jusqu'à la riviere de Bellaréca, & prit son camp sur une hauteur, en avant d'un marais, la droite à la riviere qui couvroit aussi le front en partie, & la gauche au ruisseau de Tchernas.

Le lendemain les Turcs ayant retiré leurs postes, & les houssards envoyés à la découverte ayant rapportés qu'on ne voyoit point d'ennemis, l'armée impériale se remit en marche par son flanc gauche. Les deux lignes suivirent chacune une chaîne de montagnes, & la cavalerie formoit entre elles dans la vallée une troisieme colonne.

On parvint au fort de Méadia dans cet ordre : & les généraux, voyant que les ennemis ne l'avoient point abandonné, envoyerent le secrétaire Dellis pour sommer la garnison de se rendre. Il revint bientôt avec trois Turcs qui demanderent la même

1738 capitulation que l'on avoit accordée au capitaine Piccolomini. Ce poste ouvroit tous les passages pour se rendre à Orsova : il étoit important de n'y être point arrêté, & la garnison de deux mille janissaires pouvoit retenir l'armée quelque temps. Ces considérations ne permirent pas de rejetter la proposition du commandant. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, & rejoignit l'armée turque.

On trouva aux environs de Méadia un retranchement que les Turcs avoient commencé. Le fossé n'étoit pas en avant du parapet, comme nous avons coutume de le faire ; il étoit derriere : tout ce retranchement étoit double & de forme ovale. L'infanterie continua sa marche en défilant auprès du fort, passa le pont de la Bellaréca, suivit cette riviere, & alla camper à demi-lieue, dans une vallée où elle n'arriva que vers dix heures du soir. La cavalerie qui

avoit formé la colonne de la droite s'y joignit : toute l'armée campa sur une seule ligne, elle se vit avec un plaisir égal à son étonnement au-delà de ces défilés où les ennemis pouvoient l'arrêter avec peu de forces. Elle avoit eu beaucoup de peine à les passer, quoiqu'ils fussent sans défenseurs. Les Turcs avoient eu dessein de les disputer. Ils y avoient fait des retranchemens de distance en distance jusqu'à Orsova. Mais toujours incertains dans leurs projets & leurs mouvemens, ils n'employerent pas ces moyens de défense. 1738

Ici les chefs des montagnards qui avoient pris les armes contre les Impériaux vinrent se jetter aux pieds du grand duc & lui demander grace, protestant qu'ils n'avoient paru embrasser le parti des Turcs que pour éviter le ravage de leur pays. Leur obéissance actuelle n'étoit qu'un effet de la présence de l'armée ; mais ce n'étoit pas le

1738 temps d'user de rigueur : on dissimula comme eux, & on parut oublier ce qu'ils avoient

10 Juillet. fait.

Le lendemain, quelques partis vinrent annoncer aux généraux que les ennemis consternés levoient le siege d'Orsova, abandonnoient leur artillerie, leurs bagages, & repassoient le Danube : on chargeroit, disoit-on, quinze cents chariots de tout ce qu'ils laissent. M. de Kornberg, qui commandoit dans la place, vint lui-même confirmer ces rapports au grand duc, & lui rendre compte du siege qu'il avoit soutenu. Il assura son altesse royale qu'il auroit encore tenu long-temps, & qu'avec de légers secours, il auroit pu se défendre jusqu'à la fin de l'année.

Quelques généraux penserent alors qu'il falloit envoyer un détachement, pour s'emparer de ce que l'ennemi avoit abandonné. Aussi-tôt on commanda tous les houssards, Croates, & pandoures, & même tous ceux qui

qui voudroient y aller comme volontaires : 1738
il fut ordonné d'emmener & emporter tout ce qui pourroit l'être, & de brifer les roues & les chariots qu'on feroit obligé de laiffer. Plufieurs officiers allerent dîner à Orfova, & revinrent le foir au camp : ainfi on pouvoit y jetter des troupes. Le gouverneur reçut ordre de faire traîner dans la place l'artillerie abandonnée par les Turcs. On n'y en put mener que quarante pieces : les autres étoient fi pefantes qu'on pouvoit à peine les remuer. On rapporta au camp beaucoup d'uftenfiles & de tentes. Parmi celles-ci il y en eut une que l'on préfenta au grand duc, & qui fut eftimée vingt mille florins : elle étoit brodée en or, & les cordeaux étoient de foie. On y trouva auffi beaucoup de caffé, de riz, de tabac, & quinze cents buffles qui furent diftribués à l'armée.

Le grand duc forma le deffein d'aller lui- 11 Juillet.

1738 même à Orſova, pour y donner les ordres néceſſaires : il s'étoit mis en route avec quelques troupes, lorſqu'on vint lui dire que les Turcs repaſſoient le Danube en force. Il revint auſſi-tôt ſur ſes pas, & envoya le lieutenant-colonel de Saint-André à la découverte. Cet officier fut de retour le ſoir même : il dit qu'il n'avoit ni vu d'ennemis, ni pu avoir de leurs nouvelles; mais que les environs de la place étoient encore libres & ouverts. Un détachement de trois cents hommes eut ordre de ſe tenir prêt à marcher, pour aller renforcer la garniſon d'Orſova, & tranſporter dans la place l'artillerie & les munitions que les ennemis avoient abandonnées. On fit partir ſept bataillons nouvellement arrivés de Tranſilvanie, pour aller marquer un camp à Déblits. L'armée
12 Juillet. s'y rendit le lendemain par des chemins où quatre hommes pouvoient à peine paſſer de front. Elle campa dans une petite plaine,

près du village de Toplitſa, le long de la Tcherna, riviere très-rapide, & la même qui porte à Méadia le nom de Bellaréca : cet endroit eſt à deux lieues d'Orſova. 1738

On avoit toujours le projet de jetter des troupes dans cette place, & on ne l'exécutoit jamais. Cependant le général Caroli, qui commandoit en avant quelques partis de troupes légeres, avoit donné avis plusieurs fois au baron de Neuperg, que les Turcs paſſoient le Danube devant lui en grand nombre ſur des ſaïques; mais ce général ajoutoit plus de foi à ce qu'il imaginoit qu'à ce que les autres voyoient. M. Caroli demandoit en même temps qu'on lui envoyât quelques compagnies de grenadiers pour défendre le défilé que l'ennemi avoit à paſſer. Il repréſentoit que ce chemin, large au plus d'une toiſe, pouvoit être défendu par mille hommes contre cent mille. Le général Neuperg répondit froidement que cet officier

1738 avoit tort de prendre l'alarme, puisque toute l'armée étoit derriere lui.

Cependant on commanda quarante-quatre compagnies de grenadiers, & douze cents fusiliers, pour aller à Orsova. Le prince Charles de Lorraine fut nommé pour les conduire; il devoit avoir sous lui les généraux Lechner & Schoulembourg. Les difficultés de la marche dans les défilés qu'on venoit de passer avoient obligé d'y employer une partie de la nuit : l'armée étoit excédée, & les généraux ne donnerent point d'ordre.

23 Juillet. Le lendemainon assembla le détachement commandé la veille; mais, comme il n'y avoit eu aucun ordre précis donné à cet égard, quelques-unes de ces troupes arriverent en veste, croyant qu'il ne s'agissoit que d'aller travailler ou fourrager. Les uns portoient leur havresac, d'autres l'avoient laissé dans la tente. Il fallut renvoyer au camp tous ceux qui n'étoient pas équipés

convenablement, & attendre qu'ils fussent prêts. Quand le détachement fut complet, les officiers de l'état-major employerent beaucoup de temps à le former, à y faire les répartitions & les divisions qui leur sembloient nécessaires. Ces petits détails de paix & de garnison ne conviennent point à la guerre; les momens y sont précieux. 1718

Le grand duc & le maréchal partirent avec le détachement, dans l'intention de voir Orsova, & le camp que les ennemis venoient d'abandonner. Il y avoit environ une heure qu'ils étoient en marche, lorsqu'on les vit revenir très-vite, eux & leur escorte. En même temps parut d'un autre côté le maréchal de Vallis qui avoit passé la Tcherna. Sa précipitation ne lui permettant pas de chercher un gué, il avoit poussé son cheval au hazard, & traversé l'eau à la nage. Un jeune aide-de-camp, interrogé sur la cause de ce retour qui ressembloit à une fuite,

1738 répondit que l'arrivée du grand visir avec une puissante armée avoit mis quelque empêchement au voyage des généraux. Ils avoient entendu tirer plus de cent coups de canon du côté d'Orsova : c'étoit cette place qui faisoit feu sur l'armée turque, obligée de défiler près de ses remparts. Cet événement excita parmi les impériaux une espece de murmure. Les habitans à qui le pays étoit connu, les officiers, les soldats, quelques généraux, & sur-tout M. d'Enghelshoffen, disoient que ce corps de grenadiers, soutenu par une armée, étoit capable d'arrêter les Turcs à tous ces pas & défilés, en quelque nombre qu'ils fussent ; que l'armée pouvoit encore marcher à Orsova sans danger, parce que les ennemis ne pouvoient venir aux Impériaux que par la gauche qui étoit couverte de la riviere de Tcherna. Mais la terreur étoit imprimée, & la retraite fut résolue. Le maréchal Philippi étoit resté

auprès de Méadia avec la cavalerie : le grand duc lui envoya, par l'adjudant-général Breitlak, l'ordre de rejoindre au plutôt. Le maréchal vint trouver le prince. Il lui représenta que cette marche fatigueroit inutilement la cavalerie, & qu'au milieu de ces rochers qu'elle pouvoit à peine gravir, elle seroit plus embarassante que secourable pour l'infanterie. 1738

Cependant l'armée prit les armes, & occupa les montagnes qui étoient derriere elle : le détachement qui fermoit l'aile gauche étoit appuyé à la Tcherna. Tandis qu'elle prenoit cette position, elle fut jointe par quelques régimens de cavalerie aux ordres du maréchal-lieutenant Styrum, & du prince de Saxe-gotha : c'étoient les seuls que le maréchal Philippi avoit jugé convenable de faire marcher. La garnison sortie de Méadia retournoit à l'armée turque sous escorte, conformément à la capitulation,

1738 Dans cette alarme, on crut devoir la rappeller : on la plaça entre deux montagnes élevées d'où elle ne pouvoit rien voir autour d'elle ; &, comme la cavalerie destinée à l'escorter étoit peu nombreuse, le prince de Valdek reçut ordre de détacher de l'aile où il commandoit, le régiment de Collowrat, & de le poster de sorte qu'il pût soutenir cette cavalerie. Cependant on changea d'avis, & on renvoya le lendemain ces deux mille Turcs. Ils passerent à la vue de l'armée, & marchoient avec la plus grande vitesse, craignant sans doute d'être arrêtés
15 Juillet. de nouveau. Vers le soir on fit partir les bagages, & l'armée elle-même marcha toute la nuit en retraite sans battre la caisse. Quelques momens perdus furent la cause de ce mouvement. Si le détachement de grenadiers étoit parti plutôt, & que l'armée l'eût suivi de près ; elle auroit eu le temps de prendre poste auprès d'Orsova en appuyant sa droite

au Danube, & sa gauche à une chaîne de montagnes qui est impraticable; elle auroit eu devant elle un terrein trop étroit pour que les Turcs s'y pussent former, & auquel ils ne pouvoient parvenir que par deux défilés, dont l'un étoit commandé par le canon d'Orsova. 1738

L'armée impériale s'étant rassemblée dans une petite plaine continua sa retraite sur deux colonnes. Celle de la gauche aux ordres du général Vallis prit le haut des montagnes; l'autre marchoit au-dessous en suivant le grand chemin. Le régiment de Collowrat venoit après toute l'infanterie; & le peu de cavalerie qui avoit joint, consistant en un régiment de cuirassiers, trois de dragons, & deux de cavalerie allemande, faisoit l'arriere-garde. Cette marche se fit avec beaucoup de confusion. Si l'ennemi eut attaqué la cavalerie, avant qu'elle fut sortie des défilés, il l'auroit défaite ou poussée sur

1738 l'infanterie, & mis toutes ces troupes dans le désordre le plus dangereux. Sa place, dans une pareille marche, étoit à l'avant-garde. L'armée reprit l'ancien camp qu'elle avoit occupé près de Méadia.

Elle en partit le lendemain dans le même ordre de marche, & repassa la Bellaréca, la cavalerie à la nage, & l'infanterie sur le pont. Celle-ci défila sous la redoute de maçonnerie voûtée & crénelée qui est en avant du grand fort. Le lieutenant-colonel Bérenklau fut laissé dans ce fort avec cinq cents hommes. Il avoit ordre de le rendre, si les ennemis venoient en force & lui permettoient d'en sortir avec les honneurs de la guerre. On laissa aussi dans la redoute un capitaine & cent hommes.

La plus grande partie de l'armée étoit déja dans son camp au-delà de Méadia, près de Plagova, lorsque les ennemis se montrerent à l'arriere-garde. Le maréchal Philippi la

commandoit. Elle étoit composée de quatre régimens d'infanterie (9), des dragons de Kévénuller, de Philippi & de Savoie, & des cuirassiers de Hohentsoller. Les Turcs, au nombre de douze mille hommes, occupoient les montagnes des deux côtés, & une partie de la vallée. Ils chargerent les Impériaux avec beaucoup de vivacité, & ceux-ci se battirent long-temps en retraite. 1738

Les deux mille janissaires qui avoient été en garnison à Méadia, marchoient à la tête de l'avant-garde, parce qu'ils connoissoient plus parfaitement la disposition des lieux. La redoute fermoit l'unique chemin par où l'on pouvoit passer, à moins que l'on ne voulût traverser la riviere ; ce qui étoit difficile pour les hommes & pour les chevaux, parce que son lit est plein de grosses pierres. Cette redoute étoit au pied d'un escarpement regardé comme impraticable, & qu'on avoit fermé d'une simple palissade. Les ja-

1738 niſſaires l'avoient ébranlée avant de quitter le fort, de ſorte qu'on pouvoit l'enlever facilement. Ils vinrent donc le ſabre à la main ſur le revers de cette montagne, arracherent les paliſſades, franchirent l'eſcarpement d'environ trente pieds de hauteur, attaquerent la redoute, & s'en emparerent, firent priſonniers les cent hommes qui la gardoient, & les lierent avec des cordes.

Le maréchal Philippi poſta ſa cavalerie à droite, & l'infanterie à gauche du grand fort, la cavalerie ſur une ou pluſieurs lignes, ſuivant que le terrein le permettoit, ayant la riviere devant elle, & à ſa droite des rochers impraticables. L'infanterie avoit à ſon centre un grand vuide en un lieu où le terrein étoit couvert de brouſſailles. Cependant le maréchal avoit envoyé dire au grand duc que toute l'armée ennemie l'attaquoit, & qu'il avoit beſoin d'infanterie & de canon. Le baron de Neuperg, qui avoit gagné

toute la confiance du prince, répondit » qu'il » ne falloit pas que le maréchal Philippi » s'amusât avec des troupes si méprisables; » qu'il pouvoit continuer tranquillement sa » marche, & rentrer au camp comme ceux » qui l'avoient précédé «. Il croyoit que ce n'étoit qu'une petite affaire d'arriere-garde, & d'ailleurs il s'imaginoit que ces propos méprisans donnoient de la confiance aux troupes & de la crainte aux ennemis. Mais le maréchal Philippi lui fit dire encore qu'il s'agissoit d'une bataille, & le comte de Kœnigsek s'y transporta lui-même. Celui-ci revint au camp peu de temps après croyant tout perdu. Cependant le grand duc & M. de Neuperg détacherent quelques régimens de l'aile droite, que l'on joignit à ceux qui étoient déja en présence, & on posta six compagnies de grenadiers (10) à la gauche & près du fort. On mit en seconde ligne à la cavalerie Liktenstein & Jean Palfy; les dra-

1738

1738 gons de Kévénuller couvrirent le flanc gauche du côté du fort, & Actan fut placé en réserve.

Ces troupes étoient à peine en bataille que les ennemis les assaillirent, & attaquerent en même temps le fort. Ils opposerent à la cavalerie un corps de spahis, dont la profondeur se perdoit dans les détours des montagnes, & répandirent des janissaires sur les hauteurs, des deux côtés de la riviere, pour tirer sur le fort. Les spahis marcherent d'abord aux cuirassiers de Hohentsoller. Ceux-ci les attendirent la carabine haute, & firent sur eux, presque à bout touchant, une décharge qui les écarta. Les Turcs revinrent deux fois pour attaquer de nouveau; mais voyant ce corps toujours prêt à faire le même feu, ils s'arrêterent; & se jettant enfin sur leur droite chasserent devant eux quelques houssards postés à la gauche de la cavalerie, sur une hauteur qu'on auroit dû

garnir d'infanterie. Ils chargerent ensuite le régiment de Savoie, dont ils tuerent trois cents hommes, & les dragons de Kévénuller qui furent aussi très-maltraités. 1738

Cependant les janissaires attaquoient le fort, & on craignoit qu'ils ne donnassent l'assaut de tous côtés. Le général Sucov ordonna donc à M. de Schoulembourg de faire faire un mouvement de conversion au régiment de Maroulli pour le porter à la gauche du fort. Cette troupe de Napolitains très-braves, mais sans discipline, ne savoit pas manœuvrer. Ils n'entendirent pas ce que le général Schoulembourg leur demandoit; mais comprenant seulement qu'il falloit charger l'ennemi, tout le corps criant, *vive Maroulli*, & descendant la montagne sans ordre, courut droit aux janissaires. Ceux-ci, qui avoient eu assez de courage & de constance pour attaquer & insulter cinq fois un fort palissadé rempli de troupes, & défendu

1738 par de l'artillerie, n'eurent pas la fermeté d'attendre deux bataillons en désordre qui leur étoient inférieurs en nombre. Ils se retirerent par la plaine, où le régiment de Savoie qui s'étoit rallié les poursuivit, & gagnerent les montagnes, d'où ils furent encore chassés.

Le général Schoulembourg, profitant de l'ardeur du régiment de Maroulli, cria en italien: » *que tous les braves me suivent* ». Aussi-tôt un capitaine de grenadiers, nommé Villars, rassemble une quarantaine d'hommes, &, poursuivant les Turcs qui fuyoient, arrive au pont de la redoute qu'il ne put franchir, parce qu'il étoit couvert de morts & de blessés. Les Turcs avoient mis dans cette redoute de vieux soldats à longue barbe qui se défendirent avec la plus grande valeur. Cependant les Italiens y pénétrerent au nombre de trente-deux, malgré le feu que les janissaires faisoient du haut des montagnes,

gnes, fans craindre de bleffer les leurs : ils maffacrerent tous ceux qui la défendoient encore. On y trouva morts les cent Autrichiens que les Turcs avoient pris. Ceux-ci fe voyant obligés de les abandonner leur avoient coupé la tête. 1738

Le général Schoulembourg s'étant rendu maître du paffage, un grand nombre de fuyards y fut tué; d'autres le furent par la cavalerie qui les pourfuivit dans la vallée. Le maréchal refta une heure & demie dans ce pofte fans autres troupes que les trente-deux hommes qui s'en étoient emparés. Ce nombre n'étant pas fuffifant pour la garder, il alla lui-même chercher du renfort, & recommanda au capitaine Villars de ne pas quitter fon pofte. Celui-ci, moins intelligent que brave, ne comprit pas l'ordre du maréchal, & le fuivit avec fa troupe. Le comte, averti à temps, lui envoya dire que fon honneur dépendoit de la confervation

1738 de son poste, & qu'il eût à le reprendre & à s'y maintenir. Villars obéit ; comme il rentroit d'un côté, l'ennemi rentroit de l'autre. Il le chargea aussi-tôt & le repoussa.

Une compagnie de grenadiers du régiment de Maximilien Staremberg vint le seconder. Il arriva ensuite un bataillon de Maroulli & trois pieces de canon. En même temps la cavalerie se porta sur la droite de l'infanterie en suivant la rive gauche de la Tcherna. Le maréchal ayant apperçu de là dans la vallée, qui étoit fort étroite, le grand visir & quelques officiers assis sur une éminence, fit tirer sur eux du canon. Aussi-tôt ils monterent à cheval, crierent à leur troupe de se retirer, & repasserent le pont. Les Impériaux les suivirent, & se formerent dans la petite plaine qui est en-deçà de la riviere.

Les généraux Styrum, Schoulembourg, & Philippi, pensoient qu'il falloit poursuivre l'ennemi, & profiter de la victoire. En effet on auroit pu en retirer de grands avan-

tages. Les Turcs avoient derriere eux plusieurs défilés. De plus il étoit vraisemblable que les spahis & les janissaires, mécontens du succès de la derniere action, se querelleroient entre eux, comme ils sont d'ordinaire, & pourroient même en venir aux mains. Toutes ces considérations devoient faire espérer, avec une victoire des plus complettes, la délivrance d'Orsova qui étoit l'objet du plan de campagne. 1738

Mais il falloit que le général fût de cet avis : on ne pouvoit pas suivre les Turcs sans un renfort d'infanterie, & le maréchal de Neuperg n'avoit pas encore paru. Les autres généraux envoyerent un adjudant (11) lui dire que l'ennemi avoit repassé le pont; que l'infanterie & la cavalerie impériale étoient en-deçà, très-disposées l'une & l'autre à renouveller le combat, & qu'elles ne lui demandoient que la permission d'achever de vaincre. Le maréchal étoit en mouvement

1738 pour se transporter au champ de bataille. Il rencontra l'adjudant entre le fort & le nouveau camp, & lui ordonna de le conduire au fort où les généraux étoient. L'extrême lenteur de ce général étonna le jeune militaire, & lui fit dire que, si Condé perdit plusieurs chevaux dans une seule bataille, M. de Neuperg pouvoit au contraire perdre plusieurs batailles sur le même cheval. Il arriva enfin, & les autres généraux lui exposerent leurs avis en l'appuyant des plus solides raisons ; mais ce fut en vain. Le maréchal imagina d'abord une multitude de Turcs à droite & à gauche dans les montagnes, où il n'y en avoit pas un seul ; il fit un tableau effrayant de tous les dangers possibles, & complimenta ironiquement les généraux sur le succès qu'ils avoient eu seuls contre l'avis du plus grand nombre. Il ajouta enfin ; » Messieurs, comme la cavalerie n'est ar- » rivée que d'hier, elle a besoin d'avoine;

» & quant à l'infanterie, elle a beſoin de » pain & de repos ». Il finit en aſſurant qu'on ſuivroit l'ennemi le lendemain, & le bruit ſe répandit que l'armée paſſeroit le Danube, pour couper les vivres aux Turcs, & faire lever le ſiege d'Orſova. S'il en avoit eu l'intention, tout délai ne pouvoit que nuire. La marche d'une armée turque eſt ſi rapide qu'il lui faut peu de momens pour échapper des pas les plus dangereux. Les Turcs avoient perdu plus de deux mille hommes, & les mauvais ſuccès les effraient. Il ne falloit pas leur laiſſer le temps de ſe raſſurer. La perte des Impériaux fut de trois cents quarante hommes, & cent ſoixante & un chevaux tués ou perdus. Ils eurent cinq cents douze hommes, & quatre cents un chevaux bleſſés. L'ennemi leur abandonna un tambour, trente-deux drapeaux & deux étendards qui furent portés à Vienne avec la nouvelle de la victoire. Le grand duc, 1738

1738 satisfait de la valeur des cuirassiers, & des trente-deux hommes qui avoient pris la redoute, leur fit donner un demi-florin par tête, & trente-deux ducats par drapeau à ceux qui les apporterent ; prix vil & médiocre d'une vertu que l'or ne peut payer non plus que toute autre.

On laissa un régiment de cavalerie à la tête du pont, & les troupes qui avoient combattu rentrerent dans le camp. Elles trouverent le reste de l'armée sous les armes devant le pont de la Bellaréka. Celles-ci étoient si serrées qu'elles n'auroient pu ni manœuvrer ni combattre. Dans cette position, quelques-unes qui se trouvoient au centre en sortirent pour laisser plus de place aux autres, & entourerent en forme de quarré le quartier général.

La nouvelle de l'avantage remporté près de Méadia étant arrivée à Vienne ; le peuple, qui s'enivre des moindres succès, imputant

les malheurs de la campagne précédente au comte de Seckendorf, s'attroupa devant l'hôtel de ce général, jetta des pierres aux fenêtres, menaça d'y porter la flamme. Le gouverneur Kévénuller fit doubler la garde, & entourer l'hôtel. Il fallut faire feu sur le peuple pour le dissiper : un homme fut tué, deux blessés, plusieurs conduits en prison. 1738

Le lendemain, le peuple, irrité de la violence exercée la veille, & de la mort d'un de ses membres, se rassembla de nouveau. On avoit pris contre les suites de la sédition les précautions nécessaires. Cependant le baron de Seckendorf, craignant pour la vie de son oncle, pria le gouverneur de la ville d'employer des moyens efficaces pour garantir le général des fureurs du peuple. Le comte de Kévénuller le lui promit & tint sa parole, mais d'une autre maniere que les Seckendorf ne le desiroient. Le colonel Tornaco, accompagné d'un capitaine & d'un

1738 enſeigne de la garde de la ville, ſignifia au général un ordre de l'empereur, portant que ce prince voulant pourvoir à la ſûreté du comte de Seckendorf, & le mettre à l'abri des fureurs du peuple qui ne pouvoit être appaiſé que par ſon abſence, ordonnoit que ce général fût transféré au château de Grats. On le fit partir à l'inſtant, & la comteſſe de Seckendorf le ſuivit. Cependant les procédures commencées contre lui furent ſuſpendues par ordre de l'empereur.

Le comte de Neuperg ne tint point la parole qu'il avoit donnée; &, tandis qu'il continuoit ſa retraite par Cornia, les Turcs repaſſoient le Danube, retiroient l'artillerie qu'ils avoient encore devant Orſova, & ſe préparoient auſſi à la retraite. Le colonel Beurgher s'étoit jetté dans la place avec trois cents hommes; une marche en avant faite par les Impériaux auroit ſauvé Orſova. Le commandant de la place fit paſſer cet avis à

M. le maréchal qui ne jugea pas à propos d'en faire usage. 1738

Il étoit au camp de Terrégova, lorsqu'un houssard vint lui dire que les Turcs marchoient à lui. Aussi-tôt l'armée eut ordre de prendre les armes; deux coups de canon rappellerent les fourrageurs; on fit rentrer toutes les gardes; on quitta le terrein du camp, si mal ordonné d'ailleurs que l'infanterie étoit dans les fonds, & la cavalerie sur les collines. L'armée occupa les hauteurs qui étoient derriere elle, & passa la nuit sous les armes. Les bagages furent envoyés à Caransebes sans escorte. Quelques chariots rompirent en chemin, & furent attaqués par les montagnards de l'Almach, qui, voyant les Impériaux se retirer, avoient pris les armes contre eux une seconde fois. Dès qu'on eut appris qu'ils remplissoient tous les bois voisins, on fit partir trois régimens d'infanterie (12), pour couvrir la marche des

1738 bagages en se postant sur la riviere de Fœnis.

L'armée s'étant mise en marche alla passer cette riviere dont le cours est très-rapide. Elle ne cessa point d'être harcelée par les voleurs. Ils tuerent & pillerent tout près des colonnes un lieutenant de Volfembutel qui s'étoit mis un peu à l'écart pour ne pas embarasser le chemin. Les troupes eurent encore à passer l'Arménis, l'Illova, & un grand nombre de défilés & de chemins presque impraticables. Elles arriverent à Caransebes (13) excédées de fatigue. On leur y donna un jour de repos, qui fut employé
20 Juillet. aussi à l'évacuation des magasins qu'on y avoit faits.

L'armée se rendit ensuite à Lugos (14), d'où le grand duc partit pour Vienne, & les troupes de Transilvanie retournerent dans leur pays. Les malades & les blessés, au nombre de plus de deux mille, avoient été envoyés à Pantsova. Le scorbut & la peste

même commençoient à se manifester tant à l'armée qu'à Belgrade, à Huniad, & à Témesvar. Bientôt le bannat & la Servie furent ravagés par ces deux maux terribles qui se joignirent à ceux de la guerre, fléau plus destructeur encore : il fait périr un nombre d'hommes beaucoup plus grand ; il attaque la société humaine dans toutes ses parties, la nature entiere dans toutes ses productions, & ne laisse aux malheureux qui lui survivent que l'affliction, les chagrins, la misere, & la douleur. 1738

Abattue par tous ces maux dont elle étoit l'instrument & la victime, l'armée impériale eut ici quelque espérance de les voir finir. Un aga & huit autres Turcs furent envoyés à son camp par le grand visir pour faire des propositions de paix. On dressa quelques tentes pour eux, & la garde qu'on leur donna fut une compagnie de grenadiers sans drapeau. Mais, après quelques entre-

1738 vues, & des propoſitions qui ne pouvoient pas être acceptées, ils retournerent à leur camp. On ſoupçonna que leur objet principal étoit de reconnoître l'état des Impériaux, de ſonder leurs deſſeins, d'éclairer leur marche, & de voir ſi leur retraite n'étoit point une feinte. Le grand viſir avoit peine à ſe perſuader que les généraux de l'empire, après deux avantages conſidérables, ſe retiraſſent devant lui qui avoit le deſſein formé de rétrograder, s'ils euſſent perſiſté dans le projet de ſecourir Orſova. Cette eſpece de fuite ſans cauſe évidente augmenta la fierté naturelle du bacha Yéghen. Il porta ſes eſpérances juſqu'à la poſſeſſion de Belgrade, de Témeſvar, de toute la Hongrie. Il ne voulut plus traiter de la paix qu'à ces conditions. Il renouvella les projets de Ragotski qu'il avoit paru abandonner. Une diſpoſition qu'il entrevit dans la cour de Vienne, & qu'il y deſiroit depuis long-

1738

temps, celle de faire sa paix séparément, fut à ses yeux une marque de foiblesse qui l'affermit dans ses prétentions. Il fut même soupçonné d'avoir essayé le pouvoir de l'or sur les généraux de l'Empire, malheureux en ce que le public, juge de leur conduite, n'avoit à choisir en eux qu'entre la trahison & l'extrême incapacité. A ces causes, qui accroissoient l'audace du grand visir, se joignoient les ravages des maladies contagieuses. La peste se répandoit de plus en plus. On fit camper à mille pas en avant de l'armée impériale ceux que ce mal attaquoit si vivement qu'on ne pouvoit les transporter. Dès qu'ils étoient morts, on brûloit leurs corps, leurs tentes, leurs armes, & tous leurs effets. Les chemins étoient couverts de malades qu'on portoit aux hôpitaux. Cette malheureuse armée périssant de fatigue, traînant avec soi le scorbut & la peste, poursuivie par plus de quatre mille paysans

1738 cachés dans les bois pour piller & massacrer tous les soldats qui s'écartoient des colonnes
19 Août ou du camp, continuoit lentement sa retraite, & parvint enfin à Sémendria (14). On envoya de Koubin six cents hommes avec un major & six capitaines, sous les ordres du lieutenant-colonel Schmettau, pour occuper Vipalanka. Cet officier ayant demandé à M. de Neuperg ce qu'il devoit faire, si l'ennemi l'attaquoit dans ce poste qui ne pouvoit pas être défendu ; le général répondit que toute précaution étoit inutile, puisqu'il n'étoit qu'à une marche de l'armée, & qu'on auroit le temps de le soutenir. Ainsi toujours opposé à toute représentation, il étoit plein de confiance quand on lui parloit de quelque danger, & ne pensoit qu'à fuir quand on lui proposoit d'user de la victoire. Les Turcs, persuadés enfin qu'il se retiroit, firent avancer quelques partis. Méadia se rendit, & la garnison fut renvoyée à l'armée impériale.

Un vaiſſeau chargé de munitions & de quelques troupes, ayant deſcendu le Danube, rendit un combat peu conſidérable, & parvint à Orſova. Cependant le gouverneur de cette place, malgré tous les ſecours qu'il avoit reçus, malgré toutes ſes promeſſes, la rendit aux ennemis. Une eſcorte le conduiſit à Belgrade lui & ſa troupe, conformément à la capitulation. A peine il y fut arrivé que l'on commença contre lui des informations; mais il prévint par ſa mort les ſuites qu'elles devoient avoir. Cependant on les continua, & il fut abſous. Peu de temps avant ſa mort, un général du génie, nommé Beauffe, qui étoit auſſi dans Orſova, mourut pareillement de mort précipitée. Le commandant du fort Sainte-Eliſabeth fut ſommé de ſe rendre à l'exemple de la place, & refuſa de le faire. Il ne pouvoit pas ſe perſuader qu'une ville bien munie, & d'accès difficile comme l'eſt Orſova, 1738

1738 eut été livrée presque sans défense : mais, lorsqu'il en eut la certitude, il se résolut, quoiqu'avec peine, à rendre son fort.

Le grand visir, maître de ces places, marcha vers ses ennemis. Ceux-ci, apprenant qu'il étoit à Meidanbek avec une grande armée, se retirerent à Krotska, & ne se crurent en sûreté que sous le canon de Belgrade (16). Ils envoyerent vers ce même temps le secrétaire Dellis à l'armée turque, pour faire des propositions de paix.

1 & 5 Sep. Un grand fourrage qu'ils tenterent aux environs de Polak ne réussit pas. Les fourrageurs partirent du camp sous une escorte de mille chevaux commandés par le général major Ciceri : cet officier, s'étant rendu au lieu du fourrage, interrogea les habitans, qui lui assurerent que l'ennemi n'avoit point encore paru. Plein de confiance dans cette réponse il ne prit aucune précaution pour mettre en sûreté les fourrageurs : ceux-ci, sans gardes, sans

ſans eſcorte, & ſans poſtes avancés, ſe ré- 1738
pandirent dans la campagne.

Ils y étoient depuis une heure, lorſqu'on entendit crier dans toute la plaine, *l'ennemi, l'ennemi vient.* On vit en même temps les fourrageurs revenir au grand galop, & les Turcs ſe mêler à eux, les arrêter, les ſabrer, emmener des chevaux. Alors le détachement ſe mettant à la hâte en état de défenſe, marcha vers l'ennemi qui repaſſa en déſordre la riviere de Colobré. Le général Ciceri n'oſa pas le ſuivre dans les bois qui ſont au-delà. Un autre détachement de mille chevaux, qui venoit au ſecours ſous les ordres du général Vittorf, ne vit les Turcs que dans leur retraite. Il envoya quelques partis de l'autre côté de la riviere ; mais on n'y découvrit aucune troupe. Les Impériaux perdirent cent cinquante-trois hommes, & cent qu tre-vingt-dix-neuf chevaux.

On leur enlevoit de temps en temps quel-

1738 ques petits partis. Un lieutenant & quinze houssards étoient allés reconnoître la palanque de Hassan-bacha. Ils furent coupés, tués ou faits prisonniers. Les Turcs attaquerent aussi par terre & par eau le poste de Vipalanka, d'où le général Enghelshoffen avoit tiré trois cents hommes, l'artillerie, & les munitions: il n'y avoit laissé que deux canons de fer, & deux petits barils de poudre, cent treize pestiférés, & soixante-quatre hommes en santé. Le lieutenant-colonel Schmettau se rendit à l'ennemi aux conditions qu'il seroit libre, & ramené à Belgrade avec une escorte. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda qu'il fût nommé des commissaires pour examiner sa conduite. Deux colonels, deux lieutenans-colonels, & le général Lerchner comme président, en furent chargés. Ce conseil n'y trouva que sujets de louange pour la garnison & le commandant, qui, dans l'impossibilité de se défendre, avoient

obtenu par une contenance courageuſe la capitulation la plus honorable d'un ennemi qui les tenoit entre ſes mains. 1738

Les Impériaux camperent dans les lignes de Belgrade ſur une ſeule ligne, la cavalerie ſur les deux ailes, la droite à la Save, la gauche au Danube. Mais le bruit de la marche d'un corps formidable de troupes turques, accompagné d'une artillerie de ſiege embarquée ſur le Danube, engagea les généraux de l'empire à ſe retirer ſous le canon de Belgrade. Ils choiſirent au milieu des vignes un camp dominé de toutes parts par les hauteurs, dans lequel une armée attaquée auroit pu être totalement défaite. Le danger fut reconnu, & l'infanterie entra dans Belgrade; mais la plupart des vignes furent dégradées. En même temps la cavalerie paſſant la Save alla camper ſur les hauteurs de Semlin, & les chariots qu'on put emmener furent envoyés dans cette ville. 6 Sept. 18 Sept.

1738 Les généraux se plaignoient toujours que la retraite se faisoit lentement. Ils envoyerent dire au général Rœmer, commandant de la cavalerie qui faisoit l'arriere-garde, de presser le passage de la Save. Cet officier leur répondit qu'il n'avoit pas tant de ponts sur la riviere qu'ils avoient trouvé de portes pour entrer dans Belgrade ; mais que les Turcs pouvoient venir à lui quand ils le voudroient, & MM. les généraux de l'Empire n'être point inquiets. Les Turcs vinrent en effet, & Rœmer tint sa promesse. Lorsqu'il s'éloigna des lignes, un gros d'ennemis y entra en poursuivant les postes avancés des houssards, & le piquet qu'on y avoit laissé pour faire accroire aux Turcs que toute l'armée y étoit encore. Ce détachement turc attaqua vivement les Impériaux, & tua ou blessa une cinquantaine d'hommes : alors quelques escadrons de l'arriere-garde revinrent sur leurs pas, chargerent cette troupe,

& la chasserent entierement des lignes. Ensuite ils rejoignirent, & passerent la Save. 1738

Depuis que l'armée impériale étoit sous Belgrade, elle fournissoit tous les jours deux mille hommes pour travailler aux fortifications de cette place. On avoit fait camper l'infanterie derriere les remparts; mais elle y étoit si amoncelée, & l'infection qu'elle y répandoit si grande, que la malignité de la peste & ses ravages en furent augmentés. Il n'y avoit pas assez d'hôpitaux pour mettre ceux qu'elle attaquoit. Les généraux envoyerent à Baïasov les gros bagages avec les malades qui n'étoient pas suspects de contagion, tant parce que l'air y est fort sain, que pour leur procurer plus facilement des subsistances. Ce fut le colonel Thourn que l'on chargea de les y conduire.

Le grand duc revint à Belgrade; il étoit chargé des pleins pouvoirs de l'empereur pour traiter de la paix de ce prince avec les

1738 Turcs, & non de celle de la Czarine. Mais les véritables ſentimens de Yéghen bacha étoient impénétrables. Ses plus intimes confidens ne les ſavoient pas. S'il vouloit faire la paix, c'étoit aux conditions les plus déſavantageuſes pour ſes ennemis. Dans cette vue, il raſſembloit tous les moyens qui pouvoient l'en rendre maître : & penſant que, s'il pouvoit attirer dans ſon camp un général de l'Empire, ou le grand duc lui-même comme négociateur, il y dicteroit ſes volontés avec plus d'avantage ; il fit propoſer à ce prince d'y venir incognito, ou d'y envoyer quelque officier de grande diſtinction ; mais on craignit pour le prince le danger de
19 Sept. la contagion, & on l'éloigna de ces lieux que la peſte rendoit ſi funeſtes.

La cour de Vienne, très-inquiete ſur le ſort de toute l'armée, y envoya le maréchal de Kévénuller. Ce général s'arrêta au camp de la cavalerie. Il y tint un conſeil de guerre

où il fut résolu de faire sortir de Belgrade tous les grenadiers, & cinq cents hommes de chaque régiment : ils vinrent camper à Semlin avec la cavalerie. 1738

Lorsque Belgrade eut été mis en état de défense, autant que l'avoient permis les maladies & le peu de temps qu'on y avoit employé; l'armée impériale passa la Save dans cette ville, & alla camper près de Pantsova au-delà de la Témes (17), le front vers Sémendria & Vipalanka. Le comte de Vallis ayant demandé à M. de Schmettau quels seroient les moyens de reprendre Vipalanka; cet officier répondit que, si l'on y envoyoit un corps de troupes, il étoit vraisemblable que les ennemis l'abandonneroient; mais que, s'ils vouloient s'y défendre, on seroit maître de les y brûler. Il y fut détaché avec trois cents houssards, & eut ordre de démolir le fort s'il étoit abandonné. Cette troupe s'y étant rendue trouva que les Turcs l'avoient

1738 démoli eux-mêmes. Les généraux de l'Empire firent auſſi raſer les ouvrages de Pantſova, & faire des jettées dans les rivieres de Temes & de Bortſia pour y empêcher la navigation. Juſqu'ici les chemins difficiles & rompus par les grandes pluies avoient rendu les marches très-pénibles. Les troupes avoient quelquefois paſſé la nuit à découvert, parce que les chariots qui portoient les tentes n'avoient pu arriver au camp ; elles avoient ſouvent campé au milieu des marécages. Le ſoldat ſe repoſoit de ſes fatigues, lorſqu'un parti de houſſards vint porter l'alarme, en annonçant que l'ennemi étoit en marche, & à peu de diſtance. C'étoit deux heures avant le jour.

Auſſi-tôt le maréchal de Kœnigſek ordonne qu'on prenne les armes. Il aſſemble les troupes, les forme en ordre quarré, envoie à la découverte, & attend le jour avec impatience. Il commençoit à paroître, lorſ-

qu'un officier turc & un de ses esclaves, accompagnés tous deux par un houssard se présentent au général. L'officier lui dit qu'il avoit quitté l'armée turque, parce qu'ayant donné des coups de sabre à un trésorier, il craignoit d'être puni de cette violence. Interrogé sur la position actuelle des Turcs, il répondit qu'ils s'étoient éloignés, & avoient abandonné tous les environs de Koubin. Ces deux hommes avoient allumé un petit feu pendant la nuit. Un houssard les ayant apperçus, & n'imaginant pas qu'ils fussent seuls, étoit venu annoncer le grand visir & toute son armée; & le maréchal, sans approfondir le rapport, sans en comparer & peser les circonstances, avoit pris lui-même l'alarme 1738

L'armée, continuant sa marche, parvint à Ratchka (18). Les généraux se proposoient de la faire entrer dans ses quartiers. Ils avoient déja envoyés quelques régimens le long de la Teiss, lorsqu'ils apprirent qu'un

1738 corps de dix à douze mille Turcs canonnoit de l'autre rive de la Save le poste de Ratcha. C'étoit une redoute entourée d'une double enceinte de palissades, située dans un marais au confluent de la Save & de la Drina. Cinq cents hommes commandés par le baron de Roth, lieutenant-colonel, défendoient ce poste important. On le fit soutenir par dix bataillons & trois régimens de cavalerie aux ordres du prince d'Hildbourghausen qui avoit rejoint l'armée sous Belgrade. Dès que
8 Nov. ce détachement fut à Mitrovits, les Turcs se retirerent; & peu de jours après toute l'armée impériale entra dans ses quartiers d'hiver.

La cour de Vienne ayant témoigné à ses généraux le mécontentement qu'elle avoit de leur conduite, ceux-ci, qui ne pouvoient la justifier par de bonnes raisons, chercherent du moins à rejetter une partie de leurs mauvais succès sur le général que l'impéra-

trice de russie avoit employé. On lui reprocha de n'avoir point exécuté le plan de campagne convenu entre les deux puissances ; on dit qu'il auroit dû passer le Dniester, & prendre Bender & Kotchim. Le maréchal de Munick prouva qu'il lui auroit été impossible de tenter le passage de cette riviere & le siege d'une de ces deux places, sans exposer son armée à une ruine totale. Le pays étoit épuisé ; ses troupes excédées de fatigue & manquant de subsistances ; la peste devant lui dans la Moldavie & la Valaquie. 1738

La cour de Vienne, ne pouvant éluder entiérement ces raisons, chercha d'autres sujets de plaintes. Elle objecta que le comte de Munick avoit dissuadé l'impératrice d'envoyer trente mille hommes à l'armée de l'empereur, & que ses généraux auroient fait avec un tel secours des entreprises plus considérables ; comme si le nombre qui n'est pas employé par le génie n'étoit pas plus

1738 nuisible qu'utile. On disoit dans cette cour, animée sans cesse par les généraux qui l'avoient si mal servie, que M. de Munick, dévoré d'ambition, & plein d'animosité contre l'empereur, vouloit être à la tête d'une grande armée, quoiqu'elle fût inutile, pour avoir le plaisir de la commander, & pour enlever à l'Empire ces services qu'elle pourroit lui rendre.

L'empereur répéta si souvent ses plaintes que l'impératrice de Russie crut devoir déférer aux desirs d'un allié qui la secouroit si puissamment. Elle envoya ordre au comte de Munick, qui revenoit en Ukraine, de retourner sur ses pas & de prendre Kotchim ou Bender. Le maréchal avoit déja passé le Bog & divisé son armée. Il assembla un conseil de guerre qui décida que cet ordre ne pouvoit pas être exécuté, quand on seroit assez inhumain, & assez insensé pour y sacrifier toute l'armée.

La cour de Vienne, n'ayant pas obtenu cette demande, réitéra celle des trente mille hommes pour la campagne suivante, & la cour de Russie y parut assez disposée; mais le comte de Munick, qui se rendit à Péterbourg pendant l'hiver, représenta au duc de Courlande & à l'impératrice combien il étoit contraire à leurs intérêts d'envoyer leurs meilleures troupes loin de la Russie sous les généraux qu'employoit l'empereur, dans un pays ravagé par le scorbut & la peste. Il parvint à les persuader, & les trente mille hommes ne furent point envoyés. 1738

Les quartiers de l'armée russe ne furent pas plus tranquilles que les années précédentes. Une partie des troupes fut employée à briser les glaces du Dniéper, & l'autre à repousser les Tartares. Ceux-ci entrerent en Ukraine, & brûlerent quelques villages. Les Russes s'étant rassemblés les repousserent, les poursuivirent jusques dans leurs dé-

1738 ſerts ; & les Coſaques firent ſur eux quelques priſonniers. Ces brigands n'eſpérant plus aucun ſuccès en Ukraine, ſe jetterent ſur la Pologne. Ils y ravagerent pluſieurs petites villes & villages, dont ils emmenerent les habitans. Ces malheureux étoient tranquilles ſur la foi des traités ; mais il n'y en a point avec les Tartares.

On s'occupoit de toutes parts des préparatifs pour la campagne ſuivante. On avoit envoyé à Otchakov & à Kinbourn beaucoup de recrues que la maladie détruiſit preſque toutes. La peſte même s'y manifeſta, y fit de grands ravages, paſſa dans la Moldavie, delà dans l'Ukraine où elle dépeupla quelques habitations ; mais les ſages précautions du comte de Munick l'empêcherent de s'étendre dans toute la province.

1739 Ce général quitta la cour à la fin de Mars, & vint aſſembler ſon armée. Le rendez-vous fut aſſigné auprès de Kiov. Les régi-

mens qui étoient ſur le Don, ſur le Donets, 1739
& vers les lignes de l'Ukraine, ayant plus de deux cents lieues à faire, ne s'y trouverent point au jour préfix qui fut le vingt-ſix Avril.

Le Dniéper, ſorti de ſon lit, couvroit ſur ſes deux rives deux lieues d'étendue. Cependant on y jetta un pont : mais, quelque ſoin que l'on prit, & quelque diligence que l'on put mettre dans les opérations, on employa près d'un mois à paſſer les troupes, les munitions, & l'artillerie.

L'armée étoit d'environ ſoixante & dix-huit mille hommes, dont treize mille Coſaques de différentes nations. Elle conſiſtoit en quarante-neuf bataillons, dont trois de gardes à pied; trois eſcadrons de gardes à cheval; cent de dragons, ſix de houſſards, ſix de Valaques; quatre de Géorgiens, & les Coſaques. Il y avoit au parc de l'artillerie ſoixante-deux pieces de canon de ſiege, cent

1739 soixante-deux pieces de campagne, seize obus, & onze mortiers. L'état-major étoit composé du général en chef, du général Roumantzov, de trois lieutenans-généraux (19), & de dix généraux-majors (20).

L'armée russe pouvoit se rendre sur le Dniester par deux routes différentes. L'une étoit celle qu'elle avoit suivie dans les guerres précédentes; l'autre, plus courte & plus commode, traversoit les terres de Pologne. La république avoit fait des représentations sur ce que les troupes russes y étoient entrées à leur retour de la campagne. La cour de Péterbourg prévit les nouvelles plaintes qu'elle exciteroit en y faisant passer l'armée, & les regarda comme un petit inconvénient en comparaison des avantages qu'elle y trouvoit. Les troupes russes eurent moins de chemin & de fatigues, plus de commodités pour les transports, les vivres, les eaux, & beaucoup moins de maladies.

L'armée

L'armée entra en Pologne près de Vasilkov, petit fort de la frontiere. Le grand général, instruit de cette marche, voulut obvier aux désordres que l'indiscipline des Cosaques a coutume de se permettre. Il ordonna donc à la noblesse de prendre les armes, & la dispersa en plusieurs endroits. Cette précaution empêcha du moins une partie du brigandage. 1739 27 Juin.

L'armée russe marchant sur plusieurs colonnes, passa le Bog à Constantinov, à Latitchev, & à Mendzibos dans une étendue d'environ cinq mille. En même temps soixante mille Turcs passoient le Dniester, & s'avançoient en Pologne à dessein de disputer à leurs ennemis le passage du Bog. Mais se trouvant prévenus, ils rétrograderent, après avoir ravagé plusieurs villages. 10 Juillet

Le maréchal de Munick, instruit de la retraite du sérasquier Véli-bacha, envoya vers Soroka du côté de Bender un gros dé-

1739 tachement de Cosaques, avec ordre de répandre que l'armée le suivroit dans peu. Le sérasquier prit l'alarme, se rendit à Bender avec ses plus grandes forces, & s'y arrêta près de quinze jours.

Cependant les Cosaques, ayant passé le Diester à la nage, pénétrerent à quinze lieues dans le pays ennemi sans être apperçus, brûlerent Soroka, Mohilov & plusieurs villages, & emmenerent dix-huit prisonniers avec plus de quatre cents chevaux, dont la plus grande partie avoit été prise en Pologne par les ennemis.

27 Juillet. Le maréchal de Munick tourna les montagnes de Nédoborchets, & descendit la riviere de Zbroutch qui se jette dans le Dniester à une lieue de Kotchim. Les bords de cette riviere sont très-escarpés. Un gros de troupes turques s'y présenta pour en défendre le passage. Le maréchal laissa vis-à-vis de ce corps la plus grande partie de son

armée, l'artillerie de siege & les bagages, 1739
sous les ordres du général Roumantzov; &, prenant vingt mille hommes d'élite avec l'artillerie de campagne, & du pain pour six jours, fit vingt-huit lieues en deux marches pour arriver à Sinkovtsa, petit village de Pologne. Les dragons & les Cosaques passerent aussi-tôt le Dniester, parce qu'il n'y avoit aucune troupe turque à l'autre bord. Un pont fut jetté dans la nuit, & le lendemain les Russes passerent la riviere avec toute leur artillerie.

Le maréchal envoya aussi-tôt des partis qui coururent jusqu'au Prut, battirent & chasserent plusieurs partis turcs, leur enleverent quelques drapeaux, & emmenerent une centaine de prisonniers Turcs ou Valaques, avec une grande quantité de chevaux & de bétail.

Les Turcs, qui se tenoient toujours sur la Zbroutch, apprirent que vingt mille Russes

étoient au-delà du Dniester, & ravageoient
1739 tout le pays. A cette nouvelle, ils décamperent & se rendirent sous Kotchim. Cette ville n'est qu'à six ou sept lieues de Sinkovtsa où étoit le maréchal ; mais ces deux endroits sont séparés par des montagnes très-difficiles qui s'étendent du Dniester au Prut. Il falloit trois ou quatre jours à l'armée turque, pour franchir ces défilés & venir jusques aux Russes. Ainsi leurs partis eurent le temps de faire les expéditions dont ils étoient chargés.

Après le passage du Dniester, il y eut plusieurs jours de pluies abondantes. Les eaux devinrent très-hautes, & le courant emporta les ponts : peu s'en fallut qu'ils ne fussent entraînés jusques à Kotchim. On parvint cependant à les arrêter, & on les fit remonter avec beaucoup de peine jusqu'aux têtes des ponts qui étoient restées sur les deux rives.

Le général Roumantzov, & le reste de

l'armée avec la groſſe artillerie & les vivres, 1739
s'étoient mis en mouvement dès qu'ils avoient ſu que la diviſion du maréchal avoit paſſé le Dnieſter. Les pluies retarderent beaucoup leur marche. Ils arriverent enfin à Sinkovtſa; 7 Août.
mais, comme le pont n'étoit pas encore rétabli, M. de Munick fit faire des redoutes à la tête de ſon camp, pour ſe mettre à l'abri d'une attaque, pendant que la communication avec le reſte de ſon armée étoit interrompue.

Un fourrage, que le maréchal avoit or- 3 Août.
donné aux environs de ſon camp, fut attaqué par douze mille Tartares, & ſix mille Serdengeſtis ou janiſſaires à cheval. Les dragons de Tobolsk qui l'eſcortoient, aux ordres de leur colonel le comte de Rhoden, ſe formerent en ordre quarré, & ſe défendirent courageuſement contre l'ennemi qui les attaquoit avec ſa vivacité ordinaire. Après un combat de plus d'une heure, les piquets

1739 de l'armée vinrent à leur ſecours; les Tartares furent repouſſés, & laiſſerent ſix cents morts ſur le champ de bataille. On prit un mourſe nommé Ali : les diſcours qu'il tenoit annonçoient un homme de ſens. Il étoit bleſſé à la jambe, & les chirurgiens déciderent qu'il n'y avoit que l'amputation qui pût le ſauver. Il ne balança point & ſouffrit l'opération avec fermeté. Mais, malgré les ſoins que l'on en prit, il mourut quelques jours après. Les Ruſſes perdirent cinquante-quatre hommes (21), & en eurent cent quinze bleſſés.

Peu de temps après les Tartares tenterent une nouvelle attaque. Quinze cents chevaux d'élite s'approcherent du camp à deſſein de ſurprendre quelques poſtes. Ils furent apperçus par les Coſaques du Don, & par un détachement qui étoit dans un fond. Ceux-ci les chargerent, les mirent en déroute, les pourſuivirent juſqu'au Prut, où pluſieurs

ſe noyerent, en tuerent un aſſez grand nombre, & firent ſeize priſonniers. 1739

La veille de ce petit combat, le canon de Kotchim avoit annoncé l'arrivée de l'armée aux ordres du féraſquier Ali-bacha. Au lieu de marcher ſans délai contre l'ennemi dont les forces étoient ſéparées, il s'arrêta près de cette place, & donna le temps au général Roumantzov de paſſer la riviere avec 15 Août. ſes troupes & l'artillerie.

Depuis que les Ruſſes étoient à la rive droite, un grand nombre d'officiers & de ſoldats valaques & moldaves étoient venus ſe ſoumettre à ſa majeſté impériale, & s'engager à ſon ſervice. Le maréchal avoit formé un régiment de Valaques, dont le colonel étoit un Cantémir parent de l'hoſpodar de Moldavie.

Lorſque ce jeune prince vint offrir ſes ſervices à la Ruſſie, il prit ſa route par Broda; &, comme il joignoit à la franchiſe militaire

1739 l'inexpérience des haines politiques, il parla librement de l'objet de son voyage au comte Potoski son parent, grand général de Pologne. Le comte, abusant de cette confidence, & agissant plus en despote qu'en républicain, le fit jetter dans un cachot. Après cet acte de violence, il eut la cruauté d'écrire à Constantinople que le jeune Cantémir étoit entre ses mains; que ce traître, étant venu chez lui avec le dessein de passer en Russie pour servir l'impératrice contre le Grand-Seigneur, il l'avoit fait arrêter pour le remettre aux mains de son maître.

Le prince conserva son courage dans les fers. Le sort horrible qui le menaçoit mit en action les facultés dont l'usage lui restoit. S'il eut été livré aux Turcs, il auroit subi le plus horrible supplice. Il tenta ceux qui l'approchoient : il se plaignit à eux de l'injustice & de la barbarie dont il alloit être la victime, s'il ne trouvoit pas une ame capable

d'humanité. Il eut le bonheur d'en trouver une. Le commandant de Kiov reçut de sa part une lettre qui l'informoit du péril où étoit le prince. Le général Keith, qui se trouvoit alors dans cette place, en fut informé à l'instant même, & envoya un officier réclamer le prince Cantémir au nom de sa majesté. Le comte nia qu'il fut entre ses mains; l'officier insista, menaça; Potoski craignit; il rendit le prince, & le fit escorter jusqu'aux frontieres de l'Ukraine. 1739

Ainsi Cantémir entra au service de Russie, & n'eut pas plutôt l'occasion de se venger qu'il en fit usage. Il sollicita auprès du maréchal de Munick, d'être détaché avec son régiment pour entrer en Moldavie, & il obtint cette commission. Mais, au lieu de l'exécuter, il repasse le Dniester, entre en Pologne, marche aux terres du grand général, y fait tout brûler, tuer, égorger sans épargner ni âge, ni sexe; il exerça la ven-

1739 geance en prince jeune & barbare; tout ce qui étoit innocent périt; le ſeul coupable échappa.

Ces horribles excès furent bientôt connus dans toute la Pologne. On ſe les racontoit en frémiſſant; le cri public demandoit juſtice. Les plaintes du grand général parvinrent à la cour de Ruſſie avec celles de la nation. Mais l'intérêt politique étouffa la voix de l'équité. La Ruſſie vouloit s'attacher les Valaques & les Moldaves. Cantémir nia ce qu'il avoit fait, & les Ruſſes dirent aux Polonois que c'étoient les Valaques, ce peuple ſans frein, ces barbares indomptables, qui avoient commis de telles atrocités, & qu'un prince n'en pouvoit pas ſeulement avoir eu l'idée. La préſence du jeune Cantémir à l'armée ruſſe attira beaucoup de Valaques & de Moldaves : tous ceux qui ſe préſenterent furent placés dans ſon régiment.

Le maréchal de Munick, ne voulant pas

s'engager dans les montagnes qui étoient entre lui & Kotchim, alla camper sa droite au Prut, & sa gauche à la petite riviere de Valetske. Il la passa le lendemain, & côtoyant toujours le Prut, il s'avança vers les défilés de Précop ou de Tchernantsa, devenus fameux par les combats de Sobieski contre les Moldaves & les Tartares. Les Turcs en avoient abandonné le passage le plus difficile. Le maréchal en fut instruit par un transfuge valaque ; il fit aussi-tôt occuper ce poste par un fort détachement. Tant de négligence & d'inhabileté dans le général ennemi lui promettoit les plus grands succès. 1739 16 Août.

L'armée russe, ayant campé sur les hauteurs dans un bois très-clair, la droite au Prut, la gauche aux montagnes, laissa la grosse artillerie & les bagages en arriere, sous escorte suffisante, & passa les défilés sans obstacle de la part des Turcs. Ils ne se montrerent que par pelotons pour escar-

1739 moucher avec les Cosaques. Leur camp n'étoit séparé de celui des Russes que par quelques défilés & par la petite riviere de Ioutchka. Un corps d'environ vingt mille hommes, aux ordres d'un bacha & du sultan de Biélogorod, s'approcha du camp des Russes, & détacha quelques partis pour faire l'escarmouche; mais, le feu de l'artillerie leur ayant tué quelques soldats, ils se retirerent.

Le maréchal, les voyant incertains dans leurs projets, résolut de les attaquer. L'armée marcha par sa gauche sur un bataillon de front, passa les défilés qui étoient devant elle, & se déploya dans la plaine sans y trouver d'opposition : les Tartares mirent le feu à quelques villages qui étoient devant eux, & se retirerent. Les Turcs passerent donc la Ioutchka, sans qu'un seul ennemi leur en disputât le passage. Ils camperent au même endroit que les Tartares, & ne purent aller plus avant, parce que l'artillerie

& les bagages n'étoient pas encore ſortis des défilés. 1739

Les Turcs étoient campés en pluſieurs endroits à trois ou quatre lieues des Ruſſes. Ils les environnerent de poſtes, & ne firent que la petite guerre avec les Coſaques. Les Ruſſes ne pouvoient aller de leur camp à leurs bagages qu'avec une forte eſcorte. Le général-major Stockman voulut braver ce danger qu'il crut peut-être moindre qu'on ne ſe le repréſentoit. Ayant un rapport à faire au général concernant la marche des bagages, il ſe haſarda de venir au camp, accompagné ſeulement de deux Coſaques zaporogiens. Comme il traverſoit un petit bois, un gros de Tartares l'enveloppe tout-à-coup. Il voulut ſe défendre, mais il fut bleſſé, fait priſonnier, & mené au camp des Turcs. Son arrivée y répandit une joie ſinguliere ; ce fut pour eux une eſpece de triomphe de voir dans leurs fers un officier

1739 général ruſſe : c'eſt le ſeul qu'ils aient pris dans toute la guerre.

Qu'un général eſt heureux de pouvoir tout ſans danger. Munick laiſſe la Ruſſie à découvert du côté du Dnieſter. Un corps ennemi peut couper les communications de l'armée ruſſe : cette armée paſſe pluſieurs rivieres ; elle franchit des défilés où mille hommes pouvoient l'arrêter : elle y abandonne, pour ainſi dire, ſon artillerie & ſes bagages, qui n'en ſortent qu'avec la plus grande peine : & pendant toutes ſes opérations, ſon ennemi, tranquille ſous ſes tentes, ſe retranche & la contemple.

Le ſéraſquier Véli-bacha occupoit un camp très-avantageux, ſur une hauteur fortifiée, & défendue par pluſieurs batteries. Le maréchal de Munick forma le deſſein de l'y attaquer. Lorſque ſon artillerie & ſes bagages furent enfin parvenus à ſon camp, il ſe mit en marche, paſſa ſans obſtacle com-

me auparavant plusieurs défilés & plusieurs rivieres, s'approcha du camp des Turcs à une portée de canon, & se trouva au milieu d'une enceinte de troupes ennemies; le séraſquier étoit devant les Russes; le Kaltchak-bacha sur leur gauche avec les Serdengestis qui avoient à dos des forêts & des montagnes impraticables; Ali-bacha & les spahis, sur leur droite, bordant les montagnes qui s'étendent jusqu'au Prut, & le sultan Islamghérei sur les derrieres avec ses Tartares. 1739

Les Russes camperent dans cette position en formant trois quarrés entourés de chevaux de frise & d'artillerie. Mais, enfermés dans ces petits espaces, ils ne pouvoient en sortir pour aller au bois, à l'eau, au fourrage, ou à la pâture. Si le général Turc, qui ne savoit pas combattre quand il le falloit, avoit su l'éviter en cette position, ç'en étoit fait de l'armée russe.

1739 18 Août. Les Tartares l'attaquerent, & la tinrent en alarme toute la nuit. Au point du jour, elle prit les armes, & le maréchal vit bien qu'il ne pouvoit fortir de ce pas que par une victoire. Il avoit reconnu la veille le champ de bataille, & trouvé que la petite riviere de Schoulanets qu'il avoit à sa droite, ainsi que les marais des deux rives, n'étoient pas inaccessibles comme les Turcs le croyoient. Remplis de cette fausse idée, ils n'avoient pas retranché leur camp de ce côté. Le maréchal vit qu'il pourroit les tourner par cet endroit, & les attaquer avec avantage.

Mais, pour cacher son dessein, il fit avancer vis-à-vis de l'aile droite des ennemis, à demi-portée de canon, trois bataillons des gardes à pied, trois régimens d'infanterie, deux de dragons, quatre cents hommes de piquet, & quelques troupes légeres sous les ordres des lieutenans-généraux Lœvendal & Gustave Biron, avec trente pieces

pieces de canon & vingt-quatre mortiers. On fit de part & d'autre un grand feu d'artillerie qui fut presque sans effet. Les Russes tiroient de bas en haut sur des retranchemens, & les Turcs dirigeoient leurs coups si maladroitement qu'ils ne tuerent qu'un cheval. Leur attention se porta toute entiere de ce côté, comme le maréchal l'avoit espéré. Ils établirent à leur droite deux batteries; ils commencerent un retranchement intérieur; & ceux qu'ils avoient ébauchés à leur gauche furent abandonnés. Cependant le comte de Munick faisoit ses dispositions : une ample provision de fascines que les chariots avoient apportées, fut distribuée à l'infanterie de la droite. 1739

A midi, les troupes de la gauche qui avoient fait la fausse attaque rentrerent en ligne; toute l'armée marcha par sa droite vers le petit village de Stavouchane, jetta plusieurs ponts sur la Schoulanets, combla

1739 les fossés des marais avec des fascines recouvertes de madriers. Pendant ce travail, l'artillerie répandue le long de la ligne le couvrit & le protégea par un feu terrible.

A deux heures l'armée russe avoit passé les marais ; elle étoit au pied de la montagne occupée par le camp des Turcs, & formoit trois quarrés au centre desquels étoient les bagages & les vivres. La cavalerie turque & tartare fondit sur elle de toutes parts, & ne put percer en aucun endroit. Les Russes avançoient toujours malgré ses efforts. Vers cinq heures elle fit une nouvelle charge avec plus de fureur qu'elle n'en avoit encore fait paroître. En même temps les janissaires, le sabre à la main, marcherent contre la gauche des Russes, vinrent jusqu'aux chevaux de frise, & firent des efforts incroyables pour les rompre : mais ils ne purent y parvenir. L'artillerie & la mousqueterie faisoient dans cette troupe confuse & profonde

un si grand ravage qu'ils furent obligés de se retirer en désordre. 1739

Ils firent encore amener du canon sur la gauche de leur camp, & tenterent de la défendre ; mais inutilement. Leur feu peu dangereux n'arrêta point l'armée russe : elle continua d'avancer à la faveur de son artillerie. Alors les Turcs mirent le feu à leur camp, & prirent la fuite de toutes parts : les troupes légeres qui les poursuivoient purent à peine en atteindre quelques-uns. Ils abandonnerent quarante-deux pieces de canon de fonte, six mortiers, & une grande quantité de munitions, d'ustensiles, de tentes, & de bagages. On trouva plus de mille Turcs sans vie sur le champ de bataille ; les Russes n'eurent que soixante-dix hommes tués ou blessés.

Le bacha fit sans doute une grande faute en négligeant la gauche de son camp, & prenant trop de confiance en des marais qu'il

1739 n'avoit pas fait ſonder ; mais ce ne fut pas la plus grande. Les marais franchis, & la gauche des Turcs tournée, la ſituation de l'armée ruſſe n'étoit guere meilleure : ſi le général turc avoit ſu ce qu'il devoit faire, ſa groſſe artillerie & ſes gros bagages auroient du être dans Kotchim, ou même dans Bender ; tout ſon camp plié au premier mouvement de l'armée ruſſe ; ſes troupes aux retranchemens, toutes prêtes à les abandonner, ſi les ennemis y euſſent marché de front. C'étoit encore ce qu'il falloit faire, lorſqu'ils eurent tourné la gauche. Il falloit ſe retirer tranquillement à mille pas devant eux, faire voltiger les Tartares tout autour de leurs chevaux de friſe, & ſe borner à ne pas permettre qu'un ſeul Ruſſe les paſſât. Les Turcs ne vaincront jamais une armée ruſſe qu'en la tenant ainſi parquée : ils ſeront toujours battus honteuſement, tant que leurs généraux n'apprendront pas cette eſpece de

guerre, la feule que leur nation puiffe faire avec avantage dans fon état préfent, & tant qu'ils n'auront pas affez la confiance du foldat pour le lui perfuader; chofe fouvent affez difficile avec des troupes fans difcipline. Quant à la guerre offenfive de poftes & de batailles, les Turcs en font incapables faute du génie des arts & fciences. Tant qu'ils feront fans lumiere, fans induftrie, & fans difcipline; on les verra quelquefois heureux par les fautes & les vices de leurs ennemis, les preffer, les enfoncer, tenir la victoire, & l'abandonnant en vaincus, fuir jufqu'à vingt lieues, pour avoir perdu mille hommes fur cent mille. 1739

Le maréchal de Munick, fier de fon bonheur, marcha fur Kotchim dès le lendemain avec trente mille hommes & l'artillerie de fiege. Il ne vouloit pas qu'on lui dit : ***Tu ne fais pas ufer de la victoire.*** Le général Roumantzov fuivit avec le refte des troupes &

1739 les bagages. L'armée ruſſe trouvoit çà & là, ſur les chemins qu'elle ſuivoit, des canons, des mortiers, des bombes, des boulets, des chariots, des barils de poudre, preuves certaines de l'effroi des Turcs. Toute l'armée s'avança juſqu'à deux lieues de la place.

Au point du jour, un détachement de troupes légeres marcha vers Kotchim, pour le reconnoître & obſerver la contenance des ennemis. Les Coſaques s'avancerent juſqu'au fauxbourg ſans voir ni Turc, ni Tartare; ils le trouverent abandonné quoiqu'il fut défendu par un large foſſé. Le maréchal étant arrivé devant la place, avec toute l'armée, fit ſommer le gouverneur de ſe rendre. Celui-ci demanda de ſortir avec les honneurs de la guerre, & d'être eſcorté juſqu'au Danube. Le général ruſſe exigea qu'il fût priſonnier de guerre; &, pour le déterminer, il fit avancer par le fauxbourg juſqu'au pied du glacis trois bataillons des gardes, avec

ſix compagnies de grenadiers. Cependant, après quelques propoſitions de part & d'autre, il accorda que les chariots de bagages ne ſeroient pas viſités en ſortant, & que les Turcs pourroient renvoyer leurs femmes dans leur pays. Le ſeul bacha renvoya les ſiennes; tous les autres emmenerent les leurs en Ruſſie. 1739

Le bacha, gouverneur de Kotchim, étoit rentré dans la place le ſoir même de la bataille ; mais il avoit fait de vains efforts pour y amener ſa garniſon qui étoit de dix mille hommes. Preſque tous les janiſſaires avoient ſuivi le ſéraſquier ; il n'étoit reſté dans Kotchim, avec le bacha, que l'aga des janiſſaires & ſept cents ſoixante-trois hommes. Lorſque les Ruſſes eurent pris poſſeſſion des poſtes, le bacha, ſuivi d'un nombreux cortege, vint remettre au maréchal les clefs, les drapeaux, & les armes. On trouva dans la place cent vingt-ſept pieces

1739 de canon de fonte, vingt-deux mortiers de même métal, & une grande quantité de munitions de guerre & de bouche. Le général y mit une garnison dont le général-major Kroutchov obtint le commandement; il eut à ses ordres le prince Dadian, colonel d'artillerie.

Le gouverneur de Kotchim se plaignit beaucoup des mauvaises dispositions du sérasquier. Il lui reprochoit de s'être arrêté trop long-temps sous Bender, & de s'être obstiné à ne le pas croire, lorsqu'il lui conseilloit de défendre les défilés de Précop. Il ajoutoit que le sérasquier se flattoit de ruiner les Russes sans combat, en leur ôtant les moyens de subsister. Le dessein étoit sage & prudent; mais il n'en falloit pas moins défendre les défilés. Ce sont précisément les pays de montagnes où l'on peut refuser le combat avec plus de facilité.

Le maréchal de Munick s'ouvrit une com-

munication avec la Pologne en jettant deux ponts ſur le Dnieſter. Il fit partir pour l'Ukraine les priſonniers de Kotchim, au nombre de mille ſept cents vingt & un, tant hommes que femmes & enfants, eſcortés par trois bataillons des gardes & quelques régimens de dragons. Enſuite il marcha au Prut, y fit jetter trois ponts, & envoya le corps des Valaques dans la Moldavie; d'où le prince Cantémir lui fit dire qu'il avoit pénétré ſans réſiſtance juſqu'au centre de cette province. 1739 1 Sept.

Auſſi-tôt l'armée ruſſe paſſa le Prut, l'infanterie ſur les ponts, & la cavalerie à gué: les eaux étoient alors aſſez baſſes: quelquefois elles ſont profondes & rapides. Dans l'endroit où paſſerent les Ruſſes, cette riviere avoit environ cinquante toiſes de large. On établit une tête de pont au bord de la riviere, & on y conſtruiſit un fort qui fut nommé le fort Saint-Jean: on éleva auſſi 9 & 10 Septembre

1739 des redoutes le long du rivage, pour assurer la communication avec Kotchim.

11 Sept. Le maréchal dirigea sa marche sur Jassi, capitale de la Moldavie, & résidence de l'hospodar qui étoit alors Grégoire Jika. Il n'attendit pas les Russes, & se retira vers le Danube, abandonnant des queues de cheval, des drapeaux turcs & moldaves, des instrumens de musique, des timbales, trois canons, douze tonneaux de poudre, avec une grande quantité de riz & de bled. Cependant les états de la province, informés des succès & de la marche rapide du comte de Munick, s'assemblerent à Jassi, & envoyerent une députation faire leur soumission à sa majesté impériale entre les mains de son général. Celui-ci fit assurer les états de la protection de l'impératrice, & continua sa marche vers la capitale, où le prince Cantémir resta avec trois mille dragons, houssards, & valaques.

Les Turcs ne se montroient plus : cette armée formidable, qui avoit paru sur la cîme des montagnes, s'étoit dissipée comme un orage. Les janissaires, irrités par la perte de la bataille, avoient voulu massacrer le sérasquier. Ils l'auroient fait, s'il ne se fut pas tenu caché avec quatorze domestiques à Bogdan, petit village situé sur le Prut. Trois mille hommes s'étoient jettés dans Bender : tout le reste avoit repassé le Danube. 1739

Le maréchal de Munick, escorté par trois cents grenadiers & trois cents Cosaques du Don, se rendit à Jassi pour y faire les dispositions nécessaires à la sûreté du pays & aux subsistances de l'armée. Les états s'engagerent à recevoir vingt mille Russes, ainsi qu'à leur fournir & faire transporter des vivres & des fourrages dans toute la province. Ils promirent de plus trois mille pionniers pour fortifier la capitale.

1739 Le général, ayant visité la place, & arrêté le projet des ouvrages qu'il y vouloit faire, y laissa trois régimens d'infanterie, un de houssards, & le corps des valaques, sous les ordres du général-major Chipov, & du colonel Karkettel. Ensuite il rejoignit son armée avec le projet d'entrer dans le Boudjak, & même de prendre Bender. Qu'est-ce en effet que l'effroi des Turcs ne lui rendoit pas possible? Il l'auroit peut-être fait, si les impériaux l'eussent secondé par quelque succès.

Leur infanterie avoit trop souffert dans la campagne précédente, pour qu'il fût possible de la compléter pendant l'hiver: on ne fit donc marcher en campagne que deux bataillons de chaque régiment: le troisieme fut laissé pour garder les places, recruter ceux qui servoient à l'armée, & faire des levées en Hongrie, opération que la peste, qui régnoit encore dans ce pays, rendoit difficile.

L'empereur, ne voulant pas exposer le grand duc à cette contagion, le retint à Vienne, & nomma général de son armée le comte Olivier Vallis, qui brilloit au second rang dans la campagne précédente. Il eut sous lui le prince d'Hildbourghausen, & MM. de Neuperg, de Stirum, & de Séher. Le marquis de Pallavicini eut le commandement de la flotte qui devoit agir sur le Danube. L'armée consistoit en soixante-sept bataillons, soixante-quatre compagnies de grenadiers, & cent treize escadrons, formant cinquante-six mille deux cents cinquante hommes, sans y comprendre les troupes de l'artillerie, les milices rasciennes, & les troupes légeres. Le général en chef eut sous lui le comte Philippi comme feld-maréchal. Ses généraux d'artillerie furent le comte de Neuperg, le prince d'Hildbourghausen, & M. Ficher. Il eut trois généraux de cavalerie (22), vingt & un

1739

1739 feld-maréchaux-lieutenants (23), & trente généraux-majors (24). Le prince de Lokovits, général de cavalerie, commandoit un corps de troupes en Tranfilvanie : MM. Damnits & Podatski fervirent fous lui comme feld-maréchaux-lieutenans. Ses généraux-majors furent Plats & Sternthal, Lentulus & Ghilani. Une partie de l'armée fe raffembla près de Témefvar, aux ordres du baron de Neuperg, & le refte à Kamnitska, près de Pétervaradin, à Boukovar, & à Kobila. La cavalerie campa fur la rive gauche du Danube. On établit la communication par un pont de bateaux jetté fur cette riviere; le parc d'artillerie fut près de Verbats, à trois milles de Pétervaradin, & deux régimens de cuiraffiers prirent pofte entre Ségédin & Témefvar.

La flotte devoit être compofée de treize vaiffeaux, dont fix nouvellement conftruits avoient été bénis à Vienne par le cardinal de

Colonits, archevêque de cette capitale. Les fept autres étoient à Belgrade. Ces navires devoient être accompagnés de plufieurs saïques, & porter cent douze pieces de canon, & vingt-quatre mortiers. 1739

Les troupes occuperent ces camps jufqu'au neuf Juin. Le général en chef employa ce temps à faire faire du côté de Zentech, à travers des marais, un chemin qui coûta beaucoup de peines, d'hommes, & d'argent. Il fit conftruire auffi plufieurs redoutes de l'autre côté du Danube. Tous ces travaux faits dans l'eau cauferent beaucoup de maladies. 28 Mai.

Le comte de Vallis, ayant fait ces difpofitions, alla camper auprès de la Save, fa droite au village de Banofse, fa gauche à Semlin. Il attendit dans ce camp les troupes de Baviere, de Pologne, & de Volfembutel, que l'empereur avoit prifes à fa folde. Celles de Saxe, commandées par le prince Lob-

1739 kovits, étoient dans la Transilvanie depuis l'année précédente. Le comte, qui avoit aussi le gouvernement de Belgrade, se tenoit dans cette place, & envoyoit delà ses ordres au camp.

L'armée pouvoit commencer ses opérations ; mais la flotte n'étoit point encore en état de la seconder. Un débordement de la Save, causé par la fonte des neiges dans les montagnes de Bosnie & de Croatie, lui opposa un nouvel obstacle. Les eaux couvrirent le terrein d'une lieue d'étendue qui est entre Semlin & Belgrade. Il fallut le travail le plus opiniâtre pour faire avec des fascines, des tonneaux, des gabions, & des radeaux, un pont qui joignit ceux de la Save. Cet ouvrage étant achevé, l'armée passa la riviere, & le maréchal vit défiler l'infanterie sur le pont de la gauche, près la porte de la Save. Il réprimanda vivement quelques régimens dans lesquels il trouva de

de petites irrégularités, & leur fit dire à l'ordre qu'ils eussent à s'en corriger. Il fit entendre d'ailleurs que, suivant son opinion, la bonté des troupes dépendoit de ces sortes de choses, & qu'il prenoit un préjugé désavantageux des corps qui se négligeoient à cet égard. Il s'agissoit de porter le fusil sur l'épaule, de sorte que le chien fût de quelques lignes plus haut ou plus bas, & d'autres objets semblables dont le pédantisme militaire se fait une affaire sérieuse. Cette premiere entrevue offensa les troupes, & diminua leur confiance. 1739.

L'armée campa sur deux lignes auprès de Mirova; la premiere hors du vieux retranchement que le prince Eugene fit construire lorsqu'il prit Belgrade; la seconde dans les lignes. Mille travailleurs tirés de l'infanterie, commandés par le comte de Seckendorf, furent envoyés de l'autre côté du Danube avec quelques charpentiers pour 7 Juillet.

1739 construire des ponts sur la Temes, la Bortsa, la Donavitsa, & faire des chemins à travers les marais qui sont entre Belgrade & Pantsova. On releva ces travailleurs sept jours après, & on les fit protéger par douze escadrons avec deux pieces de canon.

17 Juillet. Le maréchal alla prendre un nouveau camp près de Visnitsa, sa gauche au village & le dos au Danube. La flotte, consistant en cinq bâtimens, étoit sur la riviere à hauteur du camp; & sur la droite de l'armée campoient les neuf bataillons destinés à renforcer le corps commandé par le général Neuperg qui s'étoit rapproché de Belgrade. On alla trois jours après occuper le camp de Vintsa, où l'artillerie & les bagages se rendirent le long de la riviere. Un parti des Impériaux enleva deux mille chevaux venants de Bosnie que l'on menoit à Nissa. On dit aussi qu'un autre parti brûla le magasin que les Turcs avoient à Zvornik. Ce-

pèndant la tête de l'armée ottomane ſe mon- 1739
troit à Krotska. Elvias Méhémet, bacha de Vidin, la commandoit encore. Il venoit de recevoir le bul ou ſceau de l'Empire comme grand viſir. Le bacha Yéghen, ſon prédéceſſeur, avoit été diſgracié. Elvias avoit fait réparer Orſova, fortifier Jagodin, & placer trente chaloupes & quarante ſaïques auprès de l'île de Borets, voiſine d'Orſova, pour empêcher l'approche de cette place. Les uns diſoient que l'armée turque étoit de quatre-vingt mille hommes, d'autres de cent cinquante mille.

Elle ſe raſſembloit de toutes parts à Sémendria, à Vipalanka, à Jagodin, à Ravna. Le bacha d'Orſova s'étoit informé avec ſoin de la diſpoſition & de la force de tous les corps de troupes impériales. Celles-ci ne ſavoient point encore où leur ennemi porteroit ſes principales forces. Ainſi le comte de Neuperg reſtoit dans le bannat; le prince

1739 Lokovits en Transilvanie : la flotte impériale descendoit le Danube ; & le général Vallis envoyoit des partis en avant pour veiller aux mouvemens des Turcs. M. de Bœrenclau, général-major, étoit sorti du camp avec six cents chevaux, trois cents fantassins, & deux cents cinquante houssards.

Il ne tarda pas d'y rentrer, disant qu'il avoit été assailli par un gros de Turcs dont le nombre augmentoit à chaque instant, & qu'il n'auroit pu résister à cette supériorité s'il n'eut pas eu recours au stratagême. Il avoit, disoit-il, fait sonner la marche des cuirassiers par deux trompettes cachés derriere un coteau, & cette invention avoit produit l'effet qu'il en attendoit. Ce récit n'apprenoit rien au général de ce qu'il importoit de savoir, & parut extraordinaire à toute l'armée. On y connoissoit le bruit que font les Turcs en attaquant : il n'étoit pas vraisemblable qu'ils eussent pu entendre alors

le ſon de deux trompettes. Cette réflexion augmentant la curioſité, on interrogea les officiers du détachement, qui dirent n'avoir eu de cette ruſe aucune connoiſſance, & n'avoir entendu nulle part le ſon des trompettes de leur commandant. Alors tous les officiers s'accorderent à penſer que M. de Bœrenclau avoit un détachement aſſez fort pour ne pas ſe laiſſer battre par quelques troupes légeres. 1739

Les partis raſciens, envoyés vers l'ennemi, rapporterent qu'il n'y avoit à Krotska qu'environ douze mille Turcs, avant-garde de l'armée commandée par le grand viſir qui étoit à Paſſarovits. Le général aſſembla un conſeil de guerre, où ſe trouverent le prince d'Hildbourghauſen, le général Styrum, le comte de Neuperg qui étoit avec ſon corps de l'autre côté du Danube, & M. de Séher, nommé depuis peu feld-maréchal. Le comte de Vallis leur fit voir un ordre de l'empe-

reur qui lui prefcrivoit de livrer une bataille.
1739 L'avis du confeil fut qu'il falloit marcher aux ennemis, avant que leurs forces fuffent raffemblées.

12 Juillet. L'armée eut ordre de fe tenir prête à partir; Neuperg, celui de paffer le Danube & d'occuper le camp que l'armée alloit quitter, pour être à portée de la feconder. Cependant l'amiral Pallavicini, qui defcendoit la riviere avec fes navires, fut attaqué par les galeres & faïques turques. Il en coula une à fond, en maltraita quatre autres, força le refte à fe retirer; &, après les avoir empêchées de mettre des troupes dans une île qui eft à demi-lieue de Krotska, il fe rangea devant cette île, en occupant toute la largeur du Danube.

Delà, découvrant au loin fur les deux rives du fleuve, il vit marcher vers Krotska plufieurs corps de troupes turques avec un train d'artillerie, de caiffons & de chariots,

qui se déroboit à perte de vue dans les sinuosités du rivage. Le maréchal, déterminé à présenter le combat, ne changea rien à ses dispositions. Comme il vouloit surprendre l'ennemi, il ordonna que les convalescens restassent dans le camp, pour entretenir les trois feux qu'il avoit été prescrit d'allumer pendant la nuit devant chaque bataillon & chaque escadron. On y laissa aussi deux tambours de chaque régiment pour y faire les batteries à l'ordinaire. Les Impériaux se mirent en marche le soir après la retraite; un coup de canon fut le signal du départ. Ils s'avancerent en silence & sans bruit de caisses. Les houssards de Caroli & de Dessoffy, les cuirassiers de Palfy, les dragons de Savoie, cent Rasciens à cheval, & dix-huit compagnies de grenadiers formoient l'avant-garde, commandée par M. de Moraviski, général-major des troupes de Baviere, & par le jeune prince de Valdek. Elle étoit suivie 1739

1739 par les généraux à la tête de la cavalerie, & l'infanterie venoit ensuite avec les canons de campagne répartis entre les corps; le tout sur une seule colonne, & par le grand chemin de Krotska, quoiqu'il y eut trois autres chemins.

Dans l'obscurité de la nuit, la cavalerie prit une route différente de celle que l'avant-garde suivoit. Elle fut obligée de revenir sur ses pas pour rentrer dans la colonne; ainsi l'infanterie qui devoit la suivre resta sous les armes dans le camp, & ne put en sortir que vers les trois heures du matin.

Cependant l'avant-garde, se croyant soutenue par la cavalerie, alloit toujours en avant. Elle traversa le petit village de Tsveibrouk, situé dans une vallée sur un ruisseau marécageux, & monta ensuite insensiblement l'espace d'une demi-lieue par un chemin large d'environ deux cents pas. Il la conduisit à une gorge de demi-lieue de long,

dont les côtés ſont roides & couverts de bois qui s'étendent à gauche juſqu'au Danube, & à droite juſqu'au ruiſſeau le long du détour qu'il fait dans la vallée. La ſortie de la gorge eſt un chemin qu'un ſeul chariot remplit preſqu'en entier, & qui mene à une hauteur plantée de vignes où cinq eſcadrons peuvent ſe former en ligne. Ici le chemin deſcend par une côte plus découverte, & par une vallée aſſez large juſques à Krotska & au ruiſſeau du même nom, qui, paſſant à l'extrémité du village, va ſe jetter dans le Danube. Le terrein planté de vignes forme une eſpece de quarré long enfermé de deux côtés par les bois, & des deux autres par le ruiſſeau & la riviere. 1739

Les Raſciens & les houſſards ſortant de la gorge ſuivoient tranquillement le chemin qui traverſe les vignes. Tout à coup une décharge de mouſqueterie en fit tomber ſans vie un aſſez grand nombre. Le reſte effrayé

1739 prit la fuite. Le maréchal accourant au bruit trouva les cuiraſſiers de Palfy dans la gorge. Il craignit que l'ennemi, occupant les bois des deux côtés, ne paſſa par les armes tout ce qui étoit dans le défilé ; il ſe hâta d'en ſortir, & mena les cuiraſſiers au travers du feu des ennemis juſqu'à la hauteur plantée de vignes. Ils étoient à peine formés que les Turcs fondirent ſur eux de toutes parts. Mais ce brave régiment ſe défendit avec tant de vigueur, qu'il donna aux grenadiers & aux dragons de Savoie le temps de déboucher. Ceux-ci ſe poſterent aſſez confuſément dans les vignes ; &, en faiſant un grand feu, forcerent l'ennemi de ſe retirer à quelques mille pas. Le prince de Valdek y fut bleſſé, & pluſieurs officiers & grenadiers y perdirent la vie.

L'armée du grand viſir, arrivée la veille preſque toute entiere, étoit campée ſur la hauteur au-delà du ruiſſeau de Krotska,

Avertie par les premieres décharges, elle prit les armes, passa le ruisseau, & vint occuper les hauteurs à droite & à gauche du chemin. Cette multitude effraya les dragons; l'exemple de Palfy ne put les retenir; ils prirent la fuite, se précipiterent dans le défilé, & abandonnerent les cuirassiers. Ceux-ci, accablés par le grand nombre, périrent presque tous sur le lieu même, ou furent poussés jusqu'au sommet de la hauteur, & ensuite sur un escarpement au-delà duquel étoient en bataille vingt mille janissaires. Ce corps fusilloit les cuirassiers roulants sur la côte : ceux qui échappoient au feu mouroient dans leur chûte, avant d'arriver au fond de la vallée. Les généraux Vittorf & Caraffa y furent blessés. 1739

La fuite ne sauva pas les dragons de Savoie. Les Turcs entrant avec eux dans le défilé les y tuerent presque tous. Le reste poursuivi de près se jette à travers la cava-

1739 lerie qui étoit dans la gorge ; &, la mettant en désordre, ouvre un passage à l'ennemi, qui s'y jettant avec fureur tue un grand nombre de cavaliers, & se retire vers le gros de l'armée, emportant dix étendarts & trois paires de timbales.

Cependant comme les grenadiers tenoient ferme à l'entrée du bois, toute la cavalerie ayant passé la gorge se forma sur un terrein assez découvert pour qu'elle y pût manœuvrer, & l'infanterie accourant passa aussi le défilé. Dès que les premiers bataillons de l'aile droite en furent sortis, le prince d'Hildbourghausen y joignit les grenadiers, & les mena contre le centre & l'aile droite qui s'appuyoit au Danube. Les deux flancs de ce corps, n'ayant ni protection, ni appui, furent bientôt tournés & obligés de se replier pour former une espece de quarré.

L'infanterie de l'aile droite, dont les deux lignes sorties du camp sur deux colonnes,

s'étoient réunies à l'entrée de la gorge, oc- 1739
cupa la hauteur couverte de bois & de vignes qui s'étendoit le long du ruisseau de Krotska, vers la gauche des ennemis. Elle couronna toute la pointe de cette hauteur en formant une espece de quarré long, dont le côté le plus étroit faisoit face à la gauche de l'armée turque, le côté ou flanc de la gauche au Danube, & le flanc droit à la vallée où le ruisseau coule. Si l'ennemi avoit occupé le premier cette hauteur; il auroit enveloppé la cavalerie qui s'étoit formée dans les vignes, & le corps que le prince d'Hildbourghausen s'étoit trop hâté de mener au combat.

Quelques bataillons furent postés à la droite du chemin, & toute l'aile gauche borda la lisiere du bois jusqu'au Danube, parallelement à l'ennemi. Elle n'en étoit séparée que par cette côte, dont la pente se perd insensiblement dans le vallon de Krots-

1739 ka. Cinq régimens de cavalerie, envoyés par le comte de Neuperg, continuerent de border la hauteur à la droite & à la gauche de l'infanterie de la droite. Ce général avoit fait proposer au comte de Vallis de marcher avec tout son corps; mais le maréchal ne jugea pas que cela fût nécessaire. Le reste de la cavalerie fut mis en bataille derriere le centre, suivant que le terrein le permit. Ainsi l'armée impériale occupoit les bois le long des deux côtés du quarré long planté de vignes; & son aile droite opposée en pointe sur deux lignes à la gauche des Turcs, pouvoit porter le nom de corne dont les anciens faisoient usage. Quant à l'armée turque, elle étoit répandue sans ordre sur les hauteurs en-deçà du ruisseau, sa droite appuyée au Danube, & sa gauche au long retour que le ruisseau fait dans la vallée au pied de la colline occupée par les Impériaux. Le grand visir étoit sur une hau-

teur voifine du village & de la riviere. Il y occupoit une tente environnée d'un corps de troupes très-confidérable. 1739

Toute l'action fe paffa au quarré d'infanterie & de grenadiers qui étoit en avant de l'armée. Les Turcs avoient élevé un peu de terre dans les vignes fuivant leur ufage, & tiroient à couvert fur le quarré dont on faifoit relever une partie de temps en temps par des régimens de l'aile gauche.

La cavalerie turque chargea plufieurs fois celle des Impériaux qui étoit en bataille vers le centre ; mais elle fut toujours repouffée, fans cependant être pourfuivie ; parce que les janiffaires qui rempliffoient les vignes protégeoient fa retraite. De même la cavalerie impériale étoit protégée par le feu du quarré du centre & par celui de l'aile droite.

Les janiffaires attaquerent vivement cette aile le fabre à la main ; ils revinrent à la charge jufqu'à quinze fois, & ne purent

l'entamer. Cependant ils pénétrerent par un
1739 des angles du flanc, parce qu'on en avoit retiré quelques régimens qui avoient beaucoup souffert, & qu'on avoit eu l'imprudence de ne pas les remplacer aussi-tôt. Les Turcs se jetterent dans cette ouverture; mais quelques bataillons de la seconde ligne marcherent à eux & les repousserent. Quelques pieces de canon, que les Turcs avoient sur le bord du Danube au-delà du rivage & du ruisseau, incommoderent beaucoup la flotte des Impériaux. Elle y répondit vivement & assez long-temps. Mais M. de Pallavicini, craignant que ses bâtimens ne fussent coulés bas, se mit à couvert derriere la pointe de l'île, & attendit dans cette position le succès du combat.

Les attaques se succéderent jusqu'après le coucher du soleil. Le maréchal de Vallis & les autres généraux resterent pendant toute l'action entre le quarré du centre & de la ligne.

ligne. Ils délibérerent à l'approche de la nuit sur ce qu'il y avoit de mieux à faire. Le prince d'Hildbourghausen conseilla de rester en présence de l'ennemi, de faire venir le comte de Neuperg avec son corps, & d'employer la nuit à faire de nouvelles dispositions pour attaquer les Turcs le lendemain. Les maréchaux de Styrum & de Séher, désapprouvant ce conseil, représenterent que la cavalerie étoit inutile dans ce terrein, qu'elle étoit fatiguée, qu'elle manquoit de fourrage. Le maréchal suivit leur avis; &, dès que l'obscurité de la nuit pût dérober aux Turcs son mouvement, il ordonna la retraite. 1739

La cavalerie envoyée par le comte de Neuperg fut placée aux deux côtés de l'entrée de la gorge, pour en protéger le passage, & faire l'arriere-garde aux ordres du baron de Thunghen. La cavalerie passa le défilé, & fut suivie par l'infanterie sans que

1739 les Turcs en euffent connoiffance : ils ne penfoient pas que les Impériaux fuffent dans le cas de fe retirer ; & ils n'avoient pas de partis en avant, pour veiller aux mouvemens de leurs ennemis.

L'armée impériale étant rentrée dans fon ancien camp, les généraux employerent le refte de la nuit à prendre une pofition avantageufe. Ils favoient que l'ennemi ne les fuivoit pas, & ils en furent affurés par le rapport d'un ancien major d'infanterie, nommé Butler. Cet officier, qui avoit été caffé pour la reddition de Niffa, fuivoit l'armée comme volontaire, afin d'effacer la tache du jugement qu'il avoit fubi. Il étoit fort âgé ; le combat le fatigua. Il s'endormit à l'endroit où il fe trouvoit, tenant fon cheval par la bride, & ne s'apperçut pas de la retraite de l'armée. L'impatience de fon cheval le réveilla quelque temps après. Etonné de ne voir perfonne, il écoute & entend parler

turc à quelque distance. Aussi-tôt il monte à cheval, & reprend à la hâte le chemin du camp. Il y trouva les généraux occupés de leurs dispositions. D'après le rapport qu'il leur fit, ils envoyerent quelques partis sur le chemin de Krotska pour ramasser les blessés, & on eut le bonheur d'en retirer quelques centaines. Les Impériaux perdirent cinq mille sept cents vingt-deux hommes, & eurent quatre mille cinq cents trente-six blessés. 1739

La gauche de l'armée fut adossée au Danube & appuyée au ruisseau qui se jette dans cette riviere. Le centre & la droite, s'éloignant du Danube, borderent quelques hauteurs qui commandent les environs : la gauche étoit couverte par un ravin ; l'artillerie placée de maniere qu'elle voyoit toutes les avenues ; & la flotte, rangée à l'embouchure du ruisseau qui étoit devant la gauche, pouvoit découvrir toute la vallée. M. de Palla-

1739 vicini, ayant vu le soir que les Turcs allumoient beaucoup de feux & dressoient de nouvelles batteries, ne douta point que les Impériaux n'eussent pas eu l'avantage, & qu'il ne fallût se retirer. Il n'avoit pu le faire que très-lentement, parce que le vent lui étoit contraire. Les ennemis le suivirent au jour le long du rivage, & le canonnerent pendant neuf heures. S'ils avoient su tirer plus juste, ses vaisseaux auroient été coulés bas: mais ils ne reçûrent que quarante coups, dont aucun n'étoit à l'eau. Le vent devenu plus favorable tira la flotte de danger: elle canonna vivement les batteries turques, & remonta le Danube jusqu'à la gauche de l'armée.

23 Juillet. Lorsque le jour parut; les Turcs, étonnés de ne plus voir les Impériaux, en informerent leur général. Celui-ci se mit en marche, & fut bientôt en présence. Il fit commencer l'attaque par un gros de quatre

ou cinq mille janiſſaires. Mais le poſte étoit bien pris & l'artillerie leur tua tant de monde en ſi peu de temps, que le grand viſir, ordonnant la retraite, reprit le chemin de Krotska. 1739

L'homme eſpere & craint facilement. Déja ce léger ſuccès ranimoit l'armée impériale : ſa poſition, qu'elle jugeoit bonne, lui rendoit le courage ; mais il n'en étoit pas ainſi du maréchal. Les bagages furent envoyés aux lignes de Belgrade ; l'armée les ſuivit avec l'abattement & la triſteſſe des troupes vaincues : elle l'étoit moins par l'ennemi que par la conduite de ſes généraux. Leurs fautes devinrent le ſujet de toutes les converſations : elles n'avoient échappé ni à l'officier ni même au ſoldat.

» Qui ne ſait, diſoient-ils, que l'on doit » reconnoître les lieux où l'on veut marcher » & combattre ? Si le maréchal Vallis avoit » ſu qu'il devoit paſſer le défilé d'une gorge

1739 » au milieu d'un bois, il n'auroit pas com-
» posé de cavalerie son avant-garde, &
» sacrifié un corps entier de braves soldats.
» Que les Turcs n'aient pas garni de janis-
» saires les deux côtés de cette gorge, &
» n'en aient défendu que la sortie ; cela
» n'étonne pas ; mais qu'un feld-maréchal
» y envoie des houssards & de la cavalerie
» en tête des grenadiers, cela ne peut s'ex-
» cuser. Qu'il ne forme de son armée qu'une
» seule colonne, lorsqu'il peut marcher à
» l'ennemi par quatre chemins, cela n'est
» pas plus pardonnable. Si les chemins sont
» difficiles, on fait ouvrir des routes dans
» les bois. Le prince d'Hildbourghausen, à
» peine sorti de la gorge, s'avance contre
» l'ennemi avant de pouvoir être soutenu :
» il étoit perdu si les Turcs, conduits avec
» ordre, eussent profité du temps & de leur
» avantage ; & si les fautes d'un ennemi
» peuvent jamais servir d'excuse, c'étoit

» du moins faire un mouvement qui ne pou- 1739
» voit qu'expofer des hommes, fans con-
» duire à la victoire. Il en a fait périr un
» grand nombre à cet imprudent quarré où
» l'on a été obligé de relever les troupes,
» & d'où l'on n'a pu retirer celles que le
» prince y avoit engagées. S'il eut pofté ces
» bataillons comme le refte de la ligne fur
» la lifiere du bois, les troupes impériales
» auroient peu fouffert «.

Il paroît que les généraux turcs ne connoiffoient pas mieux le terrein que ceux de l'empire, ou qu'ils ne furent pas en profiter. Après la déroute de l'avant-garde, & avant l'arrivée de l'infanterie impériale, ils pouvoient occuper les hauteurs qui étoient devant leur gauche, & garnir de troupes le défilé. Alors les Impériaux n'auroient pu ni déboucher dans la plaine, ni retirer leurs grenadiers & leur cavalerie. Mais on leur donna le temps de fe pofter avantageufe-

1739 ment ſur ces hauteurs où ils ſe maintinrent jusqu'à la nuit. Ils auroient pu employer avec ſuccès le corps du général Neuperg contre le flanc gauche des Turcs. Mais le général Vallis le refuſa pendant & après l'action : ſon eſprit intimidé inclinoit toujours vers la retraite. On pouvoit du moins placer dans le vallon cette cavalerie avec celle qu'on laiſſoit dans le bois ſans utilité. Ces troupes auroient protégé l'aile droite ; elles auroient arrêté les Turcs, s'ils avoient tenté de la tourner & de venir en ſuivant le vallon ſur les derrieres de l'armée. Alors on auroit profité de la nuit, pour retirer le quarré du prince d'Hildbourghauſen, & les Impériaux, ſoutenant encore une attaque dans leur poſition, auroient déterminé les Turcs à ſe retirer eux-mêmes.

Le maréchal étoit loin de cette aſſurance. Il ne ſe crut pas en ſûreté dans ſa poſition avantageuſe près de Vintſa. Ces troupes,

qui malgré ses fautes avoient, pour ainsi dire, été victorieuses à Krotska, & qui venoient encore de l'être, décamperent à quatre heures de l'après-midi, & marchant furtivement, sans bruit de tambours ni de trompettes, vinrent se réfugier sous le canon de Belgrade. Elles y arriverent à minuit, & reçurent ordre de ne pas tendre le camp. Cependant il fut marqué le lendemain, & le maréchal permit d'y entrer; mais il envoya les bagages à Semlin. Un petit nombre de Tartares s'étant montré de loin sur les hauteurs, il les fit honorer de quelques volées de canon; l'armée prit les armes, & se retira devant eux. Neuf bataillons, commandés par les généraux de Schoulembourg & d'Oenhausen, furent postés du côté du Lazaret, entre les lignes & la ville, pour couvrir la retraite. 1739

Elle se fit à l'entrée de la nuit sur deux colonnes. L'une traversa Belgrade; l'autre,

1739 laissant la place à gauche, passa deux ponts établis sur le Danube, & alla camper sur la Bortsa. Depuis la veille du combat, les Impériaux avoient marchés toutes les nuits; les restes d'une armée presque entièrement défaite, poursuivie, enveloppée pour ainsi dire, obligée de se dérober à un vainqueur habile, vigilant, actif, ne feroit pas sa retraite avec plus de soin, de fatigue, & de signes de terreur.

L'armée turque, arrivée devant Belgrade, ne fut pas moins surprise que satisfaite de trouver les lignes abandonnées : elle y établit son camp : &, comme les bagages de l'armée impériale, revenus de Semlin, étoient en arriere des troupes, quoique l'on marchât en retraite, les Turcs en enleverent une partie presque sous le canon de la place. Le général Schoulembourg protégea & sauva le reste.

En même temps les janissaires, s'étant

approchés de la ville, commencerent l'ouverture de la tranchée sans en avoir reçu l'ordre, & répondirent aux représentations de leurs officiers à cet égard, qu'il falloit profiter de l'épouvante des chrétiens; qu'il étoit aisé d'y reconnoître la main de Dieu; que c'étoit lui qui frappoit d'aveuglement ces parjures, & qui glaçoit leurs ames d'effroi, parce qu'ils avoient violé le traité de Passarovits. Ils prirent poste dans une maison appartenante au comte de Schmettau, & située près du Danube. Ils y établirent une batterie à la faveur d'un ravin qui les couvroit du côté de la place, & tirerent sur les ponts avec des pieces de dix livres de balle : leur grosse artillerie étoit encore à Orsova. Le lendemain ils battirent la place, & n'endommagerent que des toits.

1739

27 Juillet.

Le maréchal avoit ordonné des ponts sur la Temes, la Bortsa, & la Chemnitsa. Mille hommes tirés de l'infanterie y travaillerent;

1739 mille chevaux couvrirent cet ouvrage ; &, lorſqu'il fut fini, tous rentrerent au camp. Un corps de ſeize mille Turcs, qui ſe montroit ſur la gauche du Danube, inſpira de l'inquiétude au comte de Vallis. Il auroit ſans doute ſuffi de lui oppoſer ſeize mille Impériaux : mais le maréchal craignit d'être prévenu ſur la Temes, qu'il vouloit mettre de plus entre lui & l'ennemi. Ce général crut qu'il étoit plus ſûr de marcher à ce corps avec toutes ſes forces ; il laiſſa donc ſes bagages au camp de la Bortſa, ſous une eſcorte de cinq cents fantaſſins, & de quatre régimens de cavalerie.

Il ſe fit précéder par quatre bataillons, ſous les ordres du général-major Lutſan. Vingt eſcadrons conduits par le général Roemer partirent une heure après : ils furent ſuivis par le prince d'Hildbourghauſen avec cinq bataillons. Ces trois corps, envoyés ſéparément à la ſuite l'un de l'autre, étoient

chargés d'attaquer l'ennemi que l'on suppo- 1739
soit dans la maison de poste, & dans les casernes de Jabouka : mais on n'y trouva pas un seul homme, & un pont jetté sur la Temes porta dans ces casernes trois cents fantassins. Le comte de Neuperg, qui les accompagna, y fit passer le lendemain cinq bataillons, & les plaça des deux côtés des casernes avec beaucoup de précautions, quoique l'ennemi fut très-loin. L'armée vint passer la Temes le même jour, se mit en bataille au-delà, resta sous les armes la moitié de la journée, & entra le soir dans le camp qui avoit été marqué.

Les Turcs ne se montrerent qu'en petites troupes, pour escarmoucher avec les houssards. On entendit du côté de leur armée un grand bruit de canon ; c'étoient leurs batteries qui tiroient sur la flotte impériale. Leur feu obligea trois bâtimens de cette flotte d'entrer dans la Temes, & incom-

1739 moda tellement les autres, qu'ils se réfugierent dans la Save.

Le commandant de Belgrade fut sommé de se rendre avec sa garnison qui étoit de vingt mille hommes : le grand visir lui proposoit les honneurs de la guerre, & une escorte jusqu'à Bude ; il n'écouta que son devoir.

La position du comte de Vallis le mettoit à portée de marcher sur la Save, & de couvrir Pétervaradin, ou de protéger Témesvar. Il n'y fut pas long-temps sans être inquiété. Un corps d'environ trente mille Turcs, sous les ordres du bacha, sérasquier de Vidin, passa le Danube, & s'avança jusqu'à Pantsova. Ils vouloient y prendre poste, pour assurer les convois venant à Belgrade, & se proposoient de ravager le bannat, afin d'enlever aux Impériaux les subsistances. Le général Vallis ayant tenu conseil fit donner ordre de prendre les ar-

mes, & de laisser dans le camp tous les équipages, les anciennes gardes, & mille chevaux. Il forma l'armée en quarré long, la cavalerie mêlée à l'infanterie, & marcha dans cet ordre, la droite toujours appuyée à la Temes. Les fréquentes sinuosités des bords de cette riviere, couverts de roseaux & de grands herbages, rendirent la marche pénible & lente : on fit à peine deux lieues depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, & on n'avoit pas encore apperçu d'ennemis. Il auroit été beaucoup plus facile de marcher sur quatre colonnes, & l'armée auroit eu le temps de se mettre en bataille.

1739

30 Juillet.

Elle étoit à une lieue de Pantsova, lorsqu'il parut un corps de cavalerie d'environ quatorze mille Turcs, qui avoient leur camp près de ce village. Le général fit faire halte; & l'ennemi, croyant que c'étoit par crainte, avança au grand pas; puis, s'étendant sur sa droite, il tourna le flanc gauche des Im-

1739 périaux, & forma ſon attaque pardevant & parderriere, au centre des deux lignes & au flanc gauche, après avoir jetté par trois fois un cri général. Les dragons de Preiſing & les cuiraſſiers de Saint-Ignon qui étoient à ce flanc furent culbutés, & les dragons pouſſés juſqu'au centre du quarré long. Ceux qui les pourſuivirent, au nombre de cinq cents hommes, n'ayant pas été ſoutenus, furent enveloppés par les cuiraſſiers de Potatski, & périrent ou par le feu de l'infanterie, ou par l'épée de cette cavalerie : le reſte ayant été repouſſé ſe retira précipitamment. Cette action coûta aux Impériaux treize cents quarante & un hommes, & ſix cents ſoixante-trois furent bleſſés.

Un orage qui ſurvint arrêta l'armée ſur le champ de bataille pendant une heure, & donna aux Turcs le temps de plier leur camp. Ils n'y étoient déja plus, lorſque les Impériaux, qui continuerent leur marche lentement

lentement & avec peine arriverent à Pantsova. Ils passerent la nuit sur le terrein où les Turcs avoient campé. On étoit ici à portée de secourir les bâtimens qui s'étoient réfugiés à l'embouchure de la Temes. Cependant on le négligea ; & l'amiral Pallavicini, désespérant de les sauver, les fit sauter, & se rendit à Belgrade avec les équipages. Il abandonna sur le bord du Danube ses malades & ses blessés, qui trouverent dans leurs ennemis plus d'humanité que dans leurs concitoyens. Les Turcs les firent transporter dans leur camp, & en prirent soin. L'avantage remporté en cette occasion par les Impériaux fut considérable, en ce qu'il conserva leurs communications avec Belgrade, & avec le prince Lokovits qui défendoit la Transilvanie. 1739.

Le grand visir, instruit du dernier combat, manda le bacha qui l'avoit livré sans ordre. Il fut embarqué sur le Danube pour

1739 aller au camp ; mais il étoit à peine ſur la riviere qu'il fut mis à mort, ſon corps jetté à l'eau, & ſa tête portée au grand viſir.

Le maréchal, voulant conſerver la communication avec Belgrade, détacha le général Preiſing au pont de la Bortſa, & le lieutenant-colonel Schmettau, avec ſix cents fantaſſins & trois cents chevaux, au pont de la Chemnitſa, avec ordre de s'y retrancher. Il revint enſuite ſur trois colonnes dans ſon camp de Jabouka, où ſes troupes retrouverent leurs tentes. Il y avoit quatre nuits qu'elles couchoient à l'air ſans néceſſité. Ces fatigues inutiles ne pouvoient que leur ôter les forces & le courage : l'eſtime, l'amour, & la confiance ſont le prix des lumieres & de l'humanité.

Les Impériaux eurent bientôt un nouveau ſujet de mécontentement. Leur général avoit fait de ſages diſpoſitions pour communiquer avec Belgrade. Tout-à-coup il change de

projet, forme celui d'abandonner la rive gauche du Danube, & la position qui le mettoit à portée de couvrir le bannat de Témesvar. MM. de Preising & de Schmettau reçoivent ordre d'envoyer à Belgrade tous les matériaux des ponts & ouvrages qu'ils avoient fait construire, & de rejoindre l'armée le lendemain avec leurs détachemens. Ces généraux, ne pouvant exécuter un tel ordre en si peu de temps, & n'ayant ni chevaux ni chariots pour le transport des matériaux, les détruisirent par le feu, pour ne pas les abandonner à l'ennemi. 1739

Six cents chevaux, sous les ordres du lieutenant-colonel Frankemberg, furent laissés entre Belgrade & la Bortsa, pour couvrir les ponts du Danube, & donner au général Succov, qui commandoit dans la place, le temps de les remplir.

Ces dispositions étant faites, le maréchal se met en marche; &, remontant le long

de la Temes à travers les marais, se rend
1739
7&8 Août. par Oppova à Domachovits. Dans cette longue & pénible marche, il resta derriere l'armée plus de trois mille traîneurs. Cent chariots qui leur furent laissés n'en purent transporter qu'une petite partie. Le reste, se traînant à peine, rejoignit l'armée ou mourut en chemin. Le général s'en inquiéta peu, & se hâta de passer la Temes. Il quitta le lendemain le camp de Domachovits, mit l'armée en bataille devant les trois ponts qu'il avoit fait jetter, & employa pour les passer en retraite toutes les précautions prescrites par l'art militaire. L'aile droite marcha la premiere, & se forma sur l'autre bord avant que l'aile gauche se fut ébranlée. Celle-ci étant formée de même à la rive droite, le centre & l'arriere-garde passerent les ponts. On auroit dit que le maréchal voyoit cent mille Turcs à demi-quart de lieue.

Il resta trois jours dans ce camp, & les troupes ignoroient encore où ses desseins les menoient. Elles quitterent Domachovits, suivirent la rive droite de la Temes, & se rendirent à Sordok, village situé sur la droite du Danube, à trois journées de Belgrade. Elles pouvoient y venir par de très-beaux chemins en traversant cette ville, au lieu qu'elles marcherent & camperent dans la fange & dans l'eau des marais. Elles n'y respirerent qu'un air mal sain, n'y burent que des eaux bourbeuses. Les maladies devinrent fréquentes, le découragement général. Il mourut un grand nombre d'hommes dans ces tristes lieux, funestes à l'armée impériale. Les digues faites au commencement de la campagne à travers ces marais presqu'impraticables en avoient déja fait périr une grande partie. Dès ce temps le comte de Vallis s'y préparoit une retraite : elle étoit bien sûre ; l'ennemi n'auroit pas eu 1739

1739 l'imprudence de l'y suivre. Ce général, ayant laissé un bataillon de Schmettau pour garder la redoute qui couvroit les digues & les ponts jettés sur le Danube, passa cette riviere & campa auprès de Sordok, la gauche au Danube, la droite vers Salankmen.

Le grand visir, informé de ce mouvement des Impériaux, augmenta jusqu'à vingt mille hommes le corps qu'il avoit sur la rive gauche du Danube. Il le fit approcher de la place, & diriger les travaux contre une redoute de terre située à l'angle formé par la Bortsa & le Danube. Elle étoit fraisée, palissadée, entourée d'un petit fossé très-marécageux, & protégée en quelque maniere par le canon de la place, quoiqu'elle en fut éloignée de toute la largeur de la riviere. Cet ouvrage étoit important; parce qu'une moitié de la ville étant inclinée vers ce côté, les ennemis, maîtres de la redoute, auroient découvert quelques parties intérieures des

fortifications. Ainſi le comte de Vallis n'auroit pas dû s'en éloigner. 1739

Les Turcs avoient continué leurs tranchées devant la place. Ils embraſſoient tout le front par deux paralleles, & le général Succov ne tentoit rien pour les retarder. Il écrivit au comte de Vallis que l'ennemi battoit en breche le baſtion Sainte-Eliſabeth ; &, quoique ſa garniſon fut nombreuſe, il lui demanda un renfort de ſix bataillons : le général Schoulembourg conduiſit ce corps dans Belgrade.

M. de Succov avoit aſſez de troupes pour inquiéter l'aſſiégeant & en ruiner les travaux par de puiſſantes ſorties. Il devoit ſavoir la guerre des ſieges beaucoup mieux que les Turcs. Il avoit en batterie plus de cent pieces de canon dont le feu devoit conſerver une grande ſupériorité ſur celui de l'ennemi ; une armée aux portes de la ville pouvoit lui donner tous les ſecours néceſſaires de vivres,

de munitions, d'armes, & de troupes. Dans
1739 cette position, il écrivit au maréchal de Vallis que la breche étoit faite, qu'il ne pourroit plus bientôt défendre la place, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'il pût tenir long-temps dans le château, parce que les ouvrages y avoient trop peu d'étendue. Cependant ils étoient d'une grandeur convenable, casematés, minés, contre-minés jusques sous les glacis, & sous les fondemens des ouvrages assis sur le roc.

Le maréchal, disposé par son caractere circonspect à prendre aisément l'alarme, n'eut pas plutôt la lettre de M. de Succov, qu'il ordonna de conduire à Pétervaradin l'artillerie de siege qu'il avoit laissée dans Belgrade. Trois cents hommes furent commandés pour l'escorter. M. d'Enghelshoffen, commandant de Témesvar, eut ordre de rendre cette place lorsque l'ennemi s'y présenteroit. Il est vrai que les fortifications extérieures n'en

étoient pas achevées ; mais le corps de la place l'étoit. Il consistoit en de bons & grands bastions bien revêtus, ainsi que les courtines. Les demi-lunes & contre-gardes n'étoient que de terre & de fascinages ; mais ces ouvrages étoient fraisés. De plus, on avoit arrêté les eaux de la Béga qui traverse la ville, & inondé les deux tiers du circuit de la place. Il n'étoit pas très-difficile, il est vrai, de saigner cette inondation : on pouvoit même, à une lieue au-dessus de la ville, détourner le cours de la riviere : mais ce travail demande un assez long-temps, & le terrein découvert reste long-temps marécageux. 1739

Ceci n'étoit encore que de foibles effets des alarmes du maréchal. L'empereur, qui desiroit la paix, avoit donné au comte de Vallis les pouvoirs nécessaires pour la négocier & la conclure. Ce ministre plénipotentiaire, supposant Belgrade réduit à l'ex-

1739 trémité, envoya au grand visir, avec un interprete & un trompette, le comte de Groff, colonel-commandant de Savoie, dragons, pour lui faire des propositions de paix. Il le chargea aussi d'une lettre pour le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France auprès de la Porte ottomane. Le comte de Vallis, sachant que les cours de Vienne & de Péterbourg avoient accepté la médiation de la France, supposoit que M. de Villeneuve, muni des pleins pouvoirs de l'empereur & de l'impératrice de Russie, étoit déja dans le camp des Turcs : mais, au cas qu'il n'y fut point encore, l'envoyé avoit ordre de commencer les négociations & d'offrir Belgrade rasé pour préliminaire.

16 Août Le maréchal, ayant fait ces importantes démarches en conséquence du danger auquel il croyoit la place exposée, ordonna au lieutenant-colonel Schmettau de s'y rendre, de la visiter, & de lui rendre compte de

l'état où il la trouveroit. M. de Schmettau, arrivé dans Belgrade, se rend chez le commandant; mais celui-ci dormoit encore, & il étoit défendu de l'éveiller, à moins que ce ne fût pour un cas de la plus grande importance. Obligé de différer l'exécution de ses ordres, le lieutenant-colonel accompagné de M. de Poutkaumer, capitaine au régiment de Schmettau, se fait conduire au bastion Sainte-Elisabeth, y cherche une breche, & n'en voit pas l'apparence. Pour être plus certain de la vérité, il prend avec lui quelques fusiliers, descend dans le fossé, voit avec étonnement tous les ouvrages sans ennemis & sans défenseurs. Il arrive au pied du bastion, y trouve quelques pierres détachées du parapet par le canon des ennemis, & nulle trace de breche. 1739

M. de Schmettau se rendit le lendemain au lever du général-commandant, & le trouva logé dans une casemate qu'il avoit

1739 fait construire au gouvernement. Il lui communiqua les ordres du maréchal de Vallis. Aussi-tôt le commandant fit appeller le chef des ingénieurs, celui de l'artillerie, & celui des mineurs, pour conférer sur les moyens qui pouvoient retarder la prise de la place. Le lieutenant-colonel dit à l'assemblée qu'il n'avoit point vu de breche. M. de Succov, soutenant le contraire, exigea de M. de Schmettau qu'il retournât au bastion Sainte-Elisabeth avec un ingénieur & son aide-de-camp. Ces officiers confirmerent ce qu'avoit dit M. de Schmettau. Alors le commandant, n'ayant plus le prétexte de la breche, allégua que les ennemis pouvoient prendre la ville par escalade. Le lieutenant-colonel mit par écrit cette réponse, & prit congé du général. Il reprenoit déja le chemin du camp, lorsqu'un adjudant vint lui dire de la part de M. de Succov de se transporter au bastion Saint-Charles. C'étoit pour lui faire

voir les préparatifs que les Turcs faifoient au bord de la Save. Un grand nombre de buffles y traînoient beaucoup de bateaux pour conftruire un pont. 1739

M. de Schmettau, revenu au camp, rendit compte au maréchal de l'état de la place, des difpofitions du commandant, & des préparatifs que les Turcs faifoient pour le paffage de la Save. Le général avoit la fievre; il voulut congédier le lieutenant-colonel prefque fans l'entendre. Mais celui-ci, craignant qu'il ne fît point affez d'attention à fon rapport, lui repréfenta que le deffein annoncé par les ennemis étoit de la plus grande importance, qu'ils s'y préparoient avec ardeur, & qu'il en avoit déja vu plufieurs dans l'île des Zigheuners, au milieu de la Save. Il le quitta en lui laiffant fon rapport par écrit, en préfence de M. de Vallis, aide-de-camp du maréchal. Enfuite, comme fon devoir l'obligeoit de faire le même rap-

1739 port au général d'artillerie, le prince d'Hild-bourghausen, il se rendit chez lui, & l'informa en même temps de l'indifférence avec laquelle le général avoit appris les préparatifs de l'armée turque.

Le prince le conduisit chez le maréchal Séher, où le général Styrum se rendit. Ces trois généraux ayant délibéré sur le rapport de M. de Schmettau allerent trouver le maréchal, pour l'engager à marcher sur la Save sans délai. Ils lui représenterent que, si les Turcs passoient cette riviere, ils seroient maîtres non-seulement de Belgrade, mais encore de la Sirmie & de l'Esclavonie. Le maréchal répondit à ces raisons qu'il ne voyoit pas la nécessité de marcher à l'ennemi & qu'il ne le feroit pas. Les généraux insisterent; ils lui représenterent avec fermeté que, s'il ne s'opposoit pas aux desseins des Turcs, on lui imputeroit des suites funestes de son inaction, contre laquelle ils ne pourroient

pas s'empêcher de témoigner. Alors, cédant malgré lui à leurs importunités, il répondit brusquement que, puisqu'ils étoient tous les trois d'un avis contraire au sien, il vouloit bien y déférer. 1739

Il ordonna donc que l'aile gauche de l'armée marchât au-delà de Panofse, aux ordres du prince d'Hildbourghausen, & du général Styrum. Ce corps partit le même jour avant minuit, & alla prendre son camp 17 Août. sur les hauteurs près de Bouchania, vis-à-vis de l'île des Zigheuners. Le prince fit occuper les bords de la Save par huit cents grenadiers ou fusiliers, & cent cinquante chevaux. Il y fit construire des redoutes, y mit du canon, & fit élever des épaulemens, pour mettre la cavalerie à couvert de l'artillerie des ennemis.

Cette contenance extraordinaire dans l'armée impériale dura peu de temps. Les généraux étoient convenus que, si Belgrade

1739 se rendoit, (& le rapport du commandant donnoit lieu de le craindre), le seul moyen de sauver l'armée étoit de la conduire aux lignes de Pétervaradin. Cette résolution fut signée par les généraux Séher, Neuperg, le prince d'Hilbourghausen, Styrum, & le feld-maréchal qui l'envoya aussi-tôt à l'empereur avec le rapport en original du commandant de Belgrade. Il écrivit en même temps à sa majesté qu'étant très-mécontent de M. de Succov, il la supplioit de lui envoyer le baron de Schmettau pour défendre la place, pourvu qu'il en fût temps encore. Il ajoutoit que, s'il arrivoit trop tard, on pourroit lui confier la défense de Pétervaradin. » Il faudra sans doute, conti-
» nuoit-il, que l'armée impériale quitte les
» lignes de cette ville pour s'opposer au
» passage de la Drave; sans quoi les en-
» nemis, maîtres de Canicha, de Cinq-
» église, de Schimotrum, de Bude & au-

» tres

» tres places négligées & incapables de » défenſe, pourroient faire des courſes juſ- » qu'à Vienne ». Le maréchal rappelloit en même temps à l'empereur les ordres qu'il avoit reçus de ſa majeſté pour négo- cier la paix, & lui mandoit qu'il en avoit commencé l'exécution en envoyant au grand viſir le comte de Groſſ, chargé d'offrir pour préliminaire Belgrade raſé, ſuivant l'inten- tion de ſa majeſté. 1739

Le comte d'Harrack, ayant pris à ce ſu- jet les ordres de l'empereur, communiqua au général Schmettau la lettre du comte de Vallis, & le rapport de M. de Succov. Le baron de Schmettau lui dit qu'il ne pouvoit juger de l'état de Belgrade que dans la place même. Préſenté le lendemain à l'impéra- trice, elle lui parla des opérations précé- dentes, & de la poſition actuelle des Im- périaux. M. de Schmettau répondit qu'il connoiſſoit bien Belgrade; que, s'il pou- 18 Août.

voit arriver à temps, il promettoit qu'avec
1739 la garnison qui étoit dans cette place, il ne la rendroit pas de sitôt. Ensuite il blâma la conduite du maréchal, soit à Krostka, soit dans sa retraite, & supplia l'impératrice d'engager l'empereur à oublier les fautes passées de son général, & à lui écrire avec assez d'indulgence & de bonté, pour lui rendre le sens froid & la fermeté qu'il sembloit avoir perdus. L'impératrice lui promit d'obtenir de l'empereur cette lettre pour le comte de Vallis, & le chargea de l'assurer de sa protection, pourvu qu'il fit mieux à l'avenir.

Le général Schmettau fut admis ensuite à l'audience de l'empereur. Le prince, l'assurant de toute sa confiance, lui remit la défense de Belgrade, ou à son défaut celle de Pétervaradin. M. de Schmettau lui exposa les suites funestes que pouvoient avoir la perte de Belgrade & la retraite projetée

par le maréchal de Vallis : il lui repréſenta que la Sirmie ſeroit au pouvoir de l'ennemi; les plus fortes places de l'empire expoſées; le bannat de Témeſvar, la Hongrie, l'Autriche même ouvertes à ſes incurſions. L'empereur lui ordonna de ſe tenir prêt à partir le même jour. Le prince alors ſortoit pour la chaſſe : il promit au général de ſigner à ſon retour les ordres & inſtructions qu'il avoit à lui donner. 1739

M. de Schmettau alla vers le ſoir prendre congé de l'empereur, qui lui recommanda de faire le plus de diligence qu'il lui ſeroit poſſible, afin d'arriver avant la retraite de l'armée. Il ſe rendit enſuite chez le comte d'Harrack, & lui demanda les ordres & inſtructions de ſa majeſté. Ce miniſtre ne lui ayant montré qu'un paquet adreſſé au comte de Vallis, il lui en témoigna ſon étonnement, & lui demanda une ſeconde fois les ordres & inſtructions du prince con-

1739 cernant la commiſſion que ſa majeſté lui confioit. Le miniſtre embaraſſé répondit, après quelque momens de ſilence, que ces ordres étoient renfermés dans le paquet du maréchal, qui les lui remettroit; que c'étoit l'intention du prince.

18 Août. M. de Schmettau partit auſſi-tôt & ſe rendit en trois jours à Pétervaradin. Le maréchal de Vallis y avoit envoyé des munitions, & on diſoit que l'armée devoit y arriver inceſſamment. A cette nouvelle, le général Schmettau, ſans différer un inſtant, prit le chemin de Sordoc. Il y arriva le même jour, & trouva l'armée prête à partir. Auſſi-tôt il courut chez le maréchal, qui le reçut avec civilité, & lui dit qu'il auroit ſouhaité, tant pour la ſatisfaction particuliere que pour le ſervice de l'empereur, que certaines intrigues de cour n'euſſent point privé l'armée d'un officier tel que lui. Celui-ci ayant répondu aux complimens du comte

de Vallis, lui remit le paquet du miniſtre, 1739
& lui demanda où il avoit deſſein de mener l'armée. A Pétervaradin, dit le comte. Je n'en vois pas la néceſſité, répartit M. Schmettau ; & leurs majeſtés impériales, ainſi que le grand duc, & le comte d'Harrack, m'ont ordonné de vous faire changer de réſolution : vous le verrez vous-même par la dépêche que je vous remets. Le maréchal répondit qu'on ignoroit ſans doute à Vienne l'état de Belgrade ; qu'il ne tiendroit pas deux fois vingt-quatre heures ; que la peſte continuoit de ravager ſon armée, & ne lui avoit laiſſé que vingt-deux mille hommes ; que la cavalerie manquoit de fourrages ; qu'il falloit néceſſairement ſe retirer en lieu ſûr, & qu'il ſeroit inſenſé d'attendre en cet état une armée de cent cinquante mille hommes.

» Ces raiſons, dit le maréchal Schmettau, » ne me paroiſſent point déciſives. Celle » de la peſte doit plutôt déterminer au com-

1739 » bat qu'à la retraite. Il eſt plus glorieux » & plus utile pour l'état de mourir les » armes à la main que ſur un peu de paille. » Quant aux fourrages, on en trouvera dans » les provinces voiſines ; &, avant qu'ils » ſoient rendus à l'armée, on peut nour- » rir les chevaux avec de l'avoine qui ne » manque pas. Vous pouvez auſſi les mettre » à l'herbe : elle eſt abondante aux environs » de Belgrade. C'eſt ce que fit le prince Eu- » gene lorſqu'avec vingt-quatre mille hom- » mes il battit cent cinquante mille Turcs, & » prit Belgrade, que l'on veut aujourd'hui » leur abandonner. Eh ! que peut, quand » nous aurons le courage de lui tenir tête, » que peut ce grand nombre ſans diſcipline, » ſans enſemble, ſans art militaire ? On » nous parle de l'extrémité où la place eſt » réduite. Mais quelle eſt-elle en effet ? » Les ennemis ſont-ils maîtres des ouvrages » extérieurs ? ont-ils pris la redoute de la

» Bortſa ? y a-t-il une breche au corps de [redacted] 1739
» la place ? Et de quoi M. de Succov s'a-
» larme-t-il ſi étrangement » ?

Le maréchal, ne pouvant oppoſer aucunes raiſons à celles du général Schmettau, ſe ſoumit aux volontés de l'empereur. Il fit venir le comte de Salabourg, commiſſaire général des vivres, & l'interrogea ſur les moyens de faire ſubſiſter la cavalerie. Celui-ci promit de raſſembler en dix jours le foin néceſſaire, pourvu que l'on voulût donner en attendant double ration d'avoine : le maréchal l'ordonna. Il convint en même temps qu'au lieu de ſe retirer à Pétervaradin, il s'avanceroit à Panoſse, & peut-être même à Semlin.

Ces réſolutions étant priſes, le général Schmettau déclara au comte de Vallis que l'empereur lui avoit confié la défenſe de Belgrade, & lui demanda ſes inſtructions, qui devoient être dans le paquet du miniſtre,

139 » On vous a trompé, lui dit le maréchal, » liſez cette lettre ». Il lui préſenta en même temps celle qu'il recevoit de M. de Bartenſtein, ſecrétaire du cabinet. Elle portoit que ſa majeſté impériale avoit donné à M. de Succov un billet de ſa main par lequel elle lui promettoit le grade de général d'artillerie, & la ſurvivance du gouvernement de Servie, s'il lui conſervoit la place; qu'ainſi elle ne pouvoit plus en confier la défenſe à un autre général, & que ſon intention étoit que M. de Schmettau fut employé dans l'armée ſuivant ſon grade, ou envoyé commander à Pétervaradin, ſi la place étoit aſſiégée.

Ce nouveau trait de la politique & de la haine de M. de Bartenſtein bleſſa vivement le général Schmettau. Il balança s'il ne retourneroit point à Vienne pour ſe plaindre à l'empereur. Lorſque ſon premier mouvement fut un peu calmé, le maréchal lui

représenta que les momens étoient trop précieux pour les employer à des querelles ; qu'il avoit d'ailleurs les moyens de lui rendre justice, & d'éluder les menées d'un scribe qui abusoit du nom du prince, pour favoriser ses amis & ses créatures. » Je suis, » ajouta-t-il, gouverneur de Belgrade & » de la province. Je puis en cette qualité » donner le commandement de la place ; je » le peux aussi comme général ; & une garnison de quinze mille hommes doit être » sous les ordres d'un général d'artillerie : » j'ai donc le pouvoir de vous y mettre au-dessus de M. de Succov, sans qu'il ait » lieu de s'en plaindre. Enfin j'y suis autorisé par les nouveaux ordres de l'empereur qui désapprouve la conduite de M. » de Succov. Ainsi je vous ordonne d'aller » visiter Belgrade, de me rendre compte » de l'état de cette place, & des moyens » de la conserver qui vous paroîtront les » plus certains «. 1739

1739 Le général obéit, arrive à Belgrade, & porte ses premiers regards sur la partie la plus importante. Il s'embarqua dans une chaloupe avec le général Schoulembourg & le lieutenant-colonel Schmettau, pour aller reconnoître la redoute de la Bortsa & ses environs. Pendant cette reconnoissance faite en plein jour, il fut exposé au feu des ennemis : son coureur & deux rameurs furent blessés. Il fallut forcer de rames pour échapper aux batteries que les Turcs avoient sur les deux bords. Mais il en vit assez pour prendre une détermination. Revenu dans la place, il écrivit au maréchal que la conservation de Belgrade dépendoit presque entierement de celle de la redoute ; qu'il étoit donc absolument nécessaire d'en éloigner les ennemis ; qu'il falloit les faire attaquer par un corps de dix-huit bataillons & de dix-huit compagnies de grenadiers, auxquels on donneroit huit petites pieces

de canon & du pain pour quatre jours ; qu'il alloit raſſembler aſſez de bateaux pour porter ce corps enſemble à l'autre bord ; qu'il faudroit l'y paſſer de nuit pour attaquer au point du jour. Il ajoutoit qu'après avoir chaſſé les ennemis comme il l'eſpéroit, il ſe retrancheroit auſſi-tôt en s'étendant à droite & à gauche de la redoute ; qu'il joindroit toutes les nuits cent grenadiers à ceux qui gardoient ce poſte, & qu'il leur feroit diſtribuer cinquante-deux demi-piques, arme plus dangereuſe, en cas d'aſſaut, que la bayonnette. 1739

M. de Schmettau prit enſuite connoiſſance de la place dans tous ſes détails. Le général Succov, très-déterminé à ſortir de ſes remparts, avoit abandonné les ouvrages extérieurs, fait murer toutes les portes, & ſcier les piliers des ponts. Dans la crainte d'une eſcalade, il employoit journellement pour le ſervice de la place, ſur treize mille ſept

1739 cents hommes dont sa garnison étoit composée, cinq mille hommes d'infanterie, cent cinquante cavaliers, cinquante houssards, & tous les hommes nécessaires au maniement de l'artillerie. Cependant les ennemis étoient à plus de trois cents pas des ouvrages extérieurs, & une entreprise par escalade auroit été de leur part l'action la plus téméraire.

25 Août. Le général Schmettau réduisit la garde à trois mille huit cents hommes. Il fit occuper tous les ouvrages extérieurs, & pousser vers les assiegeans des lignes de contre-approche jusques à quatre-vingt-dix pas de la droite & de la gauche de leur parallele. La tête de ces lignes fut couverte par deux redoutes où l'on plaça deux canons de fer. Ces ouvrages incommoderent tellement l'ennemi, qu'il fut obligé d'abandonner plus de cent pas de sa tranchée, & d'y faire deux traverses, pour se garantir du feu de

la mousqueterie & des deux pieces de canon.

Le maréchal, s'étant rendu au camp du prince d'Hildbourghausen, fit dire au général Schmettau de venir l'y trouver. Après avoir examiné & discuté le projet pour attaquer les Turcs devant la redoute de la Bortsa, il l'approuva en entier, & chargea le prince de l'exécuter. Cet ordre n'étonna pas moins celui qu'il regardoit, que celui qu'il venoit d'exclure. M. de Schmettau garda le silence ; mais le prince dit que cet honneur appartenoit à celui qui avoit formé le projet. Le maréchal répartit que les troupes qui devoient être employées, étant détachées de l'armée, ne pouvoient être qu'aux ordres d'un général de l'armée, & non pas à ceux d'un général de la garnison. Le prince voulut insister en alléguant qu'il ne connoissoit pas le terrein, & que son ignorance à cet égard pourroit faire échouer un projet si important & si bien concerté. A ces mots, 1739

le général Schmettau dit qu'il marcheroit 1739 au détachement comme volontaire, & qu'il feconderoit l'exécution dans toutes les occafions où la connoiffance qu'il avoit prife du terrein pourroit être utile. Ce procédé généreux fit l'admiration d'une armée qui en avoit peu d'exemples. Le maréchal confentit à ces arrangemens, & reprit le chemin de fon camp : il étoit alors à Panofse.

Le général Schmettau étant revenu à celui du prince, afin de prendre avec lui les dernieres mefures pour l'attaque projettée : celui-ci lui communiqua un avis qu'il venoit de recevoir. M. de Valvaffon, lieutenant-colonel du régiment de Seckendorf écrivoit de Sabatch, où il commandoit, qu'un convoi d'artillerie & de munitions deftiné pour le camp des Turcs devoit paffer près de fon pofte, & qu'un détachement de quatre mille hommes d'infanterie & de mille

chevaux l'enleveroit facilement. L'entreprise étoit d'autant plus importante que les Turcs manquoient de poudre & d'artillerie. 1739

Les deux généraux en informerent le maréchal de Vallis, & chargerent de leurs lettres; l'un, le colonel prince d'Hildbourghausen; l'autre, le lieutenant-colonel Schmettau. Mais le général rejetta leurs propositions, en disant aux deux envoyés que le prince & M. de Schmettau se trompoient, s'ils le croyoient assez facile pour leur donner ainsi son armée en détail, & rester seul dans son camp. Cette petite vanité empêcha une entreprise qui pouvoit délivrer Belgrade & forcer l'ennemi à se retirer. Le convoi composé de trente-six pontons, de vingt-six pieces de canon, & de beaucoup de munitions arriva au camp des Turcs sans obstacle. Le colonel qui l'avoit annoncé le vit passer avec regret auprès de son poste. Il manda que, s'il avoit eu assez de troupes

1739 pour en attaquer l'escorte, les Turcs ne l'auroient pas reçu.

Cependant l'attaque projettée se préparoit. L'amiral Pallavicini avoit fait porter ses ancres à la rive gauche, afin d'y amener les bâtimens quand il faudroit passer les trou-
28 Août. pes. On les assembla dans les ouvrages qui sont au confluent des deux rivieres, parce que les ennemis ne pouvoient les y découvrir. Le général Schmettau y vint comme volontaire. Il y trouva le prince qui ne s'y étoit rendu que pour lui remettre le commandement. Le maréchal le lui avoit ôté, en lui reprochant qu'il n'avoit proposé l'enlévement du convoi que pour ne pas commander l'attaque des tranchées.

A l'entrée de la nuit, M. de Schmettau, accompagné du général Thunghen & des généraux-majors Ridesel & Bousch, auxquels il donna les lettres & instructions nécessaires, fit embarquer les troupes, & passa

sur

fur le bord de l'amiral. Le fignal du départ y fut donné par le feu de deux traînées de poudre. Auffi-tôt les bâtimens longerent la pointe de l'île ; mais un orage qui furvint les y retint fi long-temps que plufieurs généraux propofoient le retour, craignant que le vent ou le courant n'emportât quelques bâtimens, & ne les conduifit aux mains de leurs ennemis. La tempête s'appaifa vers la pointe du jour. A un fecond fignal, la petite flotte fe mit en mouvement, traverfa le Danube, & débarqua les troupes à la rive gauche. Elles s'y formerent fur un quarré long, & marcherent en avant cent cinquante pas. Les ennemis étoient au nombre de deux ou trois mille. Dès qu'ils apperçurent les Impériaux, ils firent feu ; mais ceux-ci les eurent bientôt pouffés au-delà de la Bortfa, & commencerent auffi-tôt à fe retrancher : leur flanc droit, canonné d'abord avec vivacité fut expofé peu de temps ; les travail-

1739

29 Août.

1739 leurs eurent bientôt jetté assez de terre pour les mettre à couvert.

Les ennemis avoient du côté du bannat quelques postes qui se rassemblerent. Comme leur feu pouvoit incommoder l'aile droite des troupes impériales qui protégeoit le travail, on la fit reculer un peu, & on la plaça derriere des ruisseaux pour la dérober aux yeux de l'ennemi.

Le travail se continuoit dans cet ordre; lorsque le général Schmettau vit arriver un aide-de-camp de la part de M. de Succov. Celui-ci, accompagné du maréchal de Schoulembourg, avoit découvert du château de Belgrade que la plus grande partie de l'armée turque, tournant le marais, venoit le long du Danube contre la gauche du détachement. Il en faisoit donner avis au général Schmettau, & lui envoyoit dire que ces troupes marchoient précipitamment; qu'elles seroient sur la Bortsa dans moins d'une

heure ; que, si le général jugeoit à propos de ne point exposer les troupes impériales contre un corps très supérieur en nombre, il avoit le temps de se rembarquer avec son détachement, & de passer dans la grande île. 1739

L'aide-de-camp ayant fait son rapport à haute voix devant les grenadiers, le général Schmettau le reprit de cette imprudence, & voulant raffermir dans le soldat le courage que cette nouvelle pouvoit avoir ébranlé, il ordonna de renvoyer tous les bateaux à Belgrade ; ordre qui prouvoit à ses troupes son assurance en leur ôtant tout espoir de retraite. Il chargea ensuite l'aide-de-camp de remercier M. de Succov, & de lui dire que ces braves soldats n'étoient pas venus en ce lieu pour fuir devant un ennemi qu'ils avoient toujours battu, quoique très-inférieurs en nombre. Il dit ensuite à son détachement » voilà le Danube derriere nous; ceux

1739 » qui voudront fuir y mourront avec ignomi-
» nie ; ceux qui combattront avec courage
» feront sûrs de vaincre ». A ces mots, tous les soldats qui avoient pu l'entendre s'écrierent qu'ils attendroient l'ennemi de pied ferme, & se feroient plutôt massacrer que de lui céder un pouce de terrein. Voilà comme un général digne de commander communique son courage.

Deux heures après cet entretien, on vit les Turcs venir sur la gauche, le long du Danube. Ils s'avançoient en jettant des cris effroyables, suivant l'ancien usage des nations barbares. Deux vaisseaux & trois galeres, sur lesquelles M. de Schmettau avoit mis de l'infanterie, firent feu sur eux en même temps que les troupes du détachement. Ils s'avancerent cependant jusqu'à dix pas des chevaux de frise ; là, le grand feu des Impériaux les arrêta, & les fit bientôt reculer dans une grande confusion. Ils se

rallierent à quelque diſtance, & parurent vouloir charger de nouveau ; mais leurs démonſtrations ſe bornerent à quelques petites attaques faites par une vingtaine de braves, qui s'avançoient à cinquante pas des chevaux de friſe. 1739

Le feu continu qu'ils eſſuyoient leur emportoit beaucoup de monde. Ils ſe déterminerent à la retraite vers cinq heures du ſoir, & laiſſerent environ ſix cents morts ſur le champ de bataille. Auſſi-tôt le général Schmettau envoya un officier rendre compte de l'action au maréchal, & celui-ci étant venu lui-même ſur les lieux, approuva les travaux que l'on avoit commencés. M. de Schmettau, voyant le retranchement preſqu'achevé, & la redoute en ſureté, remercia les troupes, loua leur courage, & remit le commandement au baron de Thunghen, en lui ordonnant de renvoyer dix bataillons à l'armée dans l'après-

1739 midi, si l'ennemi ne se montroit pas en force.

Après avoir fait ces dispositions, il revint dans Belgrade, & alla visiter une batterie de dix-huit pieces qu'il avoit ordonné d'établir sur le bastion Sainte-Elisabeth. Il avoit remarqué que les Turcs ne battoient la place qu'avec trente-huit pieces de gros canon. Les autres, au nombre de soixante & dix, étoient de petit calibre & de peu d'effet. C'étoit tout ce qu'ils avoient, & ils en faisoient usage. Les assiégés au contraire avoient dans le château cent vingt pieces de gros canon qu'ils y laissoient inutiles. Le général Schmettau demanda pourquoi on ne les employoit pas. Le général Succov répondit que M. le maréchal lui avoit très-expressément défendu d'employer dans la ville l'artillerie du château. Tel étoit l'esprit méthodique du comte de Vallis. Il vouloit que les troupes combatissent toujours dans l'ordre

de bataille réglé au commencement de la campagne ; il n'auroit pas fait paſſer à l'aile gauche un officier général placé à l'aile droite ſur l'état de l'armée. Il s'étoit oppoſé à ce qu'un détachement de l'armée fût commandé par un officier employé dans la place. Maître d'enlever un grand convoi, il l'avoit laiſſé paſſer ſans obſtacle, parce qu'il n'auroit pas été convenable qu'un général en chef tel que lui reſtât dans ſon camp avec peu de troupes. Cependant il auroit eu des moyens de ſauver cette convenance, d'enlever le convoi, & même de rendre par ſa poſition la priſe de Belgrade plus difficile. Il pouvoit ordonner au prince de marcher à Sabatch avec une partie des troupes qui étoient ſur la Save, & marcher lui-même ſur cette riviere. Ce mouvement en avant pouvoit en impoſer aux Turcs, & rallentir leur ardeur : &, ſi leur convoi eût été enlevé, s'ils avoient vu toute l'armée aux portes de

1739

1739 Belgrade, il eſt vraiſemblable qu'ils auroient levé le ſiege. Mais il préféra de garder ſes troupes autour de lui dans le camp de Panofse. L'artillerie du château de Belgrade pouvoit être oppoſée avec ſuccès à celle des Turcs. Mais le maréchal craignoit d'altérer l'ordre des rôles & états de la ville & du château.

Le général Schmettau, dont la méthode étoit d'employer contre ſes ennemis tout ce qui étoit en ſa puiſſance, donna ordre à M. Pickel, lieutenant-colonel d'artillerie, d'établir ſur les baſtions Saint-Charles & Sainte-Eliſabeth trois batteries, une de dix-huit pieces, une de douze, une de ſix & de quatorze mortiers, dont huit gros & ſix de cinquante livres. M. de Succov en informa le maréchal qui n'approuva pas cette infraction faite à ſes ordres, & en fit des reproches à M. de Schmettau. Celui-ci répondit que, s'il ne lui étoit pas permis de

faire les dispositions qu'il jugeoit nécessaires 1739
pour le service de l'empereur & la sureté de la place, le maréchal pouvoit en confier la défense à celui qu'il en croiroit plus capable.

Dès que la batterie de dix-huit pieces fut établie, elle fit feu sur celle des assiégeans, & la maltraita tellement qu'ils ne tirerent bientôt plus qu'avec cinq pieces. Les autres batteries ordonnées furent établies, & le maréchal, étant venu les visiter, fut si content de leur effet, que, loin de désapprouver l'usage que M. de Schmettau avoit fait de l'artillerie du château, il voulut bien laisser à sa disposition toute celle qui s'y trouvoit encore. Il descendit ensuite dans le fossé pour 30 Aŏ.
y chercher la prétendue breche : c'étoit un peu tard. Il n'en trouva pas la plus légere trace, & en fit des reproches très-vifs à M. de Succov qui avoit certifié dans son rapport, daté du quinze Août, que cette breche étoit faite.

1739 Ces especes de succès relevoient peu à peu le courage des généraux & des troupes. On forma le projet de faire entrer l'armée dans Belgrade, de la former de nuit dans les ouvrages intérieurs & dans les fossés, parce que la cavalerie même y pourroit agir, & de faire une sortie générale qui engageroit peut-être une bataille, & renouvelleroit la défaite des Turcs par le prince Eugene, en mil sept cent dix-sept. Le dessein étoit raisonnable, & le succès presque certain contre un ennemi aussi prompt à fuir qu'à charger témérairement, aussi incapable de remédier par l'obéissance & par l'ordre qu'elle produit, à la confusion qui naît toujours d'une attaque imprévue, que de profiter de son avantage, lorsqu'il a percé une ligne ennemie.

Mais, tandis que les généraux & les troupes s'empressoient de conserver Belgrade, un nouveau ministre plénipotentiaire trai-

toit de la paix dans le camp des Turcs. Les officiers qui servoient sous le comte de Vallis avoient tous écrit à la cour de Vienne que la place n'étoit point encore en danger ; que le maréchal s'étoit trop hâté de l'offrir aux ennemis pour préliminaire d'une paix aussi desirée par la Porte ottomane que par l'empereur. Ils n'avoient pas moins blâmé toutes ses opérations depuis le combat de Krotska jusqu'à son projet de retraite sous Péterva-radin. L'empereur, mécontent de la conduite du comte, & sur-tout de sa précipitation à proposer une paix désavantageuse, retira les pleins pouvoirs dont il avoit chargé ce général. En même temps, il lui prescrivit de les remettre au comte de Neuperg, & d'obéir à tous les ordres de ce nouveau plénipotentiaire. Ce fut au camp de Sordock, avant l'arrivée de M. de Schmettau, que le maréchal reçut ces dépêches de l'empereur. Ambitieux, altier, vindicatif, il fit 1739

ferment de rendre funeste à son rival les
1739 pouvoirs que celui-ci recevoit. Ce desir de
13 Août. vengeance le fit changer tout-à-coup de projet, abandonner ses idées de retraite, marcher en avant, suivre avec une docilité opposée à son caractere toutes les vues de M. de Schmettau pour la défense de la place. Le comte de Neuperg étoit persuadé de la vérité du rapport fait par M. de Succov, ou feignit de l'être pour servir des intérêts plus cachés. Il avoit écrit au comte de Falckenstein que la place étoit perdue, & la retraite nécessaire. Il étoit venu à Belgrade & n'avoit pas pris la peine d'en examiner l'état par lui-même. Le maréchal savoit ces faits. Il ne doutoit pas que le motif de la persuasion que montroit M. de Neuperg ne déterminât ce ministre à faire une paix honteuse à son prince. Il espéra que ce traité perdroit le négociateur auprès de son maître, s'il devenoit évident que Belgrade pouvoit

être défendu, & l'armée impériale reprendre une fituation plus avantageufe. Il fe flatta même que le foupçon d'infidélité déja répandu fur les plénipotentiaires fe raffembleroit tout entier fur le comte de Neuperg. Auffi-tôt ce même homme qui difoit Belgrade, l'armée, & tout l'empire en danger, embraffe les moyens de défenfe qu'on lui préfente ; il les met en exécution : il ofe même, lui qui ne parloit que de retraite, former des projets d'attaque, & fe flatter de fuccès pareils à ceux du prince Eugene. Il n'omit rien de ce qui pouvoit nuire à celui qui le fupplantoit, ni les grands moyens qui pouvoient perdre fon rival, ni ceux qui devoient caufer au comte de Neuperg des défagrémens & des chagrins. 1739

Celui-ci, à peine revêtu du caractere de miniftre, s'étoit hâté d'en faire ufage. Il avoit eu l'imprudence de paffer dans le camp des Turcs fans otage & fans paffe-port. Le

1739 grand visir, étonné d'une démarche si étran-
18 Août. ge, le fit arrêter & garder dans l'enceinte
Le 19. du quartier général par vingt-quatre janissaires. Le lendemain, le bacha de Romélie & celui de Bosnie allerent demander au comte ce qu'il venoit faire dans le camp des Turcs, & s'il y étoit pour proposer des conditions auxquelles la sublime Porte pût accorder la paix à l'empereur.

Le ministre présenta ses pouvoirs pour traiter de la paix, & offrit comme préliminaire la cession de la Valaquie & Orsova rasé. A cette proposition le bacha de Bosnie lui dit » On voit bien que malgré tes pleins » pouvoirs tu n'es qu'un espion, puisque tu » n'as aucune lettre du visir Vallis; & que » tu caches l'offre qu'il a faite. Tu seras » envoyé à Constantinople pour y être puni » comme tu le mérites «. Les deux bachas sortirent ensuite, & laisserent le comte de Neuperg aussi offensé que surpris de ce pro-

cédé. Il ne pouvoit ni en pénétrer la cause, 1739
ni s'en éclaircir : le grand visir avoit défendu toute communication entre ce ministre & le comte de Groſſ; & le maréchal, ne ceſſant de pourſuivre ſa vengeance, interceptoit tout ce qui pouvoit éclairer le comte de Neuperg.

M. de Schmettau ignoroit le départ du plénipotentiaire pour le camp des Turcs. Le général Schoulembourg, qui l'en croyoit inſtruit, lui confia combien il craignoit que M. de Neuperg, n'ayant pas viſité Belgrade en le traverſant, ne crut, ſur le rapport de M. de Succov, la breche faite, la place en danger, & ne cédât à la Porte plus qu'elle ne devoit prétendre.

Le baron de Schmettau lui témoigna tout ſon étonnement ; & pénétré de la même crainte, il écrivit auſſi-tôt au maréchal, pour le prier d'informer ſans délai le comte de Neuperg de l'état de la place, & du peu d'apparence qu'il y avoit à ce que les Turcs

s'en rendissent maîtres. Dès qu'il vit le comte 1739 de Vallis, il se plaignit à lui de ce qu'il ne lui avoit point parlé de la commission du comte de Neuperg, & insista sur la nécessité d'informer ce ministre de l'état de Belgrade.

Le maréchal s'excusa, en disant avoir oublié de parler de cet événement à M. de Schmettau, & cru d'ailleurs que celui-ci en seroit informé par M. de Succov. » Au » reste, ajouta-t-il, il n'est plus possible » de donner d'avis au comte de Neuperg: » lui-même s'est interdit toute correspon- » dance. Il a fait dire en présence du major » de Belgrade, à l'aga qui commande le » poste avancé des Turcs, de ne recevoir ni » laisser passer aucune lettre venant du » camp des Impériaux, d'enjoindre à ceux » qui en seroient porteurs de se retirer, &, » s'ils ne le faisoient, de faire feu sur eux. » Il est difficile de croire qu'il agisse de » même sans ordre. Il ne l'est pas moins » de

» de penser qu'il en ait eu pour se rendre 1739
» sans otage au camp des Turcs. En tout cas,
» c'est à lui de répondre de ses démarches;
» & je vous défends expressément, dit-il
» à M. de Schmettau, de tenter aucun
» moyen pour l'informer de ce qui se passe
» à l'égard de la place où vous commandez «.

Ce fut dans le même esprit que le maréchal empêcha un courier, chargé des lettres de l'empereur pour son plénipotentiaire, de passer au camp des Turcs. Il lui fit continuer sa route pour la Transilvanie où ce courier alloit porter au prince Lokovits des ordres de sa majesté. Ces dépêches de l'empereur auroient éclairé le ministre. Elles consistoient en deux lettres, dont l'une contenoit l'instruction suivante. » Depuis mes
» derniers ordres, des rapports certains
» & plus circonstanciés que les précédens,
» m'ont appris que le danger de la prise de
» Belgrade n'est point aussi grand qu'on l'a-

1739 » voit représenté : vous avez pu le voir en
» passant par cette place. J'attends de votre
» prudence que vous n'userez de la permis-
» sion que je vous ai donnée d'offrir Bel-
» grade, qu'avec la circonspection néces-
» saire dans un cas de cette importance,
» & que vous n'aurez point commencé de
» négociations qui puissent faire croire aux
» Turcs que je leur céderai cette place. Il
» est vrai que Vallis a eu l'imprudente pré-
» cipitation de me mander que Belgrade
» étoit à l'extrémité, avant de s'en être
» instruit par lui-même : il a encore aggravé
» sa faute en faisant offrir cette place pour
» préliminaire, sur le rapport de Succov,
» & sur l'ordre que je lui avois envoyé en
» conséquence de ce rapport. Mais j'attends
» de votre zele & de votre prudence que
» vous n'userez des intentions que j'ai fait
» connoître à Vallis, à vous, & au mar-
» quis de Villeneuve, qu'avec tout le ména-

» gement possible, & dans le seul cas où 1739
» le château de Belgrade & la ville ne pour-
» roient plus être défendus.

» Dans le cas opposé, je ne veux entrer
» en négociation que pour reculer mes fron-
» tieres jusqu'à la Morave. Les succès des
» armes russes ne me laissent aucun sujet
» de douter qu'avec un peu de constance &
» de courage, on ne chasse bientôt mes
» ennemis des lieux qu'ils ont occupés, &
» que mes armées ne se joignent à celles
» de mes alliés, qui, déja maîtres de la
» Moldavie, peuvent établir une commu-
» nication entre cette province & la Tran-
» silvanie. Je laisse à votre prudence & à
» votre habileté le soin de réparer les fautes
» de Vallis, en désavouant ce qu'il a fait,
» & disant qu'il me répondra d'avoir abusé
» de mes pleins pouvoirs «.

La seconde lettre confirmoit le contenu de la premiere. L'empereur y ordonnoit de

1739 plus au comte de Neuperg de déſabuſer ceux qui pourroient avoir mal interprété ſes lettres concernant la ceſſion de Belgrade, & lui faiſoit un léger reproche d'avoir compromis ſon caractere de miniſtre, en allant au camp ennemi ſans demander des otages.

Lorſque le comte de Neuperg y arriva, le marquis de Villeneuve y étoit depuis trois jours. Ce miniſtre françois, modéré, généreux, ennemi de toute dureté, de toute roideur dans les procédés, ne fut pas plutôt inſtruit du traitement qu'avoit éprouvé M. de Neuperg, qu'il fit prier le grand viſir de laiſſer au miniſtre de l'empereur & à celui de France la liberté de conférer enſemble. Mais le grand viſir permit ſeulement au marquis de Villeneuve d'envoyer ſon ſecrétaire chez M. de Neuperg, & celui-ci ne put lui parler qu'en préſence de l'interprete de la Porte.

Le marquis ayant fait de nouvelles inſ-

tances auprès du grand visir, en obtint pour celui de l'empire la permission de venir entendre la messe chez lui. Elle fut à peine finie que le détachement qui l'avoit amené le ramena. Enfin M. de Villeneuve sollicita, pria, supplia tant le général turc, que celui-ci lui accorda la liberté du comte de Neuperg dans le camp. 1739

Le marquis de Villeneuve, ayant conféré avec le comte, lui fit quelques reproches de ce qu'il offroit des conditions inférieures à celles que le maréchal de Vallis avoit proposées ; le comte s'en excusa en disant que le maréchal les lui avoit laissé ignorer. Alors ils convinrent ensemble que le marquis proposeroit au grand visir, pour préliminaire de la paix, la démolition de Belgrade & de Sabatch. Mais Elvias Mahomet, fier de ses succès, répondit qu'il n'écouteroit aucune proposition, si on ne lui présentoit les clefs de Belgrade. Il craignoit

1739 que le Grand Seigneur, ou même son armée, ne lui fît un crime de n'avoir pas pris cette place.

Une autre raison politique le déterminoit à se rendre difficile. Il avoit remarqué que les pouvoirs du comte de Neuperg, qui lui avoient été présentés, autorisoient ce ministre à faire la paix sous telles conditions qu'il jugeroit convenables, sans recourir à sa cour pour de nouvelles instructions. Il en conclut que l'empereur desiroit la paix à quelque prix que ce fut, & voulut profiter de l'extrémité fâcheuse où il le supposoit. Le comte de Neuperg, informé des prétentions du visir, répondit que ses pouvoirs ne s'étendoient pas au-delà des propositions qu'il avoit faites, & qu'il alloit reprendre le chemin de Belgrade, puisque les ministres turcs les avoient rejettées.

Ceux-ci craignirent avec raison que le départ du comte n'interrompit, peut-être,

ſans retour, les négociations. Ils ne deſiroient pas moins la paix que leurs adverſaires ; mais ils ſaiſiſſoient tous les avantages que leur offroient les circonſtances. Eſſad Effendi & le réis Effendi repréſenterent à M. de Villeneuve que le grand viſir ne pouvoit pas tenir un autre langage, mais qu'ils ſe flattoient de le rendre plus facile. En même temps ils prierent ce miniſtre d'engager le comte de Neuperg à différer ſon départ. 1739

Dans la nuit, le drogman de la Porte fit éveiller M. de Villeneuve, & lui demanda une conférence. Il lui dit qu'Elvias Mahomet regardoit la conſervation de ſon rang de grand viſir & même de ſa vie, comme attachée à la conquête de Belgrade ; que le colonel Groff avoit propoſé la ceſſion de cette place avec toutes ſes fortifications ; que le grand viſir n'avoit pas douté que M. de Neuperg ne vint confirmer cette propoſition, & ſoupçonnoit M. de Villeneuve de 19 & 20 Août.

1739 l'en avoir détourné; que ce général faisoit proposer au marquis jusques à quatre cents bourses, s'il vouloit déterminer le ministre de l'empereur à céder cette place; & qu'il étoit capable au contraire de se porter aux plus grandes extrémités, s'il n'étoit pas satisfait à cet égard; qu'il avoit fait chercher dans les régistres quelque ordre ou quelque exemple dont il pût s'autoriser à faire arrêter le comte de Neuperg, & qu'il disoit déja hautement que le comte étoit son prisonnier. Il ajouta que les janissaires mécontens menaçoient le visir & les bachas; qu'ils les accusoient d'être d'intelligence avec les ministres étrangers, pour dérober à la Porte une conquête qu'ils tenoient déja; mais qu'ils sauroient se venger & punir les traîtres.

M. de Villeneuve répondit que ces offres & ces menaces étoient inutiles; qu'il croyoit M. de Neuperg sincere, & le grand visir trop juste pour violer le droit des gens &

compromettre la France. Il exposa ensuite au comte de Neuperg, en présence du drogman, les prétentions & les soupçons des ministres turcs. Le comte demanda que celui qui avoit proposé Belgrade fut nommé: le drogman garda le silence. Le comte protesta de nouveau que ses pouvoirs ne s'étendoient pas au-delà de ce qu'il avoit offert, & qu'il ne les passeroit pas, quelque violence que l'on pût lui faire. » Je vois, » ajouta-t-il, que ce camp n'est pour moi » qu'une honnête prison; mais j'aime mieux » y laisser ma tête que de la porter à Vienne » sur un échafaud «. Il étoit en effet veillé de près, resserré, menacé. Le grand visir, en jouant aux échecs avec lui, avoit dit que l'un d'eux pourroit bien perdre la tête; lui, Neuperg pour s'obstiner à ne point céder Belgrade, ou lui, grand visir, pour ne pas s'en rendre maître à la tête d'une si puissante armée.

1739

1739 Après plusieurs débats sur ce point qui divisoit les plénipotentiaires, le drogman de la Porte dit à M. de Villeneuve que Belgrade seroit accepté avec une partie de ses fortifications. Ce ministre proposa donc à M. de Neuperg de céder la place & les anciens ouvrages. Celui-ci répondit qu'il n'avoit pas d'instructions à cet égard; mais que ces vieilles fortifications étoient si peu de chose qu'il pouvoit consentir à les céder sans démolition. Cette proposition fut rejettée par les ministres turcs; &, le comte de Neuperg ayant demandé son renvoi pour la seconde fois, le grand visir lui fit dire d'écrire à la cour de Vienne, & d'en attendre la réponse dans la tente de l'ambassadeur de France. Cette espece d'ordre & de détention blessa vivement les deux ministres; mais il falloit ou dissimuler ou rompre les négociations.

Le marquis de Villeneuve, qui voyoit le

danger où s'étoit jetté M. de Neuperg, 1739
profita, pour le servir, d'une entrevue que lui avoit demandée le bacha de Bosnie. Celui-ci l'ayant reçu de la maniere la plus polie & la plus affable, accompagnée de témoignages des dispositions les plus favorables pour la conclusion de la paix; M. de Villeneuve lui représenta que M. de Neuperg, détenu, contraint, comme il l'étoit dans ce camp, ne pouvoit faire à sa cour aucune proposition qui fut de quelque poids dans la balance; parce qu'on l'imputeroit à foiblesse ou à timidité. Dans une autre conférence qui fut tenue en forme de divan sous une tente ouverte, & à laquelle présida le 29 Août.
même bacha de Bosnie, le marquis de Villeneuve, sommé de remplir sa fonction de médiateur, répondit qu'il ne pouvoit faire que ce qu'il avoit déja fait en prononçant de céder Belgrade avec son ancienne enceinte. Il ajouta que M. de Neuperg, par égard

1739 pour la médiation de la France, avoit bien voulu acquiefcer à ce tempérament, quoiqu'il excédât fes pouvoirs. Mais que, fi les miniftres turcs vouloient qu'il allât encore au-delà, il étoit jufte qu'ils permiffent à ce miniftre de retourner à Belgrade, pour y attendre de nouveaux ordres.

Après quelques demandes concernant la poffibilité de démolir les nouvelles fortifications fans endommager les anciennes, & le temps auquel cet ouvrage pourroit être commencé relativement au départ de l'armée turque, il fut convenu que la diftinction entre les fortifications anciennes & les nouvelles feroit faite avec tout le foin poffible, & la démolition commencée avant que les troupes ottomanes fuffent en marche.

Tout fembloit fe concilier, lorfqu'un nouvel incident vint divifer les négociateurs. M. de Neuperg demandoit que le bannat de Témefvar reftât à l'empereur en fon entier;

les Turcs vouloient y conserver le vieux Orsova, Méadia, Jegni-palanca. Le grand visir s'obstinoit à cette demande; le comte ne cédoit pas. Il fallut encore chercher des tempéramens. M. de Neuperg proposa un terrein vis-à-vis de l'île d'Orsova. Le Turc disputa sur l'étendue & sur les limites. Ensuite il exigea que le vieux Orsova y fut compris, s'il pouvoit détourner la Tcherna, & la faire couler entre le bannat & cette ville.

1739

31 Août.

Enfin les préliminaires convenus & rédigés furent signés & échangés le premier Septembre. Ils portoient que les places de Belgrade & de Sabatch seroient évacuées & rendues à l'empire Ottoman avec leurs anciennes fortifications; que les nouvelles seroient démolies, soit en-deçà, soit au-delà du Danube & de la Save; les arsenaux, magasins, casernes, & en général tous les édifices tant particuliers que publics conservés & rendus tels

1 Sept.

1739 qu'ils étoient ; les vaiſſeaux, les munitions, & l'artillerie emmenés ; la Servie & la Valaquie autrichienne, l'île & la forteresse d'Orſova avec le fort Sainte-Eliſabeth, cédés à la Porte ottomane ; le Danube & la Save conſtitués comme limites ; celles de la Boſnie reſtant ſelon le traité de Carlovits ; le fort de Péricham en Valaquie démoli, ſans qu'il fût permis aux Turcs de le rétablir ; le bannat de Téméſvar laiſſé en entier à l'empereur, excepté une petite plaine ou langue de terre vis-à-vis l'île d'Orſova, compriſe entre la Tcherna, le Danube, le ruiſſeau qui ſert de borne à la Valaquie autrichienne, & les premieres hauteurs des montagnes du bannat ; excepté de plus le vieux Orſova, ſi les Turcs parvenoient dans le cours d'un an à détourner la Tcherna, de ſorte qu'elle paſſât derriere & proche de cette ville ; qu'en ce cas, elle ſeroit à eux, ſans qu'il leur fût permis de la fortifier.

Il fut ſtipulé de plus que la démolition feroit commencée cinq jours après la ſignature des préliminaires ; que des ôtages de qualité convenable feroient envoyés par les Impériaux dans le camp des Turcs, & des commiſſaires turcs envoyés dans la ville, pour y demeurer de part & d'autre juſqu'après la démolition ; que la ville & le château feroient livrés ſeulement après l'entiere évacuation & démolition ; la porte de Virtemberg occupée par cinq cents Turcs, ſous les ordres d'un bacha, auſſi-tôt après la démolition des ouvrages de cette porte, avec la précaution de ſéparer ce quartier du reſte de la ville par une barriere, & d'interdire la communication entre les Impériaux & les Ottomans par des corps-de-gardes établis de part & d'autre de la barriere ; que l'entrée de la ville feroit permiſe aux ſeuls officiers de ce corps de troupes ottomanes. 1739

On convint encore que, du jour de la

1739 ſignature des préliminaires, les hoſtilités ceſſeroient de part & d'autre ; que les priſonniers faits depuis ce jour ſeroient rendus, & les troupes turques retirées du bannat de Témeſvar, excepté celles qui ſeroient occupées à démolir Méadia ; que celles-ci ſe retireroient auſſi-tôt après la démolition, & qu'il leur ſeroit défendu, ſous les peines les plus rigoureuſes, d'exercer en ſe retirant aucune violence ſur les terres de l'empereur ; qu'il ſeroit accordé un entier pardon à tous ceux qui auroient pris les armes contre leur ſouverain, & ſur-tout aux habitans de Méadia & des environs ; qu'auſſi-tôt après la ſignature des préliminaires, il ſeroit tenu des conférences, pour travailler à la paix entre la Porte ottomane & ſa majeſté l'impératrice de toutes les Ruſſies. Le ſieur Cagnioni, conſeiller de chancellerie, envoyé de cette princeſſe, demanda que le traité fait entre la Porte & l'empereur fut

nul,

nul, si la Russie n'y accédoit pas : mais le comte de Neuperg ne voulut pas y consentir ; & le marquis de Villeneuve, qui, suivant l'intention de sa cour, travailloit sincerement à rendre la paix aux trois empires, crut qu'il étoit plus convenable à leur situation présente de faire leur paix séparément : il faut désunir pour désarmer, comme pour vaincre ou assujettir. 1739

Tandis que les plénipotentiaires traitoient de la paix, les troupes ottomanes continuoient l'attaque de Belgrade, & M. de Schmettau ses préparatifs de défense. Dès que les troupes turques apprirent la signature des préliminaires, elles firent des signaux à la garnison avec des drapeaux blancs. On vint le dire à M. de Schmettau, & lui annoncer le colonel de Groff avec deux agas. Cet officier fut introduit dans la place, & les deux agas retenus au premier corps-de-garde. Le colonel présenta au général, de

1739 la part du comte de Neuperg, un billet qui portoit que la paix avoit été ſignée, que les hoſtilités devoient ceſſer, & qu'il viendroit lui-même l'annoncer dans une demi-heure.

Cependant M. de Schmettau ne fit pas ceſſer le feu. Il répondit au comte de Groſſ, qui le preſſoit à ce ſujet, qu'il ne connoiſſoit dans le comte de Neuperg qu'un général d'artillerie dont il étoit l'ancien, mais qu'il alloit envoyer ce billet au maréchal de Vallis, & lui demander ſes ordres. Il ordonna en même temps que les deux agas fuſſent conduits dans une chambre des caſernes, & gardés à vue par un officier.

Les Turcs avoient ceſſé toute hoſtilité, & Belgrade tiroit encore, lorſque le comte de Neuperg y arriva. Les généraux étoient aſſemblés chez M. de Schmettau. Le comte demanda en entrant quel étoit celui qui commandoit dans la place. » C'eſt moi, mon

» camarade, répondit M. de Schmettau ». 1739
Le comte lui dit alors : » Je suis étonné de » ne pas trouver mes ordres exécutés ». Le général répliqua qu'il n'en avoit point à recevoir d'un camarade moins ancien que lui. M. de Neuperg allégua que c'étoit en sa qualité de plénipotentiaire qu'il avoit signé son billet ; & M. de Schmettau persista, en lui disant » je suis commandant de » Belgrade, & je n'ai point d'ordre pour » vous obéir; ainsi je dois attendre ceux » du maréchal «.

Celui-ci arriva un moment après, & ordonna de cesser les hostilités. Ensuite, prenant le comte de Neuperg par la main, il le mena dans un cabinet, y resta trois heures avec lui, & en sortit sans parler des conditions de la paix.

Le lendemain, le comte de Neuperg & le général Schmettau se rendirent chez le maréchal. Celui-ci, après avoir parlé au

1739 comte à voix baſſe, lui dit tout haut qu'il étoit temps d'apprendre à M. de Schmettau les articles de la paix. Alors le comte dit au général : » Combien croyez-vous, mon » camarade, qu'il faudra de jours pour ra- » ſer Belgrade » ? M. de Schmettau répondit avec un ſourire moqueur qu'il ne comprenoit rien à cette queſtion. » Vous » comptez donc, répartit le comte, dé- » fendre votre place contre cent cinquante » mille hommes » ? Oui, ſans doute, répond le général, & il n'y a pas un ſoldat de la garniſon qui ne le croie comme moi. » Façon de parler, dit le comte ! L'empe- » reur ne le croit pas de même, puiſqu'il a » jugé à propos de faire la paix à cette con- » dition. Et vous ignorez ſans doute que les » Turcs avoient fait un amas immenſe d'é- » chelles & tous les autres préparatifs né- » ceſſaires pour l'eſcalade ». Façon de parler, répliqua M. de Schmettau ! c'étoit-là

où je les attendois. Si vous voulez, Monſieur, prendre la peine de voir nos ouvrages, vous pourrez juger de quelle maniere nous les aurions reçus; & vous conviendrez que leur amas d'échelles ne devoit pas nous faire peur. » Tout cela eſt bel & bon, reprit le » miniſtre; mais il n'en faudra pas moins » que vous livriez la place dans trois jours ». Ce ne ſera pas, dit le général, ſans avoir fait mes repréſentations à M. le maréchal. Celui-ci étant paſſé avec lui dans un cabinet, M. de Schmettau lui fit obſerver qu'il étoit ſans exemple que l'on eut commencé l'exécution d'un traité, avant qu'il eut été ratifié par le ſouverain. 1739

Le maréchal en convint; » mais, ajouta-» t-il, l'empereur m'a enjoint très-expreſſé-» ment d'obéir au comte de Neuperg dans » tout ce qui concerne la paix. Eluder les » ordres du miniſtre, ce feroit ſe rendre » reſponſable des événemens. » M. de

1739 Schmettau répondit : Votre qualité de gouverneur de Belgrade vous autorise à refuser de livrer cette place, si vous n'en recevez l'ordre exprès de l'empereur. Je pense donc que vous devriez écrire au marquis de Villeneuve, pour le prier de faire agréer au grand visir les raisons que vous avez d'attendre la ratification de l'empereur, pour lui remettre la place qui vous est confiée, & lui représenter que le délai ne sera que de sept jours au plus, pendant lesquels, s'il le veut, il y aura treve.

Le comte de Neuperg attendoit le maréchal. Celui-ci vint lui proposer les raisons de M. de Schmettau ; mais il les rejetta. »Les » prétentions du grand visir, dit-il, étoient » bien au-dessus de Belgrade rasé ; il de- » mandoit cette place entiere ; il vouloit le » bannat, la Sirmie, l'Esclavonie. C'est » avec des peines inexprimables, que je » l'ai déterminé à se désister de ses préten-

» tions. Si vous déférez plutôt aux avis de 1739
» M. de Schmettau qu'à ceux de l'empe-
» reur, & si vous différez seulement de vingt-
» quatre heures l'exécution du traité ; je
» vais informer sa majesté de votre déso-
» béissance, & vous lui répondrez des mal-
» heurs qui la suivront : je me rendrai en-
» suite au camp turc où je protesterai contre
» l'inexécution du traité «.

Le maréchal, intimidé peut-être par ces menaces, ou laissant avec plaisir le comte de Neuperg s'engager dans une démarche qui pouvoit offenser l'empereur, ordonna au général Schmettau une entiere soumission à tous les ordres du comte, qui reçut bientôt dans la place les commissaires turcs. Le comte ne connoissoit pas encore le ressentiment du maréchal, & tous ses effets. Il étoit 5 Sept. chez le général Schmettau, lorsque le courier chargé des deux lettres de l'empereur du 21 & 22 Août, vint les lui remettre.

1739 Ce courier s'excusa du retardement, en disant qu'étant arrivé à Belgrade le 27 Août, il n'avoit pu les lui porter au camp des Turcs, dont ses ordres avoient interdit l'accès, & que M. le maréchal lui avoit ordonné de continuer sa route en Transilvanie.

M. de Neuperg fit sortir le courier, & dit au général Schmettau : » Voyez comme » la haine de Vallis lui a fait exécuter à la » rigueur l'ordre que j'avois donné en d'au- » tres vues. Il m'a laissé ignorer ce dont » les intérêts de l'empereur demandoient » que je fusse instruit ; il a voulu m'empê- » cher de recevoir de nouvelles instructions » de sa majesté ; il m'a perdu sans ressource ». Alors il donna les deux lettres au général.

Celui-ci les ayant lues : » Vous auriez » prévenu, lui dit-il, les effets de la haine » du maréchal en attendant la ratification » de l'empereur ; & vous vous seriez dis- » culpé vis-à-vis du ministre de la Porte

» & de celui de France, en leur disant que » M. de Vallis refusoit d'exécuter le traité, » avant que sa majesté impériale l'eut ratifié «. Le comte reconnut trop tard les fautes où son obstination & sa présomption naturelle venoient de l'entraîner. 1739

L'exécution du traité fut continuée. Dix bataillons & dix compagnies de grenadiers de la garnison allerent joindre l'armée au camp de Semlin. Le bacha de Romélie, nommé commandant de Belgrade, se rendit en cette ville. Il eut de fréquentes conférences avec le comte de Neuperg & le général Schmettau, pour régler le temps & l'ordre de la démolition des fortifications nouvelles. On convint que ce travail feroit fait dans trois mois pour les ouvrages de la ville, dans les six mois suivants pour ceux du château, & qu'on raseroit ensuite le fort qui est vis-à-vis Belgrade, au bord de la Save.

1739 M. de Neuperg ayant réglé ces articles retourna dans le camp des Turcs, pour y travailler au traité de paix. Mais le grand visir laissoit peu de temps pour la consommation de ce grand ouvrage. Il avoit fixé son départ au dix-sept Septembre; & déja les dispositions étoient faites pour la fourniture de chariots & de vivres nécessaire à son armée. Il fut proposé de ne traiter qu'à Nissa de la paix avec la Russie. On l'auroit peut-être différée jusques-là, si le comte de Neuperg n'avoit protesté qu'il ne signeroit point le traité avec la Porte, que l'on ne conclut en même temps avec la cour de Péterbourg.

Il sembloit impossible de faire ces deux traités en si peu de temps. Les Turcs soupçonnerent de nouveau le ministre impérial de peu de sincérité; ils crurent qu'instruit des victoires de l'armée russe, il essayoit de rompre les négociations sur des prétextes suggérés par l'envoyé Cagnioni.

Celui-ci avoit reçu des inſtructions graduées, pour les produire chacune à leur rang ſuivant les circonſtances. Il avoit été informé par M. de Villeneuve du progrès des conférences & négociations de M. de Neuperg avec le grand viſir. Il avoit été prié de déclarer ſes inſtructions, ſes pouvoirs, & les propoſitions qu'il étoit chargé de faire. Ce ne fut que le lendemain de la ſignature des préliminaires qu'il préſenta une lettre du comte d'Oſterman qui l'autoriſoit à rendre Azof démoli. Il paroît donc que la Ruſſie étoit peu diſpoſée à faire la paix; que ſon envoyé n'avoit cherché qu'à en retarder la concluſion : on pouvoit même ſoupçonner qu'il avoit prié M. de Neuperg d'intimider les miniſtres turcs par ſa fermeté; tandis que lui, de ſon côté, employoit à les rendre faciles aux vœux de ſa cour l'argent qu'il avoit ordre de répandre.

1739

1739 Le Marquis de Villeneuve remplit l'office de médiateur avec la plus grande activité. La démolition d'Azof étoit acceptée ; mais les Turcs vouloient que les environs fussent abandonnés. Cette demande étoit contraire aux instructions du comte d'Osterman. Le médiateur engagea l'envoyé à signer cette clause, sauf l'approbation de l'impératrice.

On disputoit aussi des limites. Les Russes réclamoient le traité de mil sept cent, & les Turcs celui du Prut. Il fut convenu en général de les régler sur les traités précédens, suivant une convention qui devoit être faite à Nissa. Les régistres de l'empire Ottoman étoient dans cette ville ; le grand visir vouloit les consulter.

Les ministres du Grand Seigneur multiplioient les difficultés. Ils refusoient à la Czarine le titre d'impératrice. Le réis effendi prétendoit qu'il ne convenoit point à la dignité de l'empire Ottoman que le traité

fût ſigné ſans reſtriction par le grand viſir, 1739
tandis qu'il ne le feroit par l'envoyé de Ruſſie que ſous condition. Il fallut imaginer un tempérament : ce fut celui de laiſſer le traité entre les mains du médiateur juſqu'après la ratification. Cinq mille ſequins donnés par M. Cagnioni contribuerent ſurtout à faire agréer cet expédient : ainſi l'argent de part & d'autre applaniſſoit les obſtacles.

On étoit à peine d'accord la veille du départ de l'armée turque. Toute la nuit fut employée à rédiger les deux traités, & les plénipotentiaires les ſignerent le lendemain à ſix heures du matin. Les conditions énoncées dans les préliminaires furent conſervées. 18 Sept.
On y ajouta la démolition des forts conſtruits ſur les rives du Danube vis-à-vis de Belgrade, l'obligation preſcrite aux Impériaux de ne point rétablir les fortifications démolies dans les lieux qui leur reſtoient ; le

1739 Danube & la Save conſtitués comme limites ; l'uſage des eaux commun aux deux nations dans les endroits où les rives de ces deux rivieres appartenoient d'un côté au Grand Seigneur, & de l'autre à l'empereur ; de ſorte que chaque nation ſe ſervît de la moitié voiſine de ſon bord pour la pêche, pour l'uſage des îles déja formées ou qui pourroient l'être, & pour l'établiſſement des moulins, du conſentement mutuel des gouverneurs des lieux : permis cependant de remonter les bateaux le long de la rive oppoſée, quand ils ne pouvoient l'être le long de l'autre côté ; les privileges accordés par les empereurs d'Allemagne pour l'exercice de la religion chrétienne ſuivant le rit catholique, & ſpécialement ceux de l'ordre de la rédemption des captifs, confirmés par le Grand Seigneur, & défenſes faites de moleſter les chrétiens, ſoit par inſulte, ſoit par exaction d'argent ; les eſ-

claves publics rendus de part & d'autre ; les esclaves particuliers rachetés à prix modique, convenu par les parties, ou déterminé par les juges des lieux, si les parties ne s'accordoient pas ; & dans le cas où les juges ne rendroient pas justice à cet égard, les esclaves délivrés, en prouvant par témoins ou par serment qu'ils avoient payé leur rançon. 1739

Il fut stipulé que les marchands des deux nations exerceroient librement, surement, & paisiblement le commerce dans les deux empires, en payant les droits d'usage ; que les Impériaux auroient l'entrée & la sortie libre des provinces de l'empire Ottoman, seroient protégés comme les autres chrétiens qui sont exempts de tribut, & principalement les François, les Anglois, & les Hollandois ; qu'ils pourroient aller, par le Danube & les états du Grand Seigneur, commercer jusques en Perse ; qu'il seroit enjoint

aux Algériens, Tunisiens, Tripolitains, &
1739 Dulcignotes, de s'abstenir de la piraterie, & de se conformer aux conditions de la paix; & que les marchands ottomans seroient protégés de même sur les terres des Romains; que les invasions, incursions, dévastations, dépopulations, seroient sévérement défendues & punies suivant la gravité du délit; qu'il ne seroit point accordé d'asyle aux malfaiteurs, aux rébelles & aux mécontens; que l'habitation destinée par la Porte à Michel Tchaski, & autres Hongrois qui s'étoient soustraits à la domination de l'empereur des Romains, seroient éloignées des frontieres; qu'il seroit envoyé de part & d'autre des ambassadeurs extraordinaires; qu'ils seroient reçus avec égalité de cérémonial, & porteroient chacun un présent convenable; que le kan de Crimée, & tous les Tartares, seroient astreints à s'abstenir de toute hostilité envers les sujets de l'empereur

péreur des Romains ; enfin que cette treve 1739
feroit de vingt-fept ans, à compter du jour de la fignature.

Le traité entre la Ruffie & la Porte fut figné le même jour. Il portoit qu'Azof & Taganrok feroient démolis ; que la Ruffie ne pourroit avoir de vaiffeaux ni fur la mer de Zabatche ni fur la mer Noire ; que le territoire des environs d'Azof refteroit défert, & ferviroit de barriere entre les deux empires ; que la Ruffie pourroit conftruire un fort vers l'île Circaffe près d'Azof, & les Turcs fur la frontiere du Couban ; que toute hoftilité feroit défendue & rigoureufement punie, foit dans les Ruffes & les Turcs, foit dans les Cofaques & les Tartares. Que les deux Cabardies refteroient libres ; mais que, fuivant l'ancienne coutume, la Ruffie en exigeroit des otages, & que la Porte pourroit employer le même moyen pour le maintien de la paix ; que, fi les

1739 peuples de ces deux pays offensoient une des deux puissances, elle seroit libre d'en demander & tirer vengeance. Suivant le même traité, tous les esclaves & prisonniers détenus alors dans les deux empires, & chez les Tartares, de quelque état & condition qu'ils fussent, excepté les Turcs faits chrétiens, & les Russes faits musulmans, devoient être rendus sans échange & sans rançon; les Russes, tant séculiers qu'ecclésiastiques, pouvoient aller librement visiter la sainte Cité de Jérusalem & autres lieux, sans payer de tribut. Les autres articles concernant le commerce & la sureté des deux empires furent à peu près les mêmes que dans le traité de l'empereur. Celui de la Russie portoit cependant que cette puissance ne pourroit commercer dans la mer Noire que sur des bâtimens turcs.

L'empereur mécontent de cette paix en punit les négociateurs. Le maréchal eut

ordre de ſe rendre à Zigoth, & d'y garder les arrêts. Il fut enſuite transféré au château de Glats. Le comte de Neuperg fut d'abord conduit à Raab, & enſuite au château de Grats. Le prince nomma des commiſſaires pour inſtruire le procès de ces deux généraux : celui du comte de Seckendorf, qui étoit en priſon depuis un an, n'étoit pas encore terminé. 1739

On accuſoit le maréchal de Vallis d'avoir mal-géré les affaires de la guerre ; mais, lorſqu'un général n'a manqué que d'habileté, celui qui l'a choiſi eſt le plus coupable. Quant au comte de Neuperg, on lui reprochoit de s'être rendu au camp des Turcs ſans demander des otages, d'avoir ſigné les préliminaires avec précipitation, de s'être éloigné des inſtructions contenues dans le précis que lui avoit envoyé M. de Sinzendorf, d'avoir cédé Belgrade avec une partie de ſes fortifications, & de n'avoir point

1739 eu aſſez de ménagement pour les intérêts de la czarine. Ces griefs étoient expoſés avec beaucoup d'amertume dans un reſcript qui fut envoyé à tous les princes & à la diete de l'empire.

On crut d'abord que le ſeul objet de ces plaintes étoit de ſatisfaire l'impératrice de Ruſſie, abandonnée par ſes alliés au milieu de ſes plus grands ſuccès. Mais la continuation du procès des généraux détenus dévoila d'autres vues. L'empereur & ſes miniſtres, humiliés par cette paix, s'efforçoient d'en rejetter tout le blâme ſur le comte de Neuperg. Cet ambaſſadeur avoit fait des fautes, mais on ne pouvoit pas dire ſans partialité qu'il n'eut pas ſuivi ſes inſtructions. L'empereur avoit toujours marqué le plus grand deſir de la paix. M. de Sinzendorf ſe plaignoit ſans ceſſe de la lenteur des négociations. Il écrivoit que les Turcs ne différoient de la terminer que pour refuſer la paix, s'ils

prenoient Belgrade, ou pour se prévaloir des offres avantageuses de l'empereur, s'ils ne pouvoient pas s'emparer de cette place. Un mémoire secret envoyé de Vienne à M. de Villeneuve ne paroissoit dicté que par la crainte de voir les Turcs faire leur paix séparément avec la Russie.

1739

La cour de Vienne craignoit toujours pour Belgrade. Le colonel Groff avoit offert au drogman de la Porte quatre cents mille florins pour conserver cette place à l'Empereur. M. de Sinzendorf avoit écrit au Marquis de Villeneuve que l'empereur l'autorisoit à conclure suivant les offres déja faites à l'égard de Belgrade, à moins que cette place ne fût hors de tout danger, & que les Turcs, manquant de vivres, ne fussent réduits à la nécessité de lever le siege, ou qu'ils n'eussent échoué en donnant l'assaut.

Quant à ce qui regardoit l'impératrice de Russie, M. de Sinzendorf avoit écrit au

comte de Neuperg, dans un précis daté du
1739 onze Août, que l'empereur ſe croyoit en droit d'autoriſer l'ambaſſadeur de France à conclure la paix en ſon nom avec la Porte, ſans qu'elle fut conclue en même temps entre cette puiſſance & la Ruſſie. Il obſervoit toutefois que ce miniſtre pouvoit ſtipuler un délai de quatre ou de ſix mois, pendant lequel l'impératrice ſe détermineroit à rejetter ou accepter l'ultimatum de la Porte.

Le marquis de Villeneuve penſa qu'il feroit plus convenable pour ſa majeſté impériale de manifeſter moins évidemment le deſſein d'abandonner ſon alliée l'impératrice de Ruſſie, & plus utile pour celle-ci de ne pas différer ſon traité de paix. Ce fut dans ce deſſein qu'il preſſa autant qu'il le put l'envoyé de Ruſſie de faire connoître les dernieres intentions de ſa ſouveraine; mais M. Cagnioni les déclara trop tard. L'ambaſſadeur de France, attentif à ne point

excéder les pouvoirs que lui avoit confiés l'impératrice, ne signa pour elle les préli- 1739 3 Octob. minaires & le traité de paix que sous la réserve de la ratification de cette souveraine. Ce fut aussi sous la même condition qu'il délivra l'acte de garantie du traité fait avec elle, parce qu'en le stipulant, il avoit excédé ses instructions. Au contraire, il garantit le traité de l'empereur sans attendre la ratification de ce prince, parce qu'il n'y avoit que cette garantie qui pût déterminer le grand visir à signer la paix.

Ce fut donc sans raison que l'empereur l'accusa de partialité pour la Russie. Le médiateur ne fut que juste à l'égard de cette puissance, qui pouvoit se regarder comme lésée par le traité ; si toutefois la paix pouvoit nuire. Le roi de France desiroit de procurer ce bien aux trois empires, & surtout à l'Ottoman. Son ministre seconda ses vues, & servit utilement l'empereur lui-

même qui ſe plaignoit le plus vivement. Ce
1739 prince pouvoit, il eſt vrai, réparer ſes pertes ; mais, s'il n'avoit employé que les mêmes généraux, Vienne auroit ſans doute vu les Ottomans à ſes portes. Et, quand la Ruſſie, toujours victorieuſe, auroit repris une partie de leurs conquêtes, l'empereur n'auroit pas eu des conditions de paix moins dures & moins humiliantes.

L'exécution du traité fut continuée. Les troupes impériales ſe ſéparerent au mois d'Octobre, & entrerent dans leurs quartiers. Il fut nommé des commiſſaires pour régler les limites des trois empires. Le grand viſir, ayant conſulté les régiſtres de Niſſa, trouva une grande différence entre les limites fixées par le traité de mil ſept cent que les Ruſſes vouloient ſuivre, & celui de mil ſept cent vingt que la Porte réclamoit. Il y eut auſſi des difficultés pour déterminer les limites de la Turquie & de l'empire d'Allemagne,

ainſi que pour interpréter différens articles du traité de paix. Il y en eut pour la reddition des eſclaves, & pour quelques déſordres commis par les troupes. On demandoit des réparations, des dédommagemens, des terreins non-compris dans les traités. La ſageſſe de M. de Villeneuve rapprochoit toujours deux partis qui tendoient à s'éloigner. Le mécontentement de l'empereur multiplioit les obſtacles, & inſpiroit des craintes aux Turcs; tandis que la Ruſſie, peu ſatisfaite de la faveur que les Turcs avoient à la cour de France, paroiſſoit diſpoſée à s'en venger ſur la Suede dont elle n'ignoroit pas les liaiſons avec la France & la Turquie. Pluſieurs officiers ſuédois avoient ſervi en Pologne contre la Ruſſie dans la guerre précédente; & la Suede, pendant celle-ci, avoit envoyé des armes à Conſtantinople, formé des magaſins en Finlande, fait paſſer en ce pays près de dix mille hom-

1731.

1739 mes, & par ces préparatifs, retenu l'armée du maréchal de Lascy sur les frontieres d'Ukraine. Elle avoit même fait passer à Constantinople le major Sinclair, pour commencer des négociations qui devinrent funestes à son envoyé. Cet événement intéressant mérite d'être connu dans tous ses détails.

15 Avril. Sinclair partit de Constantinople le quinze Avril mil sept cent trente-neuf, pour revenir à Stockolm. Il étoit accompagné d'un marchand françois nommé Couturier. Lorsqu'il passa par Kotchim, le bacha qui en étoit commandant lui fit lire une lettre écrite en polonois. Elle portoit qu'on avoit promis une grande récompense à celui qui arrêteroit le major Sinclair, qu'on l'attendoit à Lemberg, & qu'il devoit se garder de suivre cette route.

Cet avis fut confirmé par un Polonois venant de Varsovie, qui avoit servi le mi-

niſtre de Pologne auprès de la Porte ottomane. Il dépoſa qu'un Grec, habitant de Lemberg, l'avoit aſſuré pluſieurs fois qu'on attendoit le major Sinclair, & que ce Grec lui avoit paru déterminé à ne pas négliger l'occaſion de gagner quelques centaines de ducats, s'il pouvoit avoir connoiſſance du paſſage de l'officier ſuédois. 1739

Ce complot n'étoit que trop certain. Le duc de Courlande & le comte d'Oſterman, voulant ſavoir l'objet des négociations de M. de Sinclair, avoient réſolu de le faire arrêter, pour s'emparer de ſes papiers, & envoyé des ordres à cet égard au maréchal de Munick. C'étoit bien le cas de répondre: » Donnez-moi des ordres que je puiſſe » exécuter ». Le bacha de Kotchim conſeilla au major de paſſer par Staniſlav, réſidence de M. Potoki, grand général de la couronne, le fit eſcorter juſqu'à cette ville, & lui donna des lettres pour le Palatin de Kiov,

1739 Sinclair arrivé à Staniſlav dit à un cavalier
1 Juin. que lui avoit donné pour guide l'officier polonois qui commandoit dans la petite ville de Sténac, de le mener à une auberge. Ce cavalier le conduiſit chez un Juif qui étoit voiſin de la demeure du colonel ruſſe Darefsky. Auſſi-tôt les valets du ruſſe arrivant dans l'hôtellerie, ſous prétexte de boire du brandevin, conſidérerent très-attentivement le major ſuédois & ſon compagnon de voyage. Ils en rendirent compte à leur maître, qui fit partir à l'inſtant ſon ſecrétaire pour Lemberg.

Peu après l'arrivée des voyageurs, un lieutenant ruſſe les conduiſit chez l'adjudant général Sabas, qui les reçut poliment. Un des officiers qu'ils y trouverent leur demanda leur nom, leur état, & leurs paſſe-ports. Ils répondirent que Sinclair étoit un gentilhomme ſuédois, & Couturier un marchand françois : les paſſe-ports ne contenoient pas

d'autres qualifications. On infifta vis-à-vis de Sinclair en lui demandant s'il n'étoit pas militaire & ajoutant qu'il en avoit l'extérieur. Il répondit qu'il ne l'étoit pas ; & celui qui l'interrogeoit dit alors qu'on donnoit fouvent des paffe-ports à des officiers, comme s'ils étoient marchands. On fit auffi quelques queftions à Couturier fur fon paffeport. Enfuite le lieutenant qui les avoit amenés les contraignit d'aller boire avec lui dans fa chambre, & parut avoir deffein de les enivrer pour les faire parler ; mais il s'enivra lui-même, & les délivra ainfi de fes importunités. 1739

Le lendemain ils obtinrent fans difficulté des paffe-ports du grand général Potoki, avec une inftruction fur la route qu'ils devoient tenir, & un ordre général aux commandans militaires de les faire efcorter dans toute la Pologne.

Ils quitterent Staniflav, & n'en étoient pas fort loin, lorfque deux perfonnes à 3 Juin.

cheval les joignirent, & les saluerent très-
1739 poliment. L'un étoit un petit garçon vêtu de blanc qu'ils avoient vu à Stanislav chez le colonel Russe; l'autre portoit la livrée de ce colonel. Après avoir dit quelques mots à l'escorte, ces deux hommes prirent les devants. Un des soldats polonois dit à Sinclair que c'étoit un des officiers de la garnison de Stanislav avec son domestique, & qu'ils étoient pressés, disoient-ils, de se rendre à Lemberg. Cependant ils resterent en arriere dans une petite ville que Sinclair traversa quelques heures après.

Cet officier remarquoit à chaque changement d'escorte que ceux qui étoient relevés disoient quelques mots très-bas à ceux qui les remplaçoient : il paroissoit donc qu'ils avoient des ordres verbaux à se communi-
7 Juin. quer. Arrivé à Loughensko, il présenta au gouverneur de cette ville les ordres du grand général, & en obtint une escorte. Tandis

qu'il l'attendoit, il se présenta un Juif qui demanda au laquais de Sinclair quel chemin son maître se proposoit de tenir; disant, avant d'avoir eu la reponse, qu'un autre Juif de Gniev vouloit profiter de l'escorte. La demande parut suspecte. Le Juif interrogé par le gouverneur, à la sollicitation de Sinclair, donna des réponses ambigues, parut effrayé, dit qu'un autre Juif l'avoit engagé à prendre cet éclaircissement en lui donnant trois rixdalers. Le gouverneur fit arrêter cet homme, & promit de ne le mettre en liberté que vers le soir du lendemain. 1739

Les deux voyageurs, continuant leur route, furent joints à Gogov par un cavalier que leur envoyoit le gouverneur de Loughensko, pour les informer qu'ils étoient suivis par quelques personnes déguisées en cosaques. Ils se hâterent d'arriver à Holstin sur les frontieres de la Silésie, & leur escorte, avant de les quitter, les accompa- 8 Juin. 9 Juin.

1739 gna jusqu'à deux mille dans cette province.

Ils allerent ensuite à Loublinits, où ils se proposoient de rester peu de temps ; mais il leur fut enjoint de ne pas sortir de cet endroit, jusqu'à ce qu'un commissaire eut visité leurs passe-ports, & se fut assuré qu'ils ne venoient pas d'un endroit infecté de peste. Ils furent donc visités par le commissaire, reçurent de lui un passe-port pareil à celui que leur avoit donné le général Potoki,

13 Juin. & se rendirent à Breslau.

Sinclair y logea dans le fauxbourg à l'Epée-d'or, chez un aubergiste nommé Jean Theiler. Il choisit cette hôtellerie, afin que personne ne sut qu'il venoit de Constantinople, & qu'il avoit dessein de séjourner deux jours, pour attendre le départ de la poste ordinaire, qui étoit plus sûre & moins

…undi 15 …in (25). dispendieuse. Mais, ayant appris qu'elle ne partiroit que dans quatre jours, il demanda des chevaux de poste extraordinaires.

Son

Son laquais, nommé Bunek, étoit de Breslau. Il avoit obtenu son congé, & un nommé Scholts l'avoit remplacé. Bunek, ayant sa liberté, s'en alla dans sa famille; mais ce ne put être sans que les magistrats en fussent instruits. Le directeur comte de Schafgotch, apprenant que cet homme venant de Constantinople n'en avoit pas fait sa déclaration, le fit venir à l'hôtel-de-ville, l'interrogea sur toutes les circonstances du voyage de son maître, lui demanda ses passeports, & le retint en prison pendant trois semaines. 1739

Sinclair, informé de ce qui se passoit à l'égard de son laquais, se hâta d'envoyer chercher les chevaux qu'il avoit demandés. Il se préparoit à partir, lorsque le chancelier du couvent de S. Vincent, dans la jurisdiction duquel étoit l'hôtellerie, s'y transporta par ordre du comte de Schafgotch. Il y dressa un procès-verbal, & in-

1739 terrogea d'abord & séparément la maîtresse de l'hôtellerie, puis le major, ensuite le marchand. Il leur fit ôter leurs armes, & garder la porte de leur chambre par deux sentinelles. Il visita très-exactement toutes leurs lettres, tous leurs passe-ports, excepté celles du Grand-Seigneur & de son visir que Sinclair tenoit dans un coffre. L'officier de justice voulut prendre un rouleau de papiers contenant les pouvoirs & instructions du roi de Suede, écrites par ce prince même, pour les faire voir au comte de Schafgotch; mais le major s'y opposa en disant qu'il les présenteroit à M. le directeur, s'il le desiroit.

Le chancelier porta cette procédure au comte de Schafgotch, & dit devant le laquais de Sinclair que son maître avoit sûrement quelque ennemi dans Breslau. Le comte le renvoya quelques heures après à l'hôtellerie pour faire au major des excuses de

ce qui étoit arrivé, & lui dire que la crainte 1739
de la peste avoit fait donner les ordres les plus rigoureux d'arrêter toutes les personnes venant de l'étranger, mais qu'il étoit libre de continuer sa route.

Sinclair protesta de nouveau contre le traitement qu'il venoit d'éprouver, & partit 16 Juin.
le lendemain pour Grünberg, par le chemin de Neumark.

Le même jour, deux étrangers suivis de 17 Juin.
quatre hommes revêtus de livrées, venant par le chemin d'Oels & de Vartemberg, arriverent à Breslau vers les dix heures du matin. Ils descendirent au cerf-bleu, & se dirent officiers russes. L'un d'eux nommé le capitaine Kutler avoit un habit verd; l'autre, qu'on nommoit le lieutenant Lévitski, étoit vêtu de rouge: la livrée étoit brun-roux avec le galon rouge & bleu. Un des quatre hommes qui la portoient dit qu'il étoit bas-officier, que les autres étoient dragons, & qu'il y

1739 en avoit deux allemands & deux ruſſes.

Les officiers témoignerent beaucoup d'empreſſement pour voir le directeur Schafgotch. Ils déclarerent qu'ils étoient des officiers ruſſes qui venoient lui communiquer des affaires très-importantes. Le comte leur ayant fait demander par ſon coureur quel étoit l'objet dont ils vouloient l'entretenir, ils lui écrivirent une lettre, & n'eurent audience qu'à huit heures du ſoir. Il les fit prier par un page de ſe rendre chez le chancelier, où il tint pour eux une ſéance extraordinaire.

Il ne lui célerent point qu'ils pourſuivoient un major ſuédois, nommé Sinclair, venant de Conſtantinople, pays ennemi; que cet officier étoit porteur de dépêches dangereuſes; qu'il venoit de négocier des conventions qui intéreſſoient toute la chrétienté; qu'ils avoient ordre de l'arrêter; qu'on leur avoit dit qu'il étoit parti de Breſlau ce même

jour, & qu'ils le prioient de les feconder 1739
promptement. Alors le comte leur communiqua une lettre qui portoit que le major Sinclair, fi les Ruffes parvenoient à l'arrêter, feroit détenu, mais d'une maniere décente & convenable ; que fes effets & papiers feroient fcellés avec fon propre cachet, & celui du directoire, après qu'on auroit pris un relevé des fufcriptions de toutes fes lettres; mais que ni lui ni fes effets ne feroient livrés que par les ordres du directeur, auquel on devoit donner à l'inftant même de la détention une information détaillée.

Les Ruffes revenus à leur auberge reçurent bientôt leurs paffe-ports, & partirent vers minuit avec leurs quatre laquais & deux poftillons : les portes de la ville refterent 16 Juin.
ouvertes jufqu'à cette heure par ordre du magiftrat. Ils furent enrégiftrés à la pofte, l'un fous le nom & titre du baron de Kutler capitaine, l'autre fous celui de Lévitski

1739 lieutenant ; & l'on fut ensuite qu'un nommé Kutler étoit en effet depuis huit ou neuf ans au service de Russie. C'étoit un gentilhomme catholique de la Haute Silésie. Il avoit fait des études aux Jésuites de Breslau, & connoissoit dans cette ville le médecin Helvic, chez lequel il attendit l'audience du comte de Schafgotch : ce fait a été certifié par le médecin & par sa femme.

Kutler étoit de grandeur médiocre. Il avoit le visage long & blême, portoit ordinairement la tête penchée, étoit âgé d'environ trente ans. Sa mere vivoit encore, & ne demeuroit pas loin de Rabor. Il étoit capitaine au régiment d'infanterie de Boutler, & avoit suivi avec quelques autres officiers M. Braun, colonel du régiment de Kiov, qui étoit parti vers la fin d'Avril de la ville du même nom, pour se rendre à l'armée de l'empereur. Il y avoit déja longtemps que ce Kutler croisoit aux environs

de Jaroſlav, de Cracovie, & de Varſovie, 1739
diſant qu'il voyageoit pour ſon plaiſir, qu'il alloit renoncer au ſervice ruſſe, & ſe retirer chez lui.

Quant à ſon camarade; un gentilhomme polonois, habitant de Lemberg, aſſura que les officiers ruſſes qui pourſuivirent le major ſuédois étoient de la garniſon de cette ville, & qu'un d'eux étoit nommé Lévitski. Un autre gentilhomme polonois du même lieu, & un nommé Briatſio Voutico Smiriot, qui faiſoit auprès du prince Ragotski l'office de drogman, confirmerent ce témoignage, & dirent que Lévitski étoit poroutchik ou lieutenant du régiment de Rokiskipolk, cavalerie. Pluſieurs lettres dignes de foi venues de la même ville aſſurerent qu'il étoit de notoriété publique qu'un polonois nommé Lévitski, officier au ſervice de Ruſſie, étoit un de ceux qui avoient pourſuivi Sinclair; qu'il habitoit Lemberg, lorſque l'officier

1739 suédois passa en Pologne, & qu'il en partit furtivement. Ces témoignages réunis à ceux des quatre hommes en livrées & du régistre de la poste ne laissent pas lieu de douter que le second de Kutler n'ait été ce Lévitsky. Il étoit grand, robuste, bienfait, âgé de vingt à vingt-cinq ans, ayant les cheveux noirs : Nisna étoit sa patrie.

Dès que le secrétaire de Darevski leur eut appris l'arrivée de Sinclair, ils sortirent de Lemberg avec un Juif de cette ville qui s'associa un autre Juif, afin que l'un put veiller sur le major suédois, & l'autre faire l'office de courier pour donner les avis. Kutler & Lévitski avoient pris d'abord deux chemins différens; mais ils se réunirent lorsqu'ils surent que Sinclair alloit à Breslau.

Ces deux Russes & leurs gens sortis de cette ville s'informoient sur toute leur route du major suédois, dont ils parloient comme d'un espion qu'ils poursuivoient pour l'ar-

rêter & le faire périr. Ils apprirent à Neuftœdel que Sinclair étoit passé il y avoit environ deux heures, & qu'il suivoit le chemin de Grünberg. A la vue des ordres du directoire impérial dont ils étoient porteurs, on leur donna promptement des chevaux & deux postillons. Ils demanderent en route à l'un de ceux-ci combien il y avoit de Neuftœdel aux frontieres de Saxe, & à celles de Pologne. Le postillon leur dit que la Pologne étoit à quatre mille & la Saxe à trois. Ils exciterent ces deux hommes à faire diligence en promettant à chacun d'eux un ducat, s'ils atteignoient celui qu'ils suivoient depuis si longtemps. Ils ajouterent que le voyage leur coûtoit déja plus de cinq cents ducats.

1739

Sinclair & Couturier couroient en chaise de poste. Ils traversoient vers les trois heures de l'après-midi le petit village de Zauche, à trois mille de Neuftœdel & un mille de

1739 Grünberg, lorſqu'ils furent apperçus par les Ruſſes. » Voilà notre maraud, dit Kutler à » ſes poſtillons; celui qui eſt du côté droit ». Les Ruſſes rallentirent leur pas en traverſant le village, & ſe remirent au grand galop, quand la chaiſe en fut ſortie. Sinclair, les ayant apperçus, demanda au poſtillon qui le menoit s'il les connoiſſoit : cet homme répondit que non; mais qu'il voyoit parmi eux un de ſes camarades. Il ajouta qu'il n'y avoit rien à craindre : » c'eſt peut-être, dit-» il, une précaution que le gouverneur de » Breſlau prend pour votre ſûreté. »

Lorſque la chaiſe eut repris le grand chemin à une portée de fuſil du village; les Ruſſes vinrent l'entourer en ſe plaçant trois de chaque côté : ils avoient tous des piſtolets tant à la ceinture qu'à l'arçon de la ſelle, & portoient auſſi des épées ou des ſabres. L'un d'eux ordonna au poſtillon d'arrêter; alors Kutler s'avança, ſaluant très-poliment le

major, lui demanda en françois s'il ne venoit pas de Breslau, & s'il n'étoit pas M. Sinclair? oui répondit le Suédois. » Je me » vois avec peine, répartit le Russe, obligé » de vous annoncer qu'il faut retourner sur » vos pas: vous savez que, lorsqu'un homme » d'honneur est chargé de quelques ordres, » il doit les exécuter «. En même temps il ordonna au postillon de tourner. Sinclair lui ayant demandé quels étoient ces ordres, le Russe répondit avec beaucoup de marques de politesse: » Vous les verrez, Monsieur, » au premier endroit commode, & reconnoîtrez que vous n'êtes pas entre les mains » de voleurs de grand chemin ». 1739

Ils repasserent le village de Zauche, & prirent le chemin de Christianstadt par Heide & Furstenau. A ce dernier endroit, Couturier remarqua que l'officier russe donnoit des ordres secrets. Quelques momens après, il lui témoigna combien il étoit surpris

1739 de ſe voir détenu comme un priſonnier; après avoir préſenté au gouverneur de Breſlau un paſſe-port du Marquis de Villeneuve, ambaſſadeur de France à Conſtantinople, dont la protection méritoit les plus grands égards; ſur-tout en ce moment où il faiſoit l'office de médiateur entre la Porte & les puiſſances chrétiennes contre leſquelles elle étoit en guerre : La réponſe de Kutler fut un ſourire dédaigneux.

Lorſqu'il fut un peu plus loin, Sinclair lui demanda pluſieurs fois à voir ces ordres dont on lui parloit : on lui promit que ce ſeroit à la ville prochaine. Le major & Couturier, inſiſtant de nouveau, dirent qu'ils vouloient enfin ſavoir ſur quel ordre ils étoient arrêtés, & à quel endroit on les menoit. Alors Kutler leur montra un papier ſur lequel étoit un grand ſceau. Il l'ouvrit à moitié en leur diſant : » les voilà, puiſque » vous les voulez voir. Ils portent que, Sin-

» clair étant chargé de mémoires que l'on 1739
» tient pour dangereux, il eſt enjoint à moi,
» Kutler, de l'arrêter par-tout où je le pour-
» rai joindre, & de m'aſſurer de la vérité «.

Sinclair objecta que ſes papiers avoient été viſités à Breſlau, & Kutler répondit que cet examen ne paroiſſoit pas avoir été fait avec aſſez de ſoin; mais qu'ils n'avoient rien à craindre, que les lettres des têtes couronnées étoient toujours reſpectées, & que, s'il n'avoit pas d'autres papiers, la commiſſion ſeroit bientôt faite. » Au reſte, ajouta-t-il, » vous ſavez bien que ceux qui ſont aux » arrêts remettent leurs armes ». Les deux priſonniers, ne prévoyant pas qu'ils duſſent en avoir beſoin, livrerent celles qu'ils avoient.

Kutler envoya enſuite un de ſes poſtillons dire au maître de poſte de Neuſtœdel qu'ils avoient trouvé celui qu'ils cherchoient, & le maître de poſte fit paſſer auſſi-tôt cette nouvelle au directoire de Breſlau. Les ma-

1739 gistrats avoient beaucoup d'inquiétude sur le sort du major suédois. Dès qu'ils le surent entre les mains des officiers russes, ils firent partir un courier chargé d'une lettre pour ces officiers. Cet homme disoit sur la route que c'étoit un ordre, & que, s'il pouvoit les joindre assez promptement, il sauveroit la vie au major Sinclair.

Les Russes, étant arrivés à un bois qui étoit à deux milles de Zauche, y firent entrer la chaise & s'arrêterent à vingt pas du chemin. Ils renvoyerent un guide qu'ils avoient pris à Furstenau. Ensuite ils voulurent visiter les effets de Sinclair. Celui-ci fit quelques représentations, & donna les clefs à Kutler. Alors le Russe, d'un ton irrité, commanda qu'on ouvrit les coffres. Mais à l'instant il changea de pensée, disant qu'ils trouveroient un lieu plus commode. Ils se remirent donc en chemin. Les deux officiers toujours auprès de la chaise consultoient entre eux, & demar-

doient souvent au postillon s'ils étoient loin des frontieres. 1739

Vers les huit heures du soir, ils parvinrent à l'extrémité du bois, & découvrirent de loin la petite ville de Naumbourg. A cette vue Sinclair & Couturier sentirent quelque joie: Kutler fit arrêter ici pour la troisième fois, disant qu'il ne vouloit pas donner les deux prisonniers en spectacle à toute la ville en y entrant de jour; qu'ils pouvoient l'attendre dans le bois jusqu'à la nuit, & qu'il alloit à Naumbourg chercher un logement. Il partit aussi-tôt suivi d'un seul postillon. Lorsqu'ils furent éloignés, le Russe demanda au postillon s'il y avoit des troupes dans la ville, & si l'on pouvoit toujours passer sur le pont. Le postillon, qui l'ignoroit, en fit la demande à un homme qu'ils rencontrerent. Celui-ci répondit qu'on passoit le pont librement & en fureté; mais qu'il n'y avoit point de garnison dans Naumbourg, & Kutler parut fâché qu'il n'y en eut pas.

1739 Lorſqu'il fut dans la ville, il renvoya le poſtillon dire aux autres qu'ils pouvoient ſuivre. Mais auſſi-tôt il le rappella, pour lui dire qu'ils marchaſſent lentement & n'arrivaſſent à la ville qu'à nuit obſcure, parce qu'alors il finiroit ſon affaire avec Sinclair, & viſiteroit ſon coffre. Kutler revint bientôt à la chaiſe & Sinclair lui demanda s'il avoit trouvé un bon logement. » Oui, » répondit le Ruſſe, quoiqu'un peu étroit; » & nous aurons à ſouper. Maintenant » continua-t-il, après avoir dit quelques » mots à part à Lévitski, la viſite peut ſe » faire, mais auparavant, dit-il en s'adreſ-» ſant à Couturier, il faut que je vous parle.» En même tems il s'éloigna, & celui-ci le ſuivit à vingt pas de la chaiſe. Kutler, ayant lu dans ſes tablettes, lui demanda s'il n'étoit pas M. Peiner Couturier, commis à Conſtantinople. Je ſuis, répondit-il, Couturier, & non pas mon commis Peiner; quel-

que

que bienveillance que j'aie pour lui, j'aimerois mieux qu'il fût ici que moi. Le Russe lui répéta qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'ils n'étoient pas avec des voleurs. Il lui demanda ensuite, quelles sont vos affaires? Pourquoi allez-vous à Stockholm? & comment avez-vous connu Sinclair? Vous pouvez, lui dit Couturier, vous être instruit de ces particularités par l'interrogatoire que j'ai subi à Breslau; mais, si vous le voulez savoir de moi-même, vous allez être satisfait. Alors il répondit aux questions du capitaine russe, & finit en disant que l'envoyé de Suede à Constantinople avoit présenté le major Sinclair aux ministres étrangers, comme un officier du plus grand mérite, & qu'ils en avoient tous pris & conservé cette idée. Je vois, lui dit alors Kutler, qu'il a aussi votre confiance : vous pourriez cependant être en meilleure compagnie. Vous me paroissez un honnête homme, & lui ne l'est 1739

1739 pas. Cet eſpion-là nous a coûté bien de l'argent & bien de la peine.

Il revint à la chaiſe, & ordonna la viſite. Mais, dit-il, que celui dont on examinera les effets ſoit ſeul préſent, & que les autres ſe tiennent à l'écart : enſuite il parla quelque temps à Lévitski.

Sinclair & Couturier employerent ces momens à s'entretenir : celui-ci étoit dans la plus violente inquiétude. Le major tâchoit de le raſſurer, & lui témoignoit combien il étoit affligé de le voir partager cette malheureuſe fortune. Ils vont ſans doute, ajouta-t-il, vous laiſſer aller ; mais ils m'enverront, moi, plus loin que Stockholm. Si vous y arrivez bientôt, comme je l'eſpere, faites-moi l'amitié de dire & de certifier que je ne ſuis en aucune maniere la cauſe de mon malheur.

Kutler étant revenu prit Sinclair à part, lui parla quelques momens, & pria Coutu-

rier de s'éloigner avec Lévitski : alors le coffre du major fut ouvert. Un des postillons en tira deux lettres cachetées que l'officier russe examina, mais sans les ouvrir. Il parut desirer qu'on ôtât du coffre tous les effets. Ensuite, changeant d'idée, il demanda où étoient les papiers. A gauche, au fond, dit Sinclair. S'ils y sont certainement, répartit Kutler, nous les y trouverons toujours. Le major l'en assura & referma le coffre. On visita aussi le porte-manteau, où l'on ne trouva que du linge. 1739

Les deux officiers russes se parlerent ensuite quelques momens, & appellerent Couturier. En même temps, Lévitski, ayant regardé sur toutes les avenues, conduisit Sinclair à l'écart dans un petit taillis, & deux des soldats les suivirent. A peine Couturier avoit-il ôté à moitié la chaîne de sa valise, qu'il vit une lumiere & entendit un coup d'arme à feu vers l'endroit où étoit Sin-

1739 clair. Il demanda ce que c'étoit. Rien ; dit Kutler d'un air agité ; refermez votre valise ; nous la visiterons ailleurs. Au même instant Couturier & un des postillons virent Sinclair sauter entre les arbres avec assez de force, se tourner vers eux, & Couturier l'entendit prononcer en français, *mon Dieu, Jesus, mon Dieu.* Alors Lévitski appellant ses soldats courut avec eux le sabre à la main sur le Suédois, & on entendit les coups dont ils le frappoient.

Couturier plein d'effroi attendoit la mort à chaque instant, & demandoit la vie. Kutler, qui étoit allé au lieu de l'exécution, l'assura en revenant qu'on ne lui feroit aucun mal, pourvu qu'il gardât le silence ; Couturier supplia aussi Lévitski en langue latine de lui accorder la vie & la liberté. Lévitski lui répondit : » *Ne timeas. Peccatum esset* » *contra spiritum sanctum male facere viro* » *probo sicut te. Iste habuit quod merebat.*

» *Erat inimicus magiſtri : inimicus magiſtri*
» *eſt inimicus Dei ; & puto me non peccaſſe* 1739
» *interficiendo eum.* C'eſt-à-dire, ne craignez rien. Ce feroit pécher contre le Saint-Eſprit que de faire du mal à un honnête homme comme vous. Celui-là n'a eu que ce qu'il méritoit. Il étoit ennemi du maître ; l'ennemi du maître eſt l'ennemi de Dieu : & je ne crois pas avoir péché en le tuant ». Un des poſtillons voulut aller à l'endroit de l'aſſaſſinat. Kutler le rappella en jurant & en l'injuriant. Il cria que tous ſes gens montaſſent à cheval, & demanda ſi on avoit fouillé le major. On lui répondit qu'il l'avoit été, mais qu'il ne s'étoit trouvé aucune lettre dans ſes poches. Lévitski ſe mit dans la chaiſe avec le négociant françois, & les ſoldats l'entourerent. En ce moment on entendit dans le bois un profond ſoupir. Auſſi-tôt le lieutenant ruſſe y envoya deux ſoldats pour conſommer le

1739 meurtre, si le malheureux Sinclair respiroit encore.

Kutler ayant pris les devants avec un postillon, celui-ci l'interrogea sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard de l'événement dont il venoit d'être témoin. Soyez tranquille, dit le Russe, & ne parlez pas avant que nous soyons à Neustœdel ; celui que nous avons expédié ne méritoit pas d'être parmi d'honnêtes gens.

La chaise arriva vers dix heures du soir à Cristianstadt. Les Russes s'y arrêterent deux heures pour se reposer; mais, tandis qu'ils dormoient, deux de leurs soldats gardoient Couturier. Ils prirent ici deux chariots, l'un pour eux & le marchand françois, l'autre pour leur équipage, & suivirent par Sorau & Triebel le chemin de Dresde.

Le malheureux Couturier, respirant à peine entre ces deux assassins, s'abandonnoit aux plus sinistres idées. Ils m'ôteront aussi

la vie, se disoit-il ; ils ne different de me tuer que pour ne pas laisser deux cadavres si voisins l'un de l'autre ; mais encore quelques pas, j'aurai le même sort. Les deux Russes le voyant morne, pensif, & tremblant d'horreur & d'effroi, lui parloient l'un en latin & l'autre en françois, puis parloient entre eux polonois ou russe. Kutler lui répéta qu'il n'avoit rien à craindre ; mais il lui prescrivit de ne parler à personne, & de ne faire aucune question ni sur eux, ni sur leur pays, ni sur l'endroit où ils alloient. » Vous ne le saurez jamais, ajouta-t-il ; &, » si par quelque moyen vous échappiez de » nos mains ; vous avez vu par vous-même » que nous savons trouver ceux que nous » cherchons. Vous ferez donc mieux de » garder le silence, & d'attendre que nous » vous relâchions ; alors vous pourrez dire » *tout ce que diable vous voudrez* » : ce furent ses propres termes.

1739 Les deux officiers russes voulurent persuader à Couturier que leur dessein n'avoit pas été d'ôter la vie au major Sinclair ; qu'ils vouloient seulement lui lier les mains derriere le dos, & lui mettre un baillon ; mais qu'il avoit fait quelques pas en arriere & tiré sur Lévitski un coup de pistolet. Je suis surpris, dit le négociant, que Sinclair ait eu un pistolet à mon insçu ; mais vous devez l'avoir, ajouta-t-il, faites le moi voir. Kutler répondit qu'on n'avoit pas pu le trouver, & qu'il craignoit que le mort n'eut pas été fouillé avec assez d'exactitude : il avoit peut-être, dit-il, quelques poches secrettes.

Ils arriverent à un bois dans lequel étoit une petite maison voisine du chemin. Ils y entrerent, fermerent les portes, & visiterent les effets de Sinclair. Kutler, ayant trouvé les lettres du Grand Seigneur & du visir, demanda au négociant ce que c'étoit. Couturier dit qu'il ne le savoit pas, qu'il croyoit

que c'étoient quelques modeles d'écriture turque & autres bagatelles que l'envoyé de Suede faisoit passer à quelques-uns de ses amis. Lévitski en ouvrit une, & Kutler voyant les caracteres turcs & la suscription; » ah! dit-il avec joie, ce sont des lettres du » sultan; je ne donnerois pas ceci pour cent » mille roubles. « Ils trouverent dans le coffre le portrait de l'envoyé & celui du major Sinclair, avec plusieurs autres effets. Couturier leur dit qu'il y en avoit que le ministre de Suede envoyoit à ses parens, & qu'il les lui avoit recommandés aussi bien qu'à Sinclair. Il les pria donc de les lui remettre, pour les porter à leur destination : mais Kutler répondit qu'il devoit être content d'avoir ce qui lui appartenoit suivant la déclaration que le major en avoit faite. Quant aux portraits, dit-il, ils peuvent nous servir, & en même temps il les prit. Couturier représenta qu'une partie de l'argent qui

1739

1739 étoit dans le coffre lui appartenoit. Kutler lui répondit, » les héritiers du mort vous le » rendront. Nos gens ont bien mérité ce bu- » tin ; nous l'avons déja partagé entre eux. « Ils se remirent ensuite en chemin, couru-
19 Juin. rent toute la nuit, & arriverent à Dresde au lever du soleil.

Ils s'y arrêterent dans une auberge du fauxbourg. Là Kutler visita les effets de Couturier avec le plus grand soin, se fit lire par lui-même une partie de ses papiers, les prit tous, même ses passe-ports, & partagea les habits & le linge de Sinclair avec Lévitski, demandant de temps en temps au négociant françois quelle en étoit la valeur, afin que les parts fussent égales. Ensuite ils s'habillerent pour aller en ville, & prirent des habits du major suédois : Couturier, qui étoit présent lorsque Kutler changea de chemise, remarqua qu'il avoit des raies rouges sur le dos. Kutler prit aussi la perruque de

Couturier ; &, faisant un paquet de tous ses papiers, ils les remit à un des soldats. C'étoit celui qui avoit eu l'épée de Sinclair, parce qu'en l'assassinant il avoit brisé la sienne. 1739

Ils sortirent & laisserent trois soldats avec le négociant. Celui-ci demanda instamment que son passe-port au moins lui fut remis ; mais Kutler répondit que le tout lui seroit bientôt rendu ; qu'il espéroit le mener à un homme dont il seroit bien reçu. Ils revinrent le soir à onze heures, dans un carosse à six chevaux, & vêtus d'autres habits. Ils s'étoient, dirent-ils, fort amusés de la frayeur de Couturier ; & un homme grave leur avoit dit qu'ils pouvoient bien à présent lui ordonner de se taire & le laisser aller. Comment pouvons-nous savoir, ajouta Kutler, si vous n'avez pas de mauvais desseins contre nous ? Vous savez ce qui en est, répondit Couturier, & vous pouvez bien en effet me laisser en liberté. Pas encore, lui dit le

1739 Russe. Je veux lire tous les papiers, surtout une lettre fort longue, & qui est en chiffres : la prudence demande que je vous accompagne encore quelques milles.

20 Juin. Ils quitterent Dresde à trois heures du matin, toujours accompagnés des quatre soldats, & arriverent vers six heures au fort de Sonnenstein. Ils se rendirent aussi-tôt chez le lieutenant-colonel Rantski, commandant en second, & lui présenterent un ordre. Cet officier le lut deux ou trois fois, en les considérant très-attentivement. Ensuite ils quitterent ce lieu, & y laisserent Couturier, en lui promettant qu'il seroit bientôt en liberté.

30 Juillet. Cependant il fut détenu dans ce fort pendant cinquante-six jours. Ce fut le trente Juillet seulement que M. Keiserling, ministre de Russie à la cour de Saxe, demanda par un *pro memoria* que le négociant françois

13 Août. fut interrogé sur quelques faits. Quatorze jours après, l'auditeur général de Saxe vint

lui faire trente-huit queſtions, auxquelles il fit autant de réponſes qu'il confirma par le ferment. Le ſeize Août, on lui rendit ſes effets, ſes armes. Il fut conduit à Dreſde chez le miniſtre de Ruſſie; parce qu'ayant été mis en priſon, dit l'auditeur, ſur la demande de ce miniſtre, il devoit lui être préſenté. M. Keiſerling lui fit beaucoup de complimens, & l'obligea de recevoir cinq cents ducats pour continuer ſon voyage. Couturier ſe mit auſſi-tôt en route, & vint à Stockholm raconter le ſort de l'infortuné Sinclair. 1739

La détention de ce négociant au fort de Sonnenſtein avoit pour objet de cacher quelque temps le crime & les aſſaſſins. Ceux-ci reſterent peu de temps à Dreſde. Ils en partirent le vingt & un Juin, paſſant par Bantſlau, Hainau & Lignits. Ils n'oſoient plus voyager qu'avec les plus grandes précautions. Aux environs de ce dernier endroit, ils paſſerent un bois, tenant leurs armes apprêtées, &

1739 leurs Soldats ayant le piſtolet à la main. Kutler prenoit ſur les régiſtres de la poſte le titre & le nom de comte de Brimk. Ils paſſerent la nuit à Kleinkotſen, & tâcherent de cacher aux poſtillons la route qu'ils vouloient prendre. Cependant on a ſu qu'ils étoient partis le vingt-deux Juin avec ſix chevaux venus de Grosklotſen, & s'étoient rendus à Beiche, pour y paſſer le bac de l'Oder; mais ce paſſage étoit alors interdit. Ce fut inutilement que, pour l'obtenir, ils envoyerent leurs paſſe-ports à Glogau : ils furent obligés d'aller y paſſer la riviere, & prirent enſuite par Frauſtadt.

23 Juin. Le corps du major Sinclair fut trouvé cinq jours après l'aſſaſſinat. Un berger que le hazard conduiſit dans cet endroit, ayant vu le cadavre, courut le dire à Naumbourg. Les magiſtrats y envoyerent une garde, & en firent paſſer l'avis à Sorau. Auſſi-tôt le comte Promnits y envoya ſon médecin, le docteur

Fingher, avec un officier de justice. Ils trouverent le corps couché le visage contre terre, les bras étendus. Lorsque les habits furent ôtés, ils virent à l'estomac la blessure d'un coup de feu, dans laquelle on trouva une petite balle de pistolet. Il y avoit à la tête deux coups de sabre profonds, & un qui l'étoit moins; trois coups d'épée dans le dos au-dessous de l'aisselle gauche, dont deux traversoient la poitrine; un autre sous le bras gauche, & un coup de sabre à la main gauche: les marques des coups d'épée étoient aux vêtemens. 1739

Le visage étoit entiérement défiguré; on ne put pas distinguer si c'étoit par la corruption, ou par les assassins, pour qu'il ne fut pas reconnu. Il y avoit auprès du corps trois morceaux d'une lame d'épée très-pointue, un anneau d'or au doigt, & dans les poches une boîte d'écaille avec du tabac. Ces pieces furent déposées avec les vêtemens au château

1739 de Naumbourg. Le corps fut enterré le lendemain à quelques pas de l'endroit où on l'avoit trouvé.

La nouvelle de ce meurtre parvint promptement à Stockolm. Le baron Payer de Haſlakt revenoit de Conſtantinople, envoyé par le miniſtre de Suede auprès de la Porte. Deux gentilshommes, qui le rencontrerent à quatre milles de Breſlau, lui dirent que des officiers ruſſes avoient aſſaſſiné entre Neuſtœdel & Grünberg, par ordre de l'impératrice, un major ſuédois nommé Sinclair, & pluſieurs autres perſonnes le lui confirmerent; il apporta cette fâcheuſe nouvelle dans la capitale, où bientôt il en arriva d'autres avis; mais ſur-tout on en reçut par les miniſtres ſuédois dans les cours étrangeres. Le crime ayant été commis ſur les terres de l'empereur, le roi de Suede fit demander à la cour de Vienne une information juridique, & la pourſuite des coupables. Il ordonna d'envoyer

ſur

fur les lieux unh omme capable d'y prendre 1739
d'abord en fecret une connoiffance des faits, qui le mit en état d'affifter avec avantage à la procédure, & de veiller à ce qu'elle fut faite avec l'attention & la régularité néceffaires.

On recevoit de toutes parts des relations de cet attentat ; on en découvroit chaque jours quelques circonftances ; on accufoit des officiers ruffes ; on nommoit les affaffins ; on difoit que le directoire impérial de Breflau les avoit favorifés ; les peuples outragés dans leurs droits demandoient juftice ; la fermentation n'étoit pas moins vive dans les cours ; celle de Suede accufoit hautement ; celles de Vienne & de Péterbourg cherchoient les moyens de fe juftifier.

L'envoyé de Ruffie à la cour de Suede 15 Juillet.
fit part au préfident de la chancellerie des lettres qu'il avoit reçues de l'impératrice & du miniftre Oftermann. Il lui témoigna

1739 combien cette princesse étoit fâchée d'un si funeste événement. Le major Sinclair a été assassiné, lui répondit le président; c'est tout ce que nous savons encore.

16 Juillet. Le lendemain, le même envoyé présenta un mémoire concernant cette affaire. Il y disoit que lui & tous les ministres de Russie étoient chargés par l'impératrice de déclarer qu'elle n'y avoit aucune part, & de représenter que nul homme sensé ne pouvoit lui imputer ce crime, dont elle devoit la premiere connoissance à une lettre datée de Grünberg, & arrivée le deux Juillet à Péterbourg par la poste de Berlin. » Cependant, continuoit-il, comme on a pu » savoir dans toute l'Europe les bruits ré- » pandus depuis la derniere diete de Suede, » concernant les dispositions peu favorables » de ce royaume à l'égard de la Russie; » comme on a parlé d'une alliance offensive » & défensive entre la Suede & l'ennemi

1739

» naturel de la chrétienté ; on pourroit être
» induit à croire que sa majesté l'impéra-
» trice, pour découvrir une trame aussi dan-
» gereuse, auroit fait commettre ce meur-
» tre ; d'autant plus qu'il est imputé à deux
» officiers russes. Mais ; outre que tous ces
» bruits lui ont paru mériter peu de croyan-
» ce ; la paix de sa conscience & l'honneur
» lui sont trop chers, pour qu'elle voulut
» découvrir même le secret le plus impor-
» tant par de semblables moyens, qu'elle
» regarde comme infames, qu'elle déteste ;
» qui lui font horreur. Cet exécrable at-
» tentat ayant été commis sur les terres de
» l'empereur & du roi de Pologne, elle a
» prié ces deux souverains d'ordonner que
» les auteurs en soient recherchés avec le
» plus grand soin. Et, quoiqu'elle ne puisse
» pas se persuader qu'ils soient de ses sujets,
» elle fait déclarer expressément qu'elle
» emploiera tous les moyens de les décou-

1739 » vrir & de les prendre, pour montrer à » toute la terre l'horreur que lui inspire une » telle action, & le desir qu'elle a d'éviter » tout ce qu'elle saura pouvoir altérer la » concorde qui regne entre elle & la cou» ronne de Suede ».

Vers le même temps, le résident de l'empereur à Stockholm déclara qu'on lui avoit mandé qu'un major suédois nommé Sinclair avoit été poursuivi & tué aux environs de Cristianstadt par des officiers russes; qu'il n'en avoit été fait aucune mention à la cour de l'empereur au nom de celle de Péterbourg; silence qui paroissoit confirmer que les officiers russes avoient outre-passé leurs ordres, & agi contre la volonté de l'impératrice; que la cour de Vienne avoit encore moins tenté de s'opposer au voyage du major Sinclair, quoiqu'il se fut répandu généralement que cet officier avoit été envoyé pour conclure avec la Porte une alliance

offensive & défensive. Suivant cette même déclaration, & les rapports du directoire 1739 de Breslau, le sieur Colombofski, résident de Russie à la cour de Pologne, avoit prié le sieur Kinner, résident de l'empereur en cette même cour, d'écrire au directoire de Breslau, pour l'engager *à favoriser l'enlévement de Sinclair, officier chargé de dépêches aussi avantageuses pour les Infideles que nuisibles aux deux empires alliés, & à toute la chrétienté...* La cour de Vienne, qui ne savoit ni le départ, ni la route du major suédois, n'avoit chargé d'ordre à cet égard ni son résident en Pologne, ni le directoire de Breslau. Mais, comme elle avoit prescrit en général au résident Kinner, de seconder les ministres de Russie, il avoit pu se prêter à l'enlévement du major Sinclair; d'autant plus que le droit naturel & celui des gens autorisent à empêcher par des moyens permis le dommage qu'on veut nous faire, & l'avantage de nos ennemis.

1739 Le sieur Kinner avoit donc écrit à la réquisition du résident de Russie ; mais sa lettre n'étoit parvenue à Breslau que huit heures après le départ du major suédois ; s'il y fut retardé, c'est qu'on le traita comme un voyageur venant des pays suspects de maladies contagieuses. Dès qu'on eut visité son passe-port de santé, toutes les voies lui furent ouvertes ; tous les moyens lui furent offerts, pour éviter le danger qu'il pouvoit craindre. D'ailleurs le résident Kinner n'avoit demandé qu'un ordre d'arrêter Sinclair & de le remettre à la jurisdiction prochaine, avec injonction d'en instruire la cour, & d'attendre de nouveaux ordres : les Russes prévinrent ces mesures.

Après avoir suivi Sinclair dans toute la Pologne, ils le joignirent vers Grünberg ; mais ils n'oserent le tuer qu'aux environs de Christianstadt. Cette précaution prouvoit que la cour de Vienne n'y avoit point de

part. Elle fit même alors faire à cet égard des représentations à la cour de Péterbourg par son ministre en cette cour. Enfin c'étoit sur les ordres de M. Keiserling, ministre de Russie à la cour de Saxe, que le négociant françois Couturier avoit été détenu à Sonnenstein; & ce fut à ce ministre qu'on le présenta lorsqu'on le mit en liberté. 1739

A ces raisons justificatives l'empereur joignit les faits. Dès qu'il eut appris le crime, il en témoigna son indignation; il ordonna des perquisitions, au cas que les coupables fussent en son empire. Mais ils n'y avoient pas commis l'assassinat, & n'y étoient pas rentrés ensuite. Cependant il fit ordonner en Silésie les recherches demandées par le roi de Suede.

Ce prince fit faire la même demande au roi de Pologne, qui répondit comme les autres, par son résident, que le crime commis en la personne du major Sinclair lui pa- 11 Août.

1739 roiſſoit atroce, & qu'il feroit faire à cet égard les plus exactes recherches : mais que, s'il étoit prouvé que le lieu de l'aſſaſſinat fut en Siléſie, & qu'on eut engagé la cour de Vienne à des informations, il feroit ſuperflu d'en faire en Saxe ; au ſurplus que, pour prouver la ſincérité de ſa conduite en cette affaire, il avoit ordonné à ſon réſident de donner copie de la demande faite par le baron de Keiſerling pour détenir Couturier, l'interroger, le relâcher enſuite, & d'y joindre celle de l'interrogatoire de ce négociant.

L'empereur ayant permis que la procédure fut faite en préſence d'un envoyé de ſa majeſté ſuédoiſe, le docteur Greuning fut chargé d'y aſſiſter. Il fit d'abord ſur le lieu des informations particulieres, &, dès qu'il ſut que les ordres de ſa majeſté impériale étoient parvenus à Breſlau, il ſe fit connoître au directoire, & demanda que les perquiſitions fuſſent commencées à Neuſtœdel ; ce

qui lui fut accordé. On y entendit tous les postillons qui avoient accompagné Sinclair & les Russes ; on interrogea ensuite à Bres- 1739
lau ceux qui avoient eu connoissance du passage de ces officiers : tous les témoins déposerent les faits qui viennent d'être racontés. Il fut évidemment prouvé par la procédure que le crime avoit été commis par deux officiers russes & quatre soldats, sur des ordres émanés de la cour de Russie : aucune précaution n'avoit été négligée pour le succès de ce projet médité depuis long-temps.

Dès l'Eté de mil sept cent trente-sept, on avoit fait copier le portrait de M. de Sinclair par un peintre protégé de M. Bestuchef, envoyé de Russie. Ce fut le sieur Funk, secrétaire de l'envoyé, qui en fit la demande au peintre, en disant que cet officier étoit bel homme, mais que c'étoit aussi une belle fille qui desiroit ce portrait, & qu'il le prioit de ne le pas nommer. Le sieur

1739 Funk s'adressa encore au même peintre pour le portrait d'un autre officier ; mais la fin tragique du major suédois étoit connue ; le peintre refusa de faire ce portrait pour le sieur Funk, en protestant qu'il étoit trop fâché de lui avoir fait celui du malheureux Sinclair.

Les papiers enlevés à cet officier furent remis à la poste d'Hambourg le neuf Octobre par un courier de l'empire, qui dit qu'ils venoient de Francfort-sur-le-Main, & qui en prit un reçu. Ils furent envoyés aussi-tôt à la cour de Suede ; où, le paquet enveloppé de toile cirée ayant été ouvert, on y trouva toutes les dépêches publiques & particulieres dont Sinclair étoit chargé. Les cachets avoient été rompus & réunis.

Les informations étoient complétes, les faits attestés, & les assassins connus. L'impératrice de Russie ordonna qu'ils fussent arrêtés ; le prince & le ministre, dont ils

avoient fervi la cruelle politique, n'oferent pas les défendre : ils livrerent leurs vils inftruments à la juftice du fouverain. Au lieu des magnifiques récompenfes que les corrupteurs avoient fait briller à leurs yeux, ces deux criminels fe virent traînés dans les cachots de la Sibérie. Un troifieme officier ruffe, le lieutenant Vierfolovski avoit eu part au crime, quoiqu'il n'eut pas été préfent à l'affaffinat : il avoit accepté la même commiffion ; il eut le même fort. Ces trois coupables méritoient fans doute une captivité perpétuelle. Cependant Elifabeth ayant monté fur le trône écouta ceux qui lui parlerent en leur faveur, & cédant à fa clémence naturelle, les fit placer en des régimens de Garnifon, vers les frontieres de la Sibérie.

1739

Après avoir obtenu juftice des auteurs fubalternes de ce meurtre, le roi de Suede voulut rendre les derniers devoirs à fon malheureux fujet. Le corps fut exhumé le vingt-

1739 neuf Novembre, & transporté à Stralsund; où il fut enterré avec les honneurs & les regrets dûs à un citoyen mort pour la patrie d'une mort barbare.

Cet horrible assassinat divisa plus que jamais la cour de Péterbourg & celle de Stockholm. La France, voyant le péril qui menaçoit la Suede son ancienne alliée, tenta de l'en garantir. Elle fit représenter par son ministre à ceux de la Porte, combien il étoit important pour l'intérêt particulier de l'empire Ottoman, & pour celui de toute l'Europe, de mettre la Suede à l'abri des projets de la Russie. Le grand visir sentit ces raisons; il consentit à ce qu'on dressât un projet du traité d'alliance; il promit de le conclure; mais seulement après que les traités avec l'empereur & la Russie auroient été ratifiés.
1740 Ils le furent avec quelques éclaircissemens
20 Janv. & modifications. Aussi-tôt la Porte consentit à un traité d'alliance défensive avec la

Suede. Ces deux puiſſances promirent mutuellement qu'elles déclareroient la guerre à la Ruſſie, dans le cas où cet empire attaqueroit l'une des deux, & qu'elles ne feroient la paix que de concert. En même temps elles confirmerent le traité de commerce qu'elles avoient conclu précédemment l'une avec l'autre ; & la Porte accorda aux Suédois les mêmes franchiſes qu'aux nations chrétiennes ſes alliées. 1740

L'exécution des traités ſe faiſoit avec lenteur. Les miniſtres de l'empereur ne convenoient point des limites ; ceux de Ruſſie inſiſtoient principalement ſur le titre impérial, & la Porte cherchoit à le vendre cher.

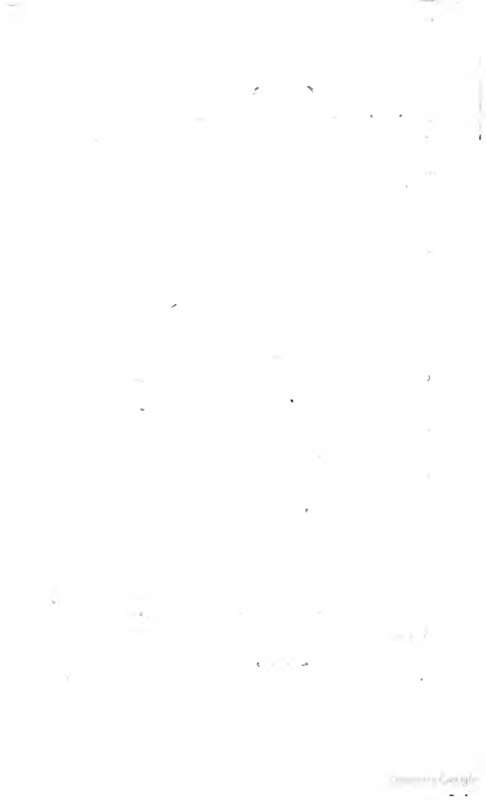
La mort de l'empereur & celle de l'impératrice applanirent les difficultés. La Ruſſie fut agitée de troubles intérieurs ; la cour de Vienne, occupée par un ennemi plus à craindre que les Ottomans, qui redoutoient eux-mêmes la Perſe. Ainſi l'impuiſſance de

1740 continuer cette guerre fit que les négociations devinrent faciles. Le Grand-Seigneur accorda le titre impérial demandé par la Russie ; Asof démoli en fut le prix. L'impératrice reine accepta les propositions concernant les limites, avec l'échange de quelques terres. Et, soit qu'elle regardât comme excusables les fautes des généraux Seckendorf, Neuperg & Vallis, ou qu'elle espérât qu'ils la serviroient dans la guerre qui la menaçoit ; elle n'eut pas plutôt l'autorité souveraine qu'elle mit fin à leur détention, & fit cesser les procédures commencées contre eux. Elle distingua même aussi-tôt le comte de Neuperg ; &, quoiqu'il ne fut pas des plus anciens maréchaux, elle lui confia le commandement de son armée contre le roi de Prusse.

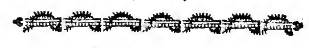
Ainsi fut terminée cette guerre malheureuse. Eh ! quelle guerre ne l'est pas ? Dans celle-ci trois grandes nations supporterent

des impôts ruineux ; cinquante mille hommes furent emmenés en esclavage ; cent cinquante mille perdirent la vie, sans y comprendre ceux qui périrent du scorbut, de la peste, ou d'autres maladies. La Crimée fut dévastée, ses villes incendiées ; les bords du Danube ravagés, plusieurs de leurs habitans dépouillés de tous leurs biens, obligés d'aller chercher sous un autre ciel de moindres malheurs : & cela pour l'échange d'un peu de terre, la démolition de quelques murailles, & un vain titre. Quelle barbarie & quelle démence ! Il n'y a sans doute aucun bien qui puisse compenser les maux de la guerre : il n'y a point pour la société de fléau plus terrible, si ce n'est les rois & les ministres assez aveuglés sur leurs intérêts & assez inhumains pour soulever les nations les unes contre les autres, lorsqu'ils n'y sont pas forcés, comme un homme l'est de garantir sa vie contre un brigand qui l'attaque. 1740

FIN.



Digitized by Google



NOTES

Du second Volume.

(1) MONSIEUR de Roumanzov. Ce grade est nommé en Russie *général en chef.* Nous ne pouvons pas employer cette expression, nous qui donnons ce titre au général de l'armée. *Page* 5

(2) MM. Sagraïski, Charles Biron, Lœvendal, Gustave Biron. 4

3) Le prince Antoine Ulric de Brunsvik, le prince de Holsteinbek, Bouterlin, Lieven, Keiserling, Fermor, Magnus Biron, Philosophov, Aratchev, Croutchov, le prince Vasili Repnin, &c. *ibid.*

(4) Le comte de Craffort, & plusieurs officiers anglois & écossois, le comte d'Isembourg, lieutenant-colonel au service de Hesse. 8

(5) Après les camps de Silia, Brisan, & Caransebes. 38

(6) Maximilien de Hesse, Seckendorf, & Maximilien Staremberg. 41

7) Deux de Seckendorf & deux de Max. Staremberg, 46

(8) Deux de Seckendorf, deux de Maximilien Staremberg, un de Max. de Hesse. *Page* 48

(9) Seckendorf, Max. de Hesse, Max. Staremberg, Maroulli. 75

(10) De François de Lorraine, Maroulli, Harack, & Kœnigsek. 77

(11) C'est celui qui a écrit la relation d'où l'on a tiré les principaux détails de cette action. 83

(12) Maximilien Staremberg, Seckendorf, & Max. de Hesse, aux ordres de M. de Thunghen. 89

(13) Par Chlatina. 90

(14) Par Portsena, Cavrena, & Lugosella. *ibid.*

(15) Par Drinova, Sersenek, Zirebova, Onib, Scklébel, Denta, village au-delà duquel l'armée trouva un grand marais; Jessénova, avant lequel on passe la riviere de Carach; & au-delà, en allant à Dubovats, la Néra qui se jette dans le Danube tout près de Vipalanka; Koubin, en passant quatre bras du Danube : cette riviere y étoit large de quatre cents soixante toises; Sémendria. 94

(16) En passant par Vintsia, Zweybruck, Velikoséla. 96

(17) Par la riviere de Bortsia, le village d'Ofrsa, & Pantsova. 103

ERRATA.

PAGE 144, *ligne* 17, les Turcs, *lisez* les Russes.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Manuscrit intitulé : *Histoire de la guerre des Russes & des Impériaux contre les Turcs en* 1736, par M. *de Keralio*, & je n'y ai observé rien qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression, l'Europe ayant retenti dans le temps des opérations militaires & du traité qui les fit cesser. Donné à Paris le 9 Août 1779.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé *le sieur* DE KÉRALIO, *Chevalier de notre Ordre de S. Louis*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Histoire de la guerre des Russes & des Impériaux contre les Turcs, en* 1736, s'il Nous plaît lui accorder nos Lettres de Privilege

Digitized by Google

à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enrégistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août mil sept cent soixante-dix-sept, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits ; de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois ; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de réci-

dive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août mil sept cent soixante-dix-sept, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMÉNIL, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique & dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au

premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le cinquième jour d'Avril, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt, & de notre Règne le sixième.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

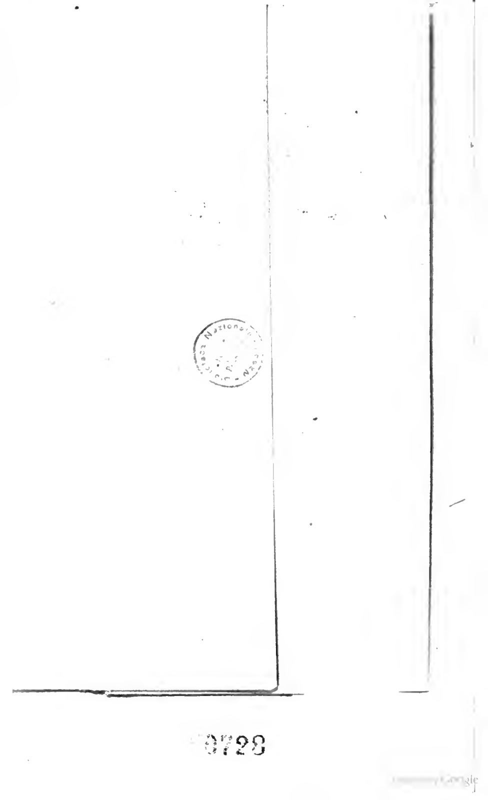
Régistré sur le régistre XXI de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1703, Fol. 283. *Conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 22 *Avril* 1780.

GOGUÉ, Adjoint.

A Montargis, de l'Imprimerie de CL. LEQUATRE, Imprimeur de la Ville & du College. 1780.

3729





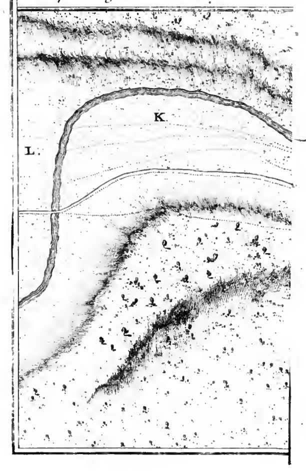
0728

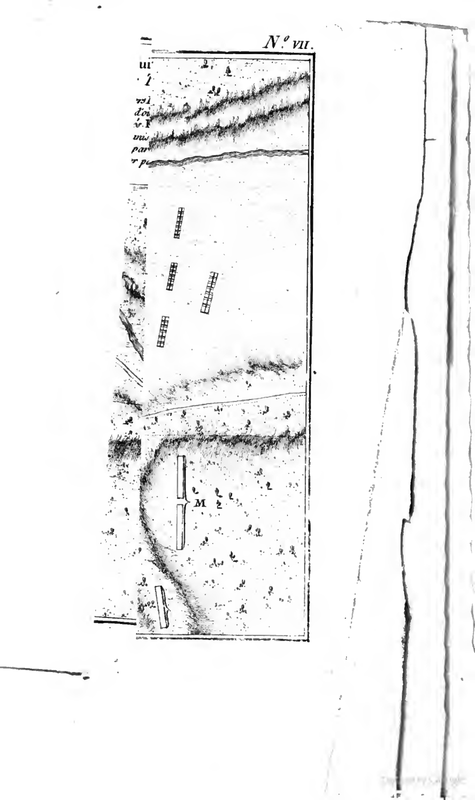
Digitized by Google

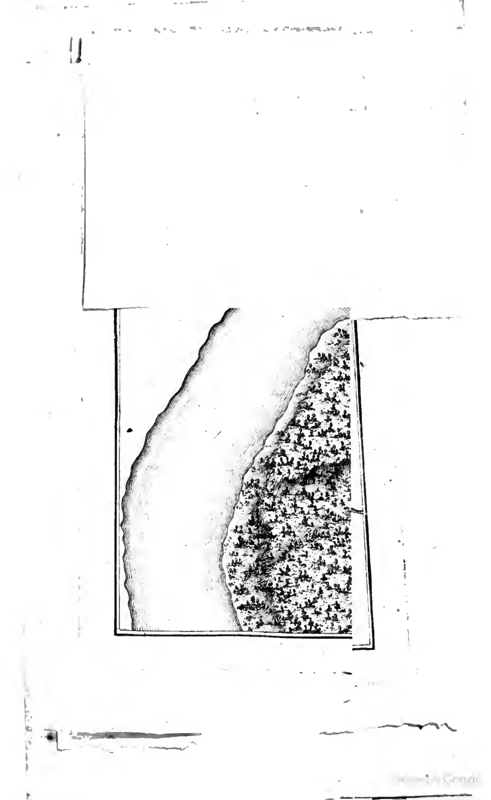
COMBAT DE MÉADIA Donné le 15 J

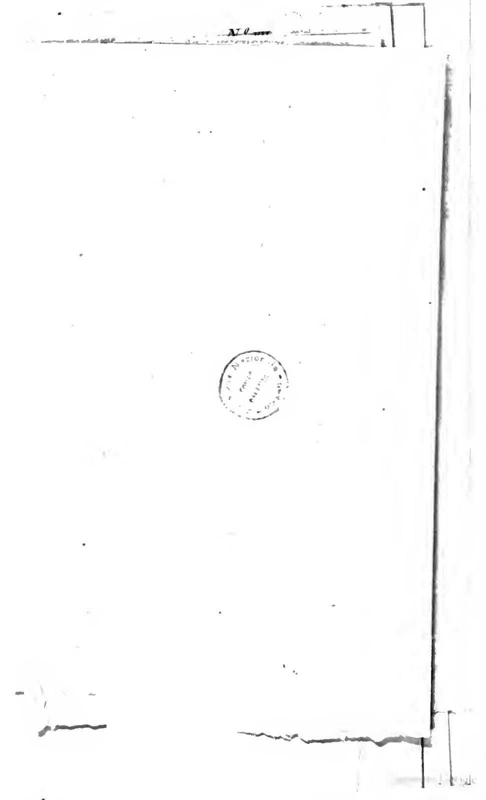
Entre l'Armée Impériale et l'Armée

A. *Cavalerie chargée par les Spahis*. a. a. B. *Grenadi*
postés près du fort. C. *Attaque des Janissaires*. D. *Maison*
-saires ont fait Feu. E. *Poste où les Janissaires se sont retir*
-lerie Turq.e qui a tiré sur le fort. G. *Hauteur d'où les J*
attaqué la Redoute de Maçonnerie. H. *Passage où la plu*
ont péri. J. *Vieille Tour*. K. *Déroute des Turcs*. L. *Derni*
ont occupé. M. *Infanterie Italienne*.

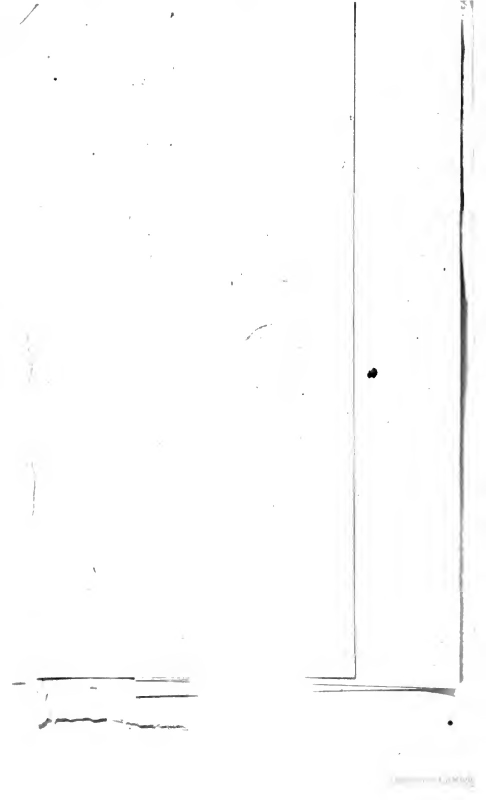



N.º VII.
M











D
Temes
1
Titel
Salankemen
Sordak
Bell
2
Petschkd

Digitized by Google

DE

Donn

Ent

A. *C*

-riale

B. *Ca*

aupr

C. *Po*

-sa, e

-mée

Juill

D. *C*

furen

E. *Co*

occup

E. E

Impe

F. G.

Google

